EPB/B
54332/B Vol. 17

~~Bay 192~~

OEUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE.

TOME XVII.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINE,
IMPRIMEUR DU ROI,
rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

53000

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE

AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, ET LITTÉRAIRES,

PAR MM. AUGUIS, CLOGENSON, DAUNOU,
LOUIS DU BOIS, ÉTIENNE, CHARLES NODIER, ETC.

POÉSIES.

TOME III.

PARIS
DELANGLE FRÈRES,
EDITEURS-LIBRAIRES,
RUE DU BATTOIR-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 19.

M. DCCC. XXVIII.

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

ÉPITRES.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE KEHL.

On a placé les épîtres suivant leurs dates. Quelques unes de celles qui ont été imprimées dans les autres éditions ne paraissent point ici; elles fesaient partie des lettres mêlées de prose et de vers.

Peut-être les lecteurs trouvent-ils plusieurs des premières épîtres fort inférieures à celles que l'auteur a données lui-même au public; cependant on n'a pas cru devoir les retrancher : on y verra les progrès qu'il a faits vers la perfection; et ceux qui cultivent la poësie y apprendront que, même dans un petit genre, le génie le plus étendu et le plus facile a encore besoin du secours de l'étude et de la réflexion.

ÉPITRES.

ÉPITRE I.

A MONSEIGNEUR,

FILS UNIQUE DE LOUIS XIV.

1706 ou 1707.

Noble sang du plus grand des rois,
Son amour et notre espérance,
Vous qui, sans régner sur la France,
Régnez sur le cœur des François,
Pourrez-vous souffrir que ma veine,
Par un effort ambitieux,
Ose vous donner une étrenne,
Vous qui n'en recevez que de la main des dieux?
La nature, en vous fesant naître,
Vous étrenna de ses plus doux attraits,
Et fit voir dans vos premiers traits
Que le fils de Louis était digne de l'être.
Tous les dieux à l'envi vous firent leurs présents:
Mars vous donna la force et le courage;
Minerve, dès vos jeunes ans,
Ajouta la sagesse au feu bouillant de l'âge;
L'immortel Apollon vous donna la beauté:
Mais un dieu plus puissant, que j'implore en mes peines,

Voulut aussi me donner mes étrennes,
En vous donnant la libéralité.

VARIANTES.

v. 5. Souffrez-vous que ma vieille veine.

v. 9. On a dit qu'à votre naissance
Mars vous donna la vaillance,
Minerve la sagesse, Apollon la beauté:
Mais un dieu plus puissant, etc.

NOTES.

Ces vers furent présentés à ce prince par un soldat des Invalides : l'auteur avait environ douze ans lorsqu'il les fit. (Édit. de Kehl.) — D'autres disent par un officier qui avait servi dans le régiment du Dauphin; et que cet officier reçut du prince un cadeau de vingt louis. (L. D. B.)

v. 4. Régnez sur le cœur des *François*.

On rimait alors pour les yeux : M. de Voltaire suivait en cela l'exemple des poëtes du siècle de Louis XIV; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que la rime était faite pour l'oreille: il entreprit le premier d'accorder l'orthographe avec la prononciation, et fit voir le ridicule d'écrire le peuple *français*, comme *saint François*. Plusieurs écrivains ont senti la justesse de ses observations, et ont adopté son système. (Édit. de Kehl.) — Voltaire n'est pas l'auteur de la réforme orthographique qui porte son nom. En 1716, l'abbé Girard fit imprimer en un volume in-12 *l'Ortografe française sans équivoques et dans les principes naturels*. Entre autres réformes judicieuses, il adopta l'*ai* pour *oi* dans les mots anglais, français, etc. (L. D. B.)

ÉPITRE II.

A MADAME

LA COMTESSE DE FONTAINES,

SUR SON ROMAN DE LA COMTESSE DE SAVOIE.

1713.

La Fayette et Segrais, couple sublime et tendre,
Le modéle, avant vous, de nos galants écrits,
Des champs élysiens, sur les ailes des Ris,
Vinrent depuis peu dans Paris :
D'où ne viendrait-on pas, Sapho, pour vous entendre?
A vos genoux tous deux humiliés,
Tous deux vaincus, et pourtant pleins de joie,
Ils mirent leur *Zaïde* aux pieds
Da *la Comtesse de Savoie.*
Ils avaient bien raison : quel dieu, charmant auteur,
Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur,
La force, la délicatesse,
La simplicité, la noblesse,
Que Fénélon seul avait joint;
Ce naturel aisé dont l'art n'approche point?
Sapho, qui ne croirait que l'Amour vous inspire?
Mais vous vous contentez de vanter son empire;
De Mendoce amoureux vous peignez le beau feu,
Et la vertueuse faiblesse
D'une maîtresse
Qui lui fait, en fuyant, un si charmant aveu.

Ah ! pouvez-vous donner ces leçons de tendresse,
Vous qui les pratiquez si peu ?
C'est ainsi que Marot, sur sa lyre incrédule,
Du dieu qu'il méconnut prôna la sainteté :
Vous avez pour l'amour aussi peu de scrupule ;
Vous ne le servez point, et vous l'avez chanté.

Adieu ; malgré mes épilogues,
Puissiez-vous pourtant, tous les ans,
Me lire deux ou trois romans,
Et taxer quatre synagogues !

VARIANTES.

v. 4*. Vinrent l'autre jour dans Paris.

v. 15*. Ce naturel charmant dont l'art n'approche point.

v. 18. Vous nous peignez Mendoce en feu,
Et la vertueuse faiblesse
De sa chancelante maîtresse.

NOTE.

v. 30-31. Me lire deux ou trois romans,
Et taxer quatre synagogues.

Madame la comtesse de Fontaines était fille du marquis de Givri, commandant de Metz, qui avait favorisé l'établissement des Juifs dans cette ville : ceux-ci, par reconnaissance, lui avaient fait une pension considérable qui était passée à ses enfants. Le roman de *la Comtesse de Savoie*, alors manuscrit, a été imprimé en 1722. (Édit. de Kehl.)—Marie-Louise-Charlotte de Pelard de Givri, comtesse de Fon-

taines, est morte le 8 septembre 1730, à soixante-dix ans. Elle était veuve de Nicolas de Fontaines, maréchal-de-camp. B.

ÉPITRE III.

A M. L'ABBÉ SERVIEN,

PRISONNIER AU CHATEAU DE VINCENNES.

1714.

Aimable abbé, dans Paris autrefois
La Volupté de toi reçut des lois;
Les Ris badins, les Graces enjouées,
A te servir dès long-temps dévouées,
Et dès long-temps fuyant les yeux du roi,
Marchaient souvent entre Philippe et toi;
Te prodiguaient leurs faveurs libérales,
Et de leurs mains marquaient dans leurs annales,
En lettres d'or, mots et contes joyeux,
De ton esprit enfants capricieux.
O doux plaisirs, amis de l'innocence,
Plaisirs goûtés au sein de l'indolence,
Et cependant des dévots inconnus!
O jours heureux! qu'êtes-vous devenus?
Hélas! j'ai vu les Graces éplorées,
Le sein meurtri, pâles, désespérées;
J'ai vu les Ris tristes et consternés,

Jeter les fleurs dont ils étaient ornés ;
Les yeux en pleurs, et soupirant leurs peines,
Ils suivaient tous le chemin de Vincennes ;
Et, regardant ce château malheureux,
Aux beaux-esprits, hélas ! si dangereux,
Redemandaient au destin en colère
Le tendre abbé qui leur servait de père.
N'imite point leur sombre désespoir ;
Et, puisque enfin tu ne peux plus revoir
Le prince aimable à qui tu plais, qui t'aime,
Ose aujourd'hui te suffire à toi-même.
On ne vit pas au donjon comme ici :
Le destin change, il faut changer aussi.
Au sel attique, au riant badinage,
Il faut mêler la force et le courage ;
A son état mesurant ses desirs,
Selon les temps se faire des plaisirs,
Et suivre enfin, conduit par la nature,
Tantôt Socrate, et tantôt Épicure.
Tel dans son art un pilote assuré,
Maître des flots dont il est entouré,
Sous un ciel pur où brillent les étoiles,
Au vent propice abandonne ses voiles ;
Et, quand la mer a soulevé ses flots,
Dans la tempête il trouve le repos :
D'une ancre sûre il fend la molle arène,
Trompe des vents l'impétueuse haleine ;
Et, du trident bravant les rudes coups,
Tranquille et fier, rit des dieux en courroux.
Tu peux, abbé, du sort jadis propice

Par ta vertu corriger l'injustice ;
Tu peux changer ce donjon détesté
En un palais par Minerve habité.
Le froid ennui, la sombre inquiétude,
Monstres affreux, nés dans la solitude,
De ta prison vont bientôt s'exiler.
Vois dans tes bras de toutes parts voler
L'oubli des maux, le sommeil desirable ;
L'indifférence, au cœur inaltérable,
Qui, dédaignant les outrages du sort,
Voit d'un même œil et la vie et la mort ;
La paix tranquille, et la constance altière,
Au front d'airain, à la démarche fière,
A qui jamais ni les rois ni les dieux,
La foudre en main, n'ont fait baisser les yeux.
Divinités des sages adorées,
Que chez les grands vous êtes ignorées !
Le fol amour, l'orgueil présomptueux,
Des vains plaisirs l'essaim tumultueux,
Troupe volage à l'erreur consacrée,
De leurs palais vous défendent l'entrée.
Mais la retraite a pour vous des appas :
Dans nos malheurs vous nous tendez les bras ;
Des passions la troupe confondue
A votre aspect disparaît éperdue.
Par vous, heureux au milieu des revers,
Le philosophe est libre dans les fers.
Ainsi Fouquet, dont Thémis fut le guide,
Du vrai mérite appui ferme et solide,
Tant regretté, tant pleuré des neuf Sœurs,

Le grand Fouquet, au comble des malheurs,
Frappé des coups d'une main rigoureuse,
Fut plus content dans sa demeure affreuse,
Environné de sa seule vertu,
Que quand jadis, de splendeur revêtu,
D'adulateurs une cour importune
Venait en foule adorer sa fortune.
Suis donc, abbé, ce héros malheureux;
Mais ne va pas, tristement vertueux,
Sous le beau nom de la philosophie,
Sacrifier à la mélancolie,
Et par chagrin, plus que par fermeté,
T'accoutumer à la calamité.
Ne passons point les bornes raisonnables.
Dans tes beaux jours, quand les dieux favorables
Prenaient plaisir à combler tes souhaits,
Nous t'avons vu, méritant leurs bienfaits,
Volupteux avec délicatesse,
Dans tes plaisirs respecter la sagesse.
Par les destins aujourd'hui maltraité,
Dans ta sagesse aime la volupté.
D'un esprit sain, d'un cœur toujours tranquille,
Attends qu'un jour, de ton noir domicile,
On te rappelle au séjour bienheureux.
Que les Plaisirs, les Graces, et les Jeux,
Quand, dans Paris, ils te verront paraître,
Puissent sans peine encor te reconnaître.
Sois tel alors que tu fus autrefois:
Et cependant que Sulli quelquefois
Dans ton château vienne, par sa présence,

Contre le sort affermir ta constance.
Rien n'est plus doux, après la liberté,
Qu'un tel ami dans la captivité.
Il est connu chez le dieu du Permesse :
Grand sans fierté, simple et doux sans bassesse,
Peu courtisan, partant homme de foi,
Et digne enfin d'un oncle tel que toi.

NOTE.

L'abbé Servien ne fut jamais mêlé dans aucune affaire d'état ou d'église : c'était un homme de plaisir ; et vraisemblablement quelque aventure un peu trop bruyante avait été la cause de sa prison. La fin du règne de Louis XIV est une des époques où la licence des mœurs s'est montrée avec le plus de liberté. Le mépris et l'indignation qu'excitait l'hypocrisie de la cour fesaient presque regarder cette licence comme une marque de noblesse d'ame et de courage.

Cette épître est précieuse : on y voit que, dès l'âge de vingt ans, M. de Voltaire avait déja une philosophie douce, vraie, et sans exagération, telle qu'on la retrouve dans tous ses ouvrages. On y voit aussi que l'on parlait encore de Fouquet avec éloge : la haine pour son persécuteur Colbert n'était pas éteinte; ce ne fut que sous le gouvernement du cardinal de Fleuri qu'on s'avisa de le croire un grand homme.

L'abbé Servien mourut en 1716. (Édit. de Kehl.)

ÉPITRE IV.

A MADAME

DE MONTBRUN-VILLEFRANCHE.

1714.

Montbrun, par l'Amour adoptée,
Digne du cœur d'un demi-dieu,
Et, pour dire encor plus, digne d'être chantée
Ou par Ferrand, ou par Chaulieu;
Minerve et l'enfant de Cythère
Vous ornent à l'envi d'un charme séducteur;
Je vois briller en vous l'esprit de votre mère
Et la beauté de votre sœur :
C'est beaucoup pour une mortelle.
Je n'en dirai pas plus : songez bien seulement
A vivre, s'il se peut, heureuse autant que belle;
Libre des préjugés que la raison dément,
Aux plaisirs où le monde en foule vous appelle,
Abandonnez-vous prudemment.
Vous aurez des amants, vous aimerez sans doute :
Je vous verrai, soumise à la commune loi,
Des beautés de la cour suivre l'aimable route,
Donner, reprendre votre foi.
Pour moi, je vous louerai; ce sera mon emploi.
Je sais que c'est souvent un partage stérile,

Et que La Fontaine et Virgile
Recueillaient rarement le fruit de leurs chansons.
D'un inutile dieu malheureux nourrissons,
Nous semons pour autrui. J'ose bien vous le dire,
Mon cœur de la Duclos fut quelque temps charmé;
L'amour en sa faveur avait monté ma lyre:
Je chantais la Duclos; d'Uzès en fut aimé:
C'était bien la peine d'écrire!
Je vous louerai pourtant; il me sera trop doux
De vous chanter, et même sans vous plaire;
Mes chansons seront mon salaire:
N'est-ce rien de parler de vous?

NOTE.

Voyez dans la *Correspondance*, la lettre XVI où il est question d'une demoiselle de Montbrun, ainsi que de la Duclos et de d'Uzès. (Clog.)

ÉPITRE V.

A M. LE PRINCE DE VENDOME,

GRAND PRIEUR DE FRANCE.

1715.

Je voulais par quelque huitain,
Sonnet, ou lettre familière,
Réveiller l'enjouement badin
De votre altesse chansonnière;
Mais ce n'est pas petite affaire
A qui n'a plus l'abbé Courtin
Pour directeur et pour confrère.
Tout simplement donc je vous dis
Que dans ces jours, de Dieu bénis,
Où tout moine et tout cagot mange
Harengs saurets et salsifis,
Ma muse, qui toujours se range
Dans les bons et sages partis,
Fait avec faisans et perdrix
Son carême au château Saint-Ange.
Au reste, ce château divin;
Ce n'est pas celui du saint-père,
Mais bien celui de Caumartin,
Homme sage, esprit juste et fin,
Que de tout mon cœur je préfère

Au plus grand pontife romain,
Malgré son pouvoir souverain
Et son indulgence plénière.
Caumartin porte en son cerveau
De son temps l'histoire vivante;
Caumartin est toujours nouveau
A mon oreille, qu'il enchante;
Car dans sa tête sont écrits
Et tous les faits et tous les dits
Des grands hommes, des beaux-esprits,
Mille charmantes bagatelles,
Des chansons vieilles et nouvelles,
Et les annales immortelles
Des ridicules de Paris.
Château Saint-Ange, aimable asile,
Heureux qui dans ton sein tranquille
D'un carême passe le cours!
Château que jadis les Amours
Bâtirent d'une main habile
Pour un prince qui fut toujours
A leur voix un peu trop docile,
Et dont ils filèrent les jours!
Des courtisans fuyant la presse,
C'est chez toi que François premier
Entendait quelquefois la messe,
Et quelquefois par le grenier
Rendait visite à sa maîtresse.
De ce pays les citadins
Disent tous que dans les jardins

On voit encor son ombre fière
Deviser sous des marronniers
Avec Diane de Poitiers,
Ou bien la belle Ferronière.
Moi chétif, cette nuit dernière,
Je l'ai vu couvert de lauriers;
Car les héros les plus insignes
Se laissent voir très volontiers
A nous feseurs de vers indignes.
Il ne traînait point après lui
L'or et l'argent de cent provinces,
Superbe et tyrannique appui
De la vanité des grands princes;
Point de ces escadrons nombreux,
De tambours et de hallebardes,
Point de capitaines des gardes,
Ni de courtisans ennuyeux;
Quelques lauriers sur sa personne,
Deux brins de myrte dans ses mains,
Étaient ses atours les plus vains;
Et de v..... quelques grains
Composaient toute sa couronne.
« Je sais que vous avez l'honneur,
Me dit-il, d'être des orgies
De certain aimable prieur
Dont les chansons sont si jolies
Que Marot les retient par cœur,
Et que l'on m'en fait des copies.
Je suis bien aise, en vérité,

De cette honorable accointance;
Car avec lui, sans vanité,
J'ai quelque peu de ressemblance:
Ainsi que moi Minerve et Mars
L'ont cultivé dès son enfance;
Il aime comme moi les arts,
Et les beaux vers par préférence;
Il sait de la dévote engeance,
Comme moi, faire peu de cas;
Hors en amour, en tous les cas
Il tient, comme moi, sa parole;
Mais enfin, ce qu'il ne sait pas,
Il a, comme moi, la v.....
J'étais encor dans mon été
Quand cette noire déité,
De l'Amour fille dangereuse,
Me fit du fleuve de Léthé
Passer la rive malheureuse.
Plaise aux dieux que votre héros
Pousse plus loin ses destinées,
Et qu'après quelque trente années
Il vienne goûter le repos
Parmi nos ombres fortunées!
En attendant, si de Caron
Il ne veut remplir la voiture,
Et s'il veut enfin tout de bon
Terminer la grande aventure,
Dites-lui de troquer Chambon
Contre quelque once de mercure. »

NOTES.

v. 6. A qui n'a plus l'abbé Courtin
Pour directeur et pour confrère.

L'abbé Courtin, fils d'un conseiller d'état, était un homme de lettres et de plaisir, lié avec le prince de Vendôme, l'abbé de Chaulieu et d'autres épicuriens. Voltaire, qui était ami de l'abbé Courtin, fait son portrait dans une lettre datée de 1719 et adressée au prince dont nous venons de parler.

(L. D. B.)

v. 18. Mais bien celui de Caumartin.

Louis Le Febvre de Caumartin, marquis de Saint-Ange, intendant des finances, conseiller au parlement de Paris, mourut en 1720. Il était petit-fils de Le Febvre de Caumartin, garde des sceaux sous Louis XIII. Le garde des sceaux d'Argenson (Marc-René de Voyer) avait épousé en 1693 Marguerite de Caumartin, sœur de celui dont il est ici question : ils donnèrent le jour à MM. d'Argenson amis de Voltaire, et tous deux ministres sous Louis XV. (L. D. B.)

v. 24. Caumartin porte en son cerveau
De son temps l'histoire vivante.

Ce fut à Saint-Ange, dans les entretiens de M. de Caumartin, que Voltaire conçut le projet de *la Henriade*, et recueillit beaucoup de notes sur Louis XIV. (L. D. B.)

ÉPITRE VI.

A M. L'ABBÉ DE ***,

QUI PLEURAIT LA MORT DE SA MAÎTRESSE.

1715.

Toi qui fus des plaisirs le délicat arbitre,
Tu languis, cher abbé; je vois, malgré tes soins,
Que ton triple menton, l'honneur de ton chapitre,
Aura bientôt deux étages de moins.
Esclave malheureux du chagrin qui te dompte,
Tu fuis un repas qui t'attend!
Tu jeûnes comme un pénitent;
Pour un chanoine quelle honte!
Quels maux si rigoureux peuvent donc t'accabler?
Ta maîtresse n'est plus; et, de ses yeux éprise,
Ton ame avec la sienne est prête à s'envoler!
Que l'amour est constant dans un homme d'église!
Et qu'un mondain saurait bien mieux se consoler!
Je sais que ta fidèle amie
Te laissait prendre en liberté
De ces plaisirs qui font qu'en cette vie
On desire assez peu ceux de l'éternité:
Mais suivre au tombeau ce qu'on aime,
Ami, crois-moi, c'est un abus.
Quoi! pour quelques plaisirs perdus
Voudrais-tu te perdre toi-même?

Ce qu'on perd en ce monde-ci,
Le retrouvera-t-on dans une nuit profonde ?
Des mystères de l'autre monde
On n'est que trop tôt éclairci.
Attends qu'à tes amis la mort te réunisse,
Et vis par amitié pour toi :
Mais vivre dans l'ennui, ne chanter qu'à l'office,
Ce n'est pas vivre, selon moi.
Quelques femmes toujours badines,
Quelques amis toujours joyeux,
Peu de vêpres, point de matines,
Une fille, en attendant mieux :
Voilà comme l'on doit sans cesse
Faire tête au sort irrité ;
Et la véritable sagesse
Est de savoir fuir la tristesse
Dans les bras de la volupté.

NOTE.

Quelques personnes croient que cette épître fut adressée à l'abbé Servien. B.

ÉPITRE VII.

A UNE DAME

UN PEU MONDAINE ET TROP DÉVOTE.

1715.

Tu sortais des bras du Sommeil,
Et déja l'œil du jour voyait briller tes charmes,
Lorsque le tendre Amour parut à ton réveil;
Il te baisait les mains, qu'il baignait de ses larmes.
« Ingrate, te dit-il, ne te souvient-il plus
Des bienfaits que sur toi l'Amour a répandus?
J'avais une autre espérance
Lorsque je te donnai ces traits, cette beauté,
Qui, malgré ta sévérité,
Sont l'objet de ta complaisance.
Je t'inspirai toujours du goût pour les plaisirs,
Le soin de plaire au monde, et même des desirs;
Que dis-je! ces vertus qu'en toi la cour admire,
Ingrate, tu les tiens de moi.
Hélas! je voulais par toi
Ramener dans mon empire
La candeur, la bonne foi,
L'inébranlable constance,

Et sur-tout cette bienséance
Qui met l'honneur en sûreté,
Que suivent le mystère et la délicatesse,
Qui rend la moins fière beauté
Respectable dans sa faiblesse.
Voudrais-tu mépriser tant de dons précieux?
N'occuperas-tu tes beaux yeux
Qu'à lire Massillon, Bourdaloue, et La Rue?
Ah! sur d'autres objets daigne arrêter ta vue;
Qu'une austère dévotion
De tes sens combattus ne soit plus la maîtresse;
Ton cœur est né pour la tendresse,
C'est ta seule vocation.
La nuit s'avance avec vitesse;
Profite de l'éclat du jour:
Les plaisirs ont leur temps, la sagesse a son tour:
Dans ta jeunesse fais l'amour,
Et ton salut dans ta vieillesse. »

Ainsi parlait ce dieu. Déja même en secret
Peut-être de ton cœur il s'allait rendre maître;
Mais au bord de ton lit il vit soudain paraître
Le révérend père Quinquet.
L'Amour, à l'aspect terrible
De son rival théatin,
Te croyant incorrigible,
Las de te prêcher en vain,
Et de verser sur toi des larmes inutiles,
Retourna dans Paris, où tout vit sous sa loi,

Tenter des beautés plus faciles,
Mais bien moins aimables que toi.

VARIANTE.

v. 4. Il te baisait les mains, qu'il mouillait de ses larmes.
« Ingrate, te dit-il, tu ne te souviens plus
Des bienfaits que sur toi l'Amour a répandus!
Ce n'était pas mon espérance. »

NOTE.

Dans une copie manuscrite cette épître est adressée à madame la duchesse de Béthune. (B.)

ÉPITRE VIII.

A M. LE PRINCE EUGÈNE,

APRÈS LA BATAILLE DE PÉTERWARADIN.

1716.

Grand prince qui dans cette cour
Où la justice était éteinte
Sûtes inspirer de l'amour,
Même en nous donnant de la crainte ;
Vous que Rousseau si dignement
A, dit-on, chanté sur sa lyre,
Eugène, je ne sais comment
Je m'y prendrai pour vous écrire.
Oh ! que nos Français sont contents
De votre dernière victoire !
Et qu'ils chérissent votre gloire,
Quand ce n'est pas à leurs dépens !
Poursuivez ; des musulmans
Rompez bientôt la barrière ;
Faites mordre la poussière
Aux circoncis insolents ;
Et, plein d'une ardeur guerrière,
Foulant aux pieds les turbans,
Achevez cette carrière
Au sérail des Ottomans :
Des chrétiens et des amants

Arborez-y la bannière.
Vénus et le dieu des combats
Vont vous en ouvrir la porte;
Les Graces vous servent d'escorte,
Et l'Amour vous tend les bras.
Voyez-vous déja paraître
Tout ce peuple de beautés,
Esclave des voluptés
D'un amant qui parle en maître?
Faites vite du mouchoir
La faveur impérieuse
A la beauté la plus heureuse,
Qui saura délasser le soir
Votre altesse victorieuse.

Du séminaire des Amours,
A la France, votre patrie,
Daignez envoyer pour secours
Quelques belles de Circassie.
Le saint-père, de son côté,
Attend beaucoup de votre zèle,
Et prétend qu'avec charité
Sous le joug de la vérité
Vous rangiez ce peuple infidèle.
Par vous mis dans le bon chemin,
On verra bientôt ces infames,
Ainsi que vous, boire du vin
Et ne plus renfermer leurs femmes.

Adieu grand prince, heureux guerrier;

Paré de myrte et de laurier,
Allez asservir le Bosphore :
Déja le grand-turc est vaincu ;
Mais vous n'avez rien fait encore
Si vous ne le faites cocu.

NOTES.

v. 5. Vous que Rousseau si dignement
A, dit-on, chanté sur sa lyre.

Dans son ode I du livre III :

« Est-ce une illusion soudaine ? »
(L. D. B.)

v. 10. De votre dernière victoire.

La bataille de Péterwaradin gagnée contre les Turcs le 5 auguste 1716.

ÉPITRE IX.

A MADAME DE GONDRIN,

DEPUIS

MADAME LA COMTESSE DE TOULOUSE,

SUR LE PÉRIL QU'ELLE AVAIT COURU EN TRAVERSANT LA LOIRE.

1716.

Savez-vous, gentille douairière,
Ce que dans Sulli l'on fesait
Lorsque Éole vous conduisait
D'une si terrible manière?
Le malin Périgni riait,
Et pour vous déja préparait
Une épitaphe familière,
Disant qu'on vous repêcherait
Incessamment dans la rivière,
Et qu'alors il observerait
Ce que votre humeur un peu fière
Sans ce hasard lui cacherait.
Cependant l'Espar, La Vallière,
Guiche, Sulli, tout soupirait;
Roussi parlait peu, mais jurait;
Et l'abbé Courtin, qui pleurait
En voyant votre heure dernière,
Adressait à Dieu sa prière,
Et pour vous tout bas murmurait

Quelque oraison de son bréviaire,
Qu'alors, contre son ordinaire,
Dévotement il fredonnait,
Dont à peine il se souvenait,
Et que même il n'entendait guère.
Chacun déja vous regrettait.
Mais quel spectacle j'envisage!
Les Amours qui, de tous côtés,
S'opposent à l'affreuse rage
Des vents contre vous irrités.
Je les vois; ils sont à la nage,
Et plongés jusqu'au cou dans l'eau;
Ils conduisent votre bateau,
Et vous voilà sur le rivage.
Gondrin, songez à faire usage
Des jours qu'Amour a conservés:
C'est pour lui qu'il les a sauvés:
Il a des droits sur son ouvrage.

VARIANTES.

v. 15*. Roussi comme un diable jurait

v. 19*. Et pour vous tout bas marmottait

v. 22*. Dévotement il récitait.

v. 37*. En faut-il dire davantage?

Après ce dernier vers on lit dans l'édition de *la Ligue* de 1724 ceux qui suivent:

Daignez pour moi vous employer
Près de ce duc aimable et sage

Qui fit avec vous ce voyage
Où vous pensâtes vous noyer;
Et que votre bonté l'engage
A conjurer un peu l'orage
Qui sur moi gronde maintenant;
Et qu'enfin au prince régent
Il tienne à-peu-près ce langage:
« Prince dont la vertu va changer nos destins,
Toi qui par tes bienfaits signales ta puissance,
Toi qui fais ton plaisir du bonheur des humains,
Philippe, il est pourtant un malheureux en France.
Du dieu des vers un fils infortuné
Depuis un temps fut par toi condamné
A fuir loin de ces bords qu'embellit ta présence:
Songe que d'Apollon souvent les favoris
D'un prince assurent la mémoire:
Philippe, quand tu les bannis,
Souviens-toi que tu te ravis
Autant de témoins de ta gloire.
Jadis le tendre Ovide eut un pareil destin;
Auguste l'exila dans l'affreuse Scythie:
Auguste est un héros; mais ce n'est pas enfin
Le plus bel endroit de sa vie.
Grand prince, puisses-tu devenir aujourd'hui
Et plus clément qu'Auguste et plus heureux que lui! »

ÉPITRE X.

A MADAME DE ***.

1716.

De cet agréable rivage
Où ces jours passés on vous vit
Faire, hélas ! un trop court voyage,
Je vous envoie un manuscrit
Qui d'un écrivain bel-esprit
N'est point assurément l'ouvrage,
Mais qui vous plaira davantage
Que le livre le mieux écrit :
C'est la recette d'un potage.
  Je sais que le dieu que je sers,
Apollon, souvent vous demande
Votre avis sur ses nouveaux airs;
Vous êtes connaisseuse en vers;
Mais vous n'êtes pas moins gourmande.
Vous ne pouvez donc trop payer
Cette appétissante recette
Que je viens de vous envoyer.
Ma muse timide et discrète
N'ose encor pour vous s'employer.
Je ne suis pas votre poëte;
Mais je suis votre cuisinier.
  Mais quoi ! le destin, dont la haine
M'accable aujourd'hui de ses coups,

Sera-t-il jamais assez doux
Pour me rassembler avec vous
Entre Comus et Melpoméne,
Et que cet hiver me raméne
Versifiant à vos genoux?
O des soupers charmante reine,
Fassent les dieux que les Guerbois
Vous donnent perdrix à douzaine,
Poules de Caux, chapons du Maine!
Et pensez à moi quelquefois,
Quand vous mangerez sur la Seine
Des potages à la Brunois.

ÉPITRE XI.

A SAMUEL BERNARD,

AU NOM DE MADAME DE FONTAINE-MARTEL.

C'est mercredi que je soupai chez vous,
Et que, sortant des plaisirs de la table,
Bientôt couchée, un sommeil prompt et doux
Me fit présent d'un songe délectable.
Je rêvai donc qu'au manoir ténébreux
J'étais tombée, et que Pluton lui-même
Me menait voir les héros bienheureux,
Dans un séjour d'une beauté suprême.
Par escadrons ils étaient séparés.
L'un après l'autre il me les fit connaître.
Je vis d'abord modestement parés
Les opulents qui méritaient de l'être.
Voilà, dit-il, les généreux amis;
En petit nombre ils viennent me surprendre :
Entre leurs mains les biens ne semblaient mis
Que pour avoir le soin de les répandre.
Ici sont ceux dont les puissants ressorts,
Crédit immense, et sagesse profonde,
Ont soutenu l'état par des efforts
Qui leur livraient tous les trésors du monde.
Un peu plus loin, sur ces riants gazons,
Sont les héros pleins d'un heureux délire,

Qu'Amour lui-même en toutes les saisons
Fit triompher dans son aimable empire.
Ce beau réduit, par préférence est fait
Pour les vieillards dont l'humeur gaie et tendre
Paraît encore avoir ses dents de lait,
Dont l'enjouement ne saurait se comprendre.
« D'un seul regard tu peux voir tout d'un coup
Le sort des bons, les vertus couronnées;
Mais un mortel m'embarrasse beaucoup;
Ainsi je veux redoubler ses années.
Chaque escadron le revendiquerait.
La jalousie au repos est funeste :
Venant ici, quel trouble il causerait!
Il est là-haut très heureux; qu'il y reste. »

NOTES.

Quoique ayant inséré cette pièce dans leur collection, les éditeurs de Kehl disent avoir de fortes raisons de croire qu'elle n'est pas de Voltaire. B.

Samuel Bernard était d'une vanité ridicule, comme la plupart des gens qui ont fait une fortune inespérée. On obtenait tout de lui en le flattant. Dans la guerre de la succession il refusa son crédit à Desmarets. On le fit venir à Marli; Louis XIV ordonna de lui en montrer toutes les beautés; on le mena sur le passage du roi, qui lui dit quelques mots. Après dîner il dit à Desmarets : « Monsieur, « quand je devrais tout perdre, dites au roi que toute ma

« fortune est à lui. » (Édit. de Kehl.) — Samuel Bernard, fils d'un peintre qui était en même temps bon graveur, n'était pas juif comme quelques personnes le croyaient : il ne l'était pas plus d'extraction que de conduite. Il mourut à 88 ans, en 1739, avec 33 millions de capitaux, quoiqu'il eût fait de son immense fortune un utile et généreux usage.

La baronne de Fontaine-Martel, amie de Voltaire et de Formont dont il est souvent question dans la *Correspondance*, mourut en 1733. C'était une femme de beaucoup d'esprit, qui était digne de ses amis. Elle disait : « On me donne des ridicules, mais je ne les prends pas. » bien différente en cela de l'abbé de Voisenon à qui on n'en prêtait beaucoup que parceque, suivant d'Alembert, « on ne prête qu'aux riches. » Voltaire adressa le *Temple de l'Amitié* à madame de Fontaine-Martel : voyez *Poésies mêlées*, 1733. L.D.B.

ÉPITRE XII.

À MADAME DE G***.

1716.

Quel triomphe accablant, quelle indigne victoire
Cherchez-vous tristement à remporter sur vous?
Votre esprit éclairé pourra-t-il jamais croire
D'un double Testament la chimérique histoire,
Et les songes sacrés de ces mystiques fous,
Qui, dévots fainéants, et pieux loups-garoux,
Quittent de vrais plaisirs pour une fausse gloire?
Le plaisir est l'objet, le devoir et le but
De tous les êtres raisonnables;
L'amour est fait pour vos semblables;
Les bégueules font leur salut.

Que sur la volupté tout votre espoir se fonde;
N'écoutez désormais que vos vrais sentiments:
Songez qu'il était des amants
Avant qu'il fût des chrétiens dans le monde.

Vous m'avez donc quitté pour votre directeur.
Ah! plus que moi cent fois Couet est séducteur.
Je vous abusai moins; il est le seul coupable:
Chloé, s'il vous faut une erreur,

Choisissez une erreur aimable.
Non, n'abandonnez point des cœurs où vous régnez.
D'un triste préjugé victime déplorable,
Vous croyez servir Dieu ; mais vous servez le diable,
Et c'est lui seul que vous craignez.

La superstition, fille de la faiblesse,
Mère des vains remords, mère de la tristesse,
En vain veut de son souffle infecter vos beaux jours;
Allez, s'il est un Dieu, sa tranquille puissance
Ne s'abaissera point à troubler nos amours :
Vos baisers pourraient-ils déplaire à sa clémence?
La loi de la nature est sa première loi;
Elle seule autrefois conduisit nos ancêtres;
Elle parle plus haut que la voix de vos prêtres,
Pour vous, pour vos plaisirs, pour l'amour, et pour moi.

NOTE.

M. de Voltaire a fait de cet abbé Couet le héros du *Dîner du comte de Boulainvilliers.* (Édit. de Kehl.)—Il était grand-vicaire du cardinal de Noailles. (L. D. B.)

ÉPITRE XIII.

A M. LE DUC D'ORLÉANS, RÉGENT.

1716.

Prince chéri des dieux, toi qui sers aujourd'hui
De père à ton monarque, à son peuple d'appui;
Toi qui, de tout l'état portant le poids immense,
Immoles ton repos à celui de la France;
Philippe, ne crois point, dans ces jours ténébreux,
Plaire à tous les Français que tu veux rendre heureux:
Aux princes les plus grands, comme aux plus beaux ouvrages,
Dans leur gloire naissante il manque des suffrages.
Eh! qui de sa vertu reçut toujours le prix?
Il est chez les Français de ces sombres esprits,
Censeurs extravagants d'un sage ministère,
Incapables de tout, à qui rien ne peut plaire.
Dans leurs caprices vains tristement affermis,
Toujours du nouveau maître ils sont les ennemis;
Et n'ayant d'autre emploi que celui de médire,
L'objet le plus auguste irrite leur satire:
Ils voudraient de cet astre éteindre la clarté,
Et se venger sur lui de leur obscurité.
Ne crains point leur poison: quand tes soins politiques
Auront réglé le cours des affaires publiques,
Quand tu verras nos cœurs, justement enchantés,
Au-devant de tes pas volant de tous côtés,
Les cris de ces frondeurs, à leurs chagrins en proie,

Ne seront point ouïs parmi nos cris de joie.
Mais dédaigne ainsi qu'eux les serviles flatteurs,
De la gloire d'un prince infames corrupteurs;
Que ta mâle vertu méprise et désavoue
Le méchant qui te blâme et le fat qui te loue.
Toujours indépendant du reste des humains,
Un prince tient sa gloire ou sa honte en ses mains;
Et, quoiqu'on veuille enfin le servir ou lui nuire,
Lui seul peut s'élever, lui seul peut se détruire.
En vain contre Henri la France a vu long-temps
La calomnie affreuse exciter ses serpents;
En vain de ses rivaux les fureurs catholiques
Armèrent contre lui des mains apostoliques;
Et plus d'un monacal et servile écrivain
Vendit, pour l'outrager, sa haine et son venin,
La gloire de Henri par eux n'est point flétrie:
Leurs noms sont détestés, sa mémoire est chérie.
Nous admirons encor sa valeur, sa bonté;
Et long-temps dans la France il sera regretté.
Cromwell, d'un joug terrible accablant sa patrie,
Vit bientôt à ses pieds ramper la flatterie;
Ce monstre politique, au Parnasse adoré,
Teint du sang de son roi, fut aux dieux comparé:
Mais, malgré les succès de sa prudente audace,
L'univers indigné démentait le Parnasse,
Et de Waller enfin les écrits les plus beaux
D'un illustre tyran n'ont pu faire un héros.
Louis fit sur son trône asseoir la flatterie;
Louis fut encensé jusqu'à l'idolâtrie.
En éloges enfin le Parnasse épuisé

Répète ses vertus sur un ton presque usé;
Et, l'encens à la main, la docte académie
L'endormit, cinquante ans, par sa monotonie.
Rien ne nous a séduits : en vain en plus d'un lieu
Cent auteurs indiscrets l'ont traité comme un dieu;
De quelque nom sacré que l'opéra le nomme,
L'équitable Français ne voit en lui qu'un homme.
Pour élever sa gloire on ne nous verra plus
Dégrader les Césars, abaisser les Titus;
Et, si d'un crayon vrai quelque main libre et sûre
Nous traçait de Louis la fidèle peinture,
Nos yeux trop dessillés pourraient dans ce héros
Avec bien des vertus trouver quelques défauts.
Prince, ne crois donc point que ces hommes vulgaires
Qui prodiguent aux grands des écrits mercenaires,
Imposant par leurs vers à la postérité,
Soient les dispensateurs de l'immortalité.
Tu peux, sans qu'un auteur te critique ou t'encense,
Jeter les fondements du bonheur de la France;
Et nous verrons un jour l'équitable univers
Peser tes actions sans consulter nos vers.
Je dis plus; un grand prince, un héros, sans l'histoire,
Peut même à l'avenir transmettre sa mémoire.
Taisez-vous, s'il se peut, illustres écrivains,
Inutiles appuis de ces honneurs certains;
Tombez, marbres vivants, que d'un ciseau fidèle
Anima sur ses traits la main d'un Praxitèle;
Que tous ces monuments soient par-tout renversés.
Il est grand, il est juste, on l'aime : c'est assez.
Mieux que dans nos écrits, et mieux que sur le cuivre,

Ce héros dans nos cœurs à jamais doit revivre.
L'heureux vieillard, en paix dans son lit expirant,
De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant;
Le fils, encor tout plein de son règne adorable,
Le vante à ses neveux; et ce nom respectable,
Ce nom dont l'univers aime à s'entretenir,
Passe de bouche en bouche aux siècles à venir.
C'est ainsi qu'on dira chez la race future:
Philippe eut un cœur noble; ami de la droiture,
Politique et sincère, habile et généreux,
Constant quand il fallait rendre un mortel heureux;
Irrésolu, changeant, quand le bien de l'empire
Au malheur d'un sujet le forçait à souscrire;
Affable avec noblesse et grand avec bonté,
Il sépara l'orgueil d'avec la majesté;
Et le dieu des combats, et la docte Minerve,
De leurs présents divins le comblaient sans réserve;
Capable également d'être avec dignité
Et dans l'éclat du trône et dans l'obscurité:
Voilà ce que de toi mon esprit se présage.
O toi de qui ma plume a crayonné l'image,
Toi de qui j'attendais ma gloire et mon appui,
Ne chanterai-je donc que le bonheur d'autrui?
En peignant ta vertu, plaindrai-je ma misère?
Bienfesant envers tous, envers moi seul sévère,
D'un exil rigoureux tu m'imposes la loi;
Mais j'ose de toi-même en appeler à toi.
Devant toi je ne veux d'appui que l'innocence;
J'implore ta justice, et non point ta clémence.
Lis seulement ces vers, et juge de leur prix;

Vois ce que l'on m'impute, et vois ce que j'écris.
La libre vérité qui règne en mon ouvrage
D'une ame sans reproche est le noble partage;
Et de tes grands talents le sage estimateur
N'est point de ces couplets l'infame et vil auteur.
Philippe, quelquefois sur une toile antique
Si ton œil pénétrant jette un regard critique,
Par l'injure du temps le portrait effacé
Ne cachera jamais la main qui l'a tracé;
D'un choix judicieux dispensant la louange,
Tu ne confondras point Vignon et Michel-Ange.
Prince, il en est ainsi chez nous autres rimeurs;
Et si tu connaissais mon esprit et mes mœurs,
D'un peuple de rivaux l'adroite calomnie
Me chargerait en vain de leur ignominie;
Tu les démentirais, et je ne verrais plus
Dans leurs crayons grossiers mes pinceaux confondus;
Tu plaindrais par leurs cris ma jeunesse opprimée;
A verser les bienfaits ta main accoutumée
Peut-être de mes maux voudrait me consoler,
Et me protégerait au lieu de m'accabler,

VARIANTES.

Le commencement de cette épître se trouve ainsi dans plusieurs copies:

Philippe, ami des dieux, toi qui sers aujourd'hui
De père à ton monarque, à son peuple d'appui,
Quoique avec équité ton active prudence

D'un empire ébranlé porte le poids immense,
Ne crois pas que d'abord, des critiques vainqueurs,
Tes soins, tes sages soins entraînent tous les cœurs.
Aux plus fameux héros, comme aux plus grands ouvrages,
Dans leur gloire naissante, etc.

v. 28 Le méchant qui te blâme et le fat qui te loue.
D'olive ou de lauriers tu peux seul te couvrir :
Rien ne peut les donner, rien ne peut les flétrir.
Les bons rois, en marchant à la gloire suprême,
N'ont jamais eu d'appui ni d'obstacle qu'eux même.
Contre le grand Henri la France a vu long-temps, etc.

v. 38. Vendit pour l'outrager sa haine et son venin.
Qu'ont produit tous leurs cris? Sa mémoire sacrée
Parmi les nations n'est pas moins révérée.
Nous admirons encor sa valeur, sa bonté;
Et sans toi dans la France il serait regretté.
Louis fit sur son trône, etc.

v. 70. Soient les dispensateurs de l'immortalité.
Je ris de cet auteur dont la frivole audace,
Dans les dizains pompeux d'une ode qui nous glace,
Présente à son héros les séduisants appas
D'un éternel laurier que tous deux n'auront pas.
Oui, Philippe, tu peux, sans qu'un rimeur t'encense,
Jeter les fondements du bonheur de la France;
Et, sans tous les écrits de Pellegrin, de Roi,
Le sévère avenir saura juger de toi.
Je dis plus : un grand prince, artisan de sa gloire,
Dans la postérité peut vivre sans l'histoire.
Taisez-vous, s'il se peut, etc.

v. 114*. Vois ce que l'on m'impute et ce que je t'écris.

NOTES.

v. 49. **Et de Waller enfin les écrits les plus beaux.**

Waller, poëte anglais, est auteur d'un éloge funèbre de

Cromwell, qui passe pour un chef-d'œuvre. Un jour Charles II, à qui Waller venait, suivant l'usage des rois et des poëtes, de présenter une pièce farcie de louanges, lui reprocha qu'il avait fait mieux pour Cromwell. Waller lui répondit : « Sire, nous autres poëtes, nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités. » B.

v. 134. Et me protégerait au lieu de m'accabler.

Il avait été accusé d'être l'auteur de couplets satiriques contre le Régent et sa fille. On prétend que, présenté à M. le Régent, après en avoir obtenu justice, et le prince paraissant persuadé qu'il lui avait fait grace, M. de Voltaire lui adressa ces vers:

Non, monseigneur, en vérité, etc.

Voyez les *Poésies mêlées*, année 1716. (Édit. de Kehl.)

ÉPITRE XIV.

A. S. A. S.

MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

1718.

Conti, digne héritier des vertus de ton père,
Toi que l'honneur conduit, que la justice éclaire,
Qui sais être à-la-fois et prince et citoyen,
Et peux de ta patrie être un jour le soutien,
Reçois de ta vertu la juste récompense,
Entends mêler ton nom dans les vœux de la France.
Vois nos cœurs, aujourd'hui justement enchantés,
Au-devant de tes pas voler de tous côtés;
Connais bien tout le prix d'un si rare avantage:
Des princes vertueux c'est le plus beau partage;
Mais c'est un bien fragile et qu'il faut conserver,
Le moindre égarement peut souvent en priver.
Le public est sévère, et sa juste tendresse
Est semblable aux bontés d'une fière maîtresse
Dont il faut par des soins solliciter l'amour;
Et quand on la néglige on la perd sans retour.
Alexandre, vainqueur des climats de l'aurore,
A de nouveaux exploits se préparait encore;
Le bout de l'univers arrêta ses efforts,
Et l'océan surpris l'admira sur ses bords.
Sais-tu bien quel était le but de tant de peines?

Il voulait seulement être estimé d'Athènes;
Il soumettait la terre, afin qu'un orateur
Fît aux Grecs assemblés admirer sa valeur.
Il est un prix plus noble, une gloire plus belle,
Que la vertu mérite et qui marche après elle;
Un cœur juste et sincère est plus grand à nos yeux
Que tous ces conquérants que l'on prit pour des dieux.
Eh! que sont en effet le rang et la naissance,
La gloire des lauriers, l'éclat de la puissance,
Sans le flatteur plaisir de se voir estimé,
De sentir qu'on est juste, et que l'on est aimé;
De se plaire à soi-même en forçant nos suffrages,
D'être chéri des bons, d'être approuvé des sages?
Ce sont là les vrais biens seuls dignes de ton choix,
Indépendants du sort, indépendants des rois.
Un grand, bouffi d'orgueil, enivré de délices,
Croit que le monde entier doit honorer ses vices.
Parmi les vains plaisirs l'un à l'autre enchaînés,
Et d'un remords secret sans cesse empoisonnés,
Il voit d'adulateurs une foule empressée
Lui porter de leurs soins l'offrande intéressée.
Quelquefois au mérite amené devant lui
Sa voix, par vanité, daigne offrir un appui;
De cette cour nombreuse il fait en vain parade;
Il ne voit point chez lui Villars ni La Feuillade,
Pour lui de Liancour l'accès n'est point permis,
Sulli ni Villeroi ne sont point ses amis.
C'est à de tels esprits qu'il importe de plaire,
Ce sont eux dont les yeux éclairent le vulgaire.
Quiconque a le cœur juste est par eux approuvé,

Et peut aux yeux de tous marcher le front levé;
Chacun dans leur vertu se propose un modèle;
Le vice la respecte et tremble devant elle.
La cour, toujours fertile en fourbes ténébreux,
Porte aussi dans son sein de ces cœurs généreux.
Tout n'est pas infecté de la rouille des vices:
Rome avait des Burrhus ainsi que des Narcisses;
Du temps des Concinis la France eut des de Thous.
Mais pourquoi vais-je ici, de ton honneur jaloux,
A tes yeux éclairés retracer la peinture
Des vertus qu'à ton cœur inspira la nature?
Elles vont chaque jour chez toi se dévoiler:
Plein de tes sentiments, c'est à toi d'en parler;
Ou plutôt c'est à toi, que tout Paris contemple,
A nous en parler moins qu'à nous donner l'exemple.

NOTE.

Cette belle épître est dans le recueil publié par M. Jacobsen, en 1820, sous le titre de *Pièces inédites de Voltaire;* elle est aussi la quinzième d'un recueil de poésies que Voltaire envoya à l'un de ses meilleurs amis, vers le commencement de 1735. Elle fut adressée à *Louis-Armand de Bourbon,* prince de Conti, né en 1695, mort en 1727, fils de François-Louis de Bourbon, neveu du grand Condé, élu roi de Pologne en 1697. — Voyez tome XXV, page 11 et 12, et la note 1* de cette dernière page, où il est parlé des vers que *Louis-Armand de Bourbon* adressa à Voltaire, en 1718, au sujet d'*OEdipe.* (Clog.)

ÉPITRE XV.

A M. DE LA FALUÈRE DE GÉNONVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT, ET INTIME AMI DE L'AUTEUR.

SUR UNE MALADIE.

1719.

Ne me soupçonne point de cette vanité
Qu'a notre ami Chaulieu de parler de lui-même,
Et laisse-moi jouir de la douceur extrême
De t'ouvrir avec liberté
Un cœur qui te plaît et qui t'aime.
De ma muse, en mes premiers ans,
Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore;
Tu vis la calomnie avec ses noirs serpents
Des plus beaux jours de mon printemps
Obscurcir la naissante aurore.
D'une injuste prison je subis la rigueur:
Mais au moins de mon malheur
Je sus tirer quelque avantage:
J'appris à m'endurcir contre l'adversité,
Et je me vis un courage
Que je n'attendais pas de la légèreté
Et des erreurs de mon jeune âge.
Dieux! que n'ai-je eu depuis la même fermeté!
Mais à de moindres alarmes
Mon cœur n'a point résisté.

Tu sais combien l'amour m'a fait verser de larmes;
Fripon, tu le sais trop bien,
Toi dont l'amoureuse adresse
M'ôta mon unique bien;
Toi dont la délicatesse,
Par un sentiment fort humain,
Aima mieux ravir ma maîtresse,
Que de la tenir de ma main.
Tu me vis sans scrupule en proie à la tristesse:
Mais je t'aimai toujours, tout ingrat et vaurien;
Je te pardonnai tout avec un cœur chrétien,
Et ma facilité fit grace à ta faiblesse.
Hélas! pourquoi parler encor de mes amours?
Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie:
Aujourd'hui la maladie
En éteint le flambeau peut-être pour toujours.
De mes ans passagers la trame est raccourcie;
Mes organes lassés sont morts pour les plaisirs;
Mon cœur est étonné de se voir sans desirs.
Dans cet état il ne me reste
Qu'un assemblage vain de sentiments confus,
Un présent douloureux, un avenir funeste,
Et l'affreux souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
Pour comble de malheur, je sens de ma pensée
Se déranger les ressorts;
Mon esprit m'abandonne, et mon ame éclipsée
Perd en moi de son être, et meurt avant mon corps.
Est-ce là ce rayon de l'essence suprême
Qu'on nous dépeint si lumineux?
Est-ce là cet esprit survivant à nous même?

Il naît avec nos sens, croît, s'affaiblit comme eux :
Hélas ! périrait-il de même ?
Je ne sais ; mais j'ose espérer
Que, de la mort, du temps, et des destins le maître,
Dieu conserve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

NOTES.

v. 11. D'une injuste prison je subis la rigueur.

Voyez dans les *Poëmes divers* la pièce intitulée : *La Bastille.*

v. 27. Aima mieux ravir ma maîtresse.

Génonville avait supplanté Voltaire auprès de mademoiselle de Livri, à qui Voltaire adressa depuis son épître XXIX, des *Tu* et des *Vous.* B.

V. 53-56. Ces quatre derniers vers ne se trouvent pas dans les deux premières éditions de 1739 et 1740.—Ils différaient beaucoup au fond, quoique très peu dans les mots : les pensées en sont imitées du fameux chœur de la fin du second acte de *la Troade* de Sénéque. (L. D. B.)

ÉPITRE XVI.

AU ROI D'ANGLETERRE, GEORGE Ier,

EN LUI ENVOYANT LA TRAGÉDIE D'OEDIPE.

1719.

Toi que la France admire autant que l'Angleterre,
Qui de l'Europe en feu balances les destins;
Toi qui chéris la paix dans le sein de la guerre,
Et qui n'es armé du tonnerre
Que pour le bonheur des humains;
Grand roi, des rives de la Seine
J'ose te présenter ces tragiques essais;
Rien ne t'est étranger; les fils de Melpomène
Par-tout deviennent tes sujets.

Un véritable roi sait porter sa puissance
Plus loin que ses états enfermés par les mers:
Tu régnes sur l'Anglais par le droit de naissance;
Par tes vertus sur l'univers.

Daigne donc de ma muse accepter cet hommage
Parmi tant de tributs plus pompeux et plus grands:
Ce n'est point au roi, c'est au sage,
C'est au héros que je le rends.

ÉPITRE XVII.

A MADAME

LA MARÉCHALE DE VILLARS.

1729.

Divinité que le ciel fit pour plaire,
Vous qu'il orna des charmes les plus doux,
Vous que l'Amour prend toujours pour sa mère,
Quoiqu'il sait bien que Mars est votre époux;
Qu'avec regret je me vois loin de vous!
Et quand Sulli quittera ce rivage,
Où je devrais, solitaire et sauvage,
Loin de vos yeux vivre jusqu'au cercueil,
Qu'avec plaisir, peut-être trop peu sage,
J'irai chez-vous, sur les bords de l'Arcueil,
Vous adresser mes vœux et mon hommage!
C'est là que je dirai tout ce que vos beautés
Inspirent de tendresse à ma muse éperdue:
Les arbres de Villars en seront enchantés.
Mais vous n'en serez point émue:
N'importe: c'est assez pour moi de votre vue,
Et je suis trop heureux si jamais l'univers
Peut apprendre un jour dans mes vers
Combien pour vos amis vous êtes adorable,

Combien vous haïssez les manéges des cours,
Vos bontés, vos vertus, ce charme inexprimable
Qui, comme dans vos yeux, régne en tous vos discours.
L'avenir quelque jour, en lisant cet ouvrage,
Puisqu'il est fait pour vous, en chérira les traits :
Cet auteur, dira-t-on, qui peignit tant d'attraits,
N'eut jamais d'eux pour son partage
Que de petits soupers où l'on buvait très frais ;
Mais il mérita davantage.

NOTE.

Jeanne-Angélique Roque de Varangeville, mariée au maréchal de Villars en 1702. Voyez une note de la lettre XXV, dans la *Correspondance*. (Clog.)

ÉPITRE XVIII.

A M. LE DUC DE SULLI.

18 auguste 1720.

J'irai chez vous, duc adorable,
Vous dont le goût, la vérité,
L'esprit, la candeur, la bonté,
Et la douceur inaltérable,
Font respecter la volupté,
Et rendent la sagesse aimable.
  Que dans ce champêtre séjour
Je me fais un plaisir extrême
De parler, sur la fin du jour,
De vers, de musique, et d'amour,
Et pas un seul mot du Système,
De ce Système tant vanté,
Par qui nos héros de finance
Emboursent l'argent de la France,
Et le tout par pure bonté !
Pareils à la vieille sibylle,
Dont il est parlé dans Virgile,
Qui, possédant pour tout trésor
Des recettes d'énergumène,
Prend du Troyen le rameau d'or,

Et lui rend des feuilles de chêne.
Peut-être, les larmes aux yeux,
Je vous apprendrai pour nouvelle
Le trépas de ce vieux goutteux
Qu'anima l'esprit de Chapelle :
L'éternel abbé de Chaulieu
Paraîtra bientôt devant Dieu ;
Et si d'une muse féconde
Les vers aimables et polis
Sauvent une ame en l'autre monde,
Il ira droit en paradis.
L'autre jour, à son agonie,
Son curé vint de grand matin
Lui donner en cérémonie,
Avec son huile et son latin,
Un passe-port pour l'autre vie.
Il vit tous ses péchés lavés
D'un petit mot de pénitence,
Et reçut ce que vous savez
Avec beaucoup de bienséance.
Il fit même un très beau sermon
Qui satisfit tout l'auditoire.
Tout haut il demanda pardon
D'avoir eu trop de vaine gloire.
C'était là, dit-il, le péché
Dont il fut le plus entiché ;
Car on sait qu'il était poëte,
Et que sur ce point tout auteur,
Ainsi que tout prédicateur,

N'a jamais eu l'ame bien nette.
Il sera pourtant regretté,
Comme s'il eût été modeste :
Sa perte au Parnasse est funeste.
Presque seul il était resté
D'un siècle plein de politesse.
On dit qu'aujourd'hui la jeunesse
A fait à la délicatesse
Succéder la grossièreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine et lâche paresse
A cette sage oisiveté
Que l'étude occupait sans cesse,
Loin de l'envieux irrité.
Pour notre petit Génonville,
Si digne du siécle passé,
Et des feseurs de vaudeville,
Il me paraît très empressé
D'abandonner pour vous la ville.
Le Système n'a point gâté
Son esprit aimable et facile ;
Il a toujours le même style,
Et toujours la même gaieté.
Je sais que, par déloyauté,
Le fripon naguère a tâté
De la maîtresse tant jolie
Dont j'étais si fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pu m'en courroucer ;

Mais je sais qu'il faut se passer
Des bagatelles dans la vie.

NOTES.

v. 12. De ce Système tant vanté.

Le Système de Law, qui bouleversa la France. (Édit. de 1739.)

v. 75. De la maîtresse tant jolie.

Voyez la note du vers 27 de l'épître XV. B.

ÉPITRE XIX.

A M. LE MARÉCHAL DE VILLARS.

1721.

Je me flattais de l'espérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maison de plaisance ;
Mais Vinache a ma confiance.
Je prends pour guérir de mes maux
De sa tisane à toute outrance,
Et j'ai donné la préférence
Sur le plus grand de nos héros
Au plus grand charlatan de France.
Ce discours vous déplaira fort ;
Et je confesse que j'ai tort
De parler du soin de ma vie
A celui qui n'eut d'autre envie
Que de chercher par-tout la mort.
Mais souffrez que je vous réponde,
Sans m'attirer votre courroux,
Que j'ai plus de raisons que vous
De vouloir rester dans ce monde :
Car si quelque coup de canon,
Dans vos beaux jours brillants de gloire,
Vous eût envoyé chez Pluton,
Voyez la consolation
Que vous auriez dans la nuit noire,

Lorsque vous sauriez la façon
Dont vous aurait traité l'histoire.
Paris vous eût premièrement
Fait un service fort célèbre,
En présence du parlement;
Et quelque prélat ignorant
Aurait prononcé hardiment
Une longue oraison funèbre,
Qu'il n'eût pas faite assurément.
Puis, en vertueux capitaine,
On vous aurait proprement mis
Dans l'église de Saint-Denis,
Entre du Guesclin et Turenne.
Mais si quelque jour, moi chétif,
J'allais passer le noir esquif,
Je n'aurais qu'une vile bière;
Deux prêtres s'en iraient gaiement
Porter ma figure légère,
Et la loger mesquinement
Dans un recoin du cimetière.
Mes nièces, au lieu de prière,
Et mon janséniste de frère,
Riraient à mon enterrement;
Et j'aurais l'honneur seulement
Que quelque muse médisante
M'affublerait, pour monument,
D'une épitaphe impertinente.
Vous voyez donc très clairement
Qu'il est bon que je me conserve,
Pour être encor témoin long-temps

De tous les exploits éclatants
Que le Seigneur Dieu vous réserve.

VARIANTES.

v. 21*. Vous eût emporté chez Pluton,
N'auriez-vous pas dans la nuit noire
Beaucoup de consolation
Lorsque, etc.

v. 38*. Je passais sur le noir esquif.

v. 49*. Affublerait mon monument.
v. 51*. Vous voyez donc par conséquent

V. 55. Dans une édition de *la Ligue* (*Henriade*), 1724, in-12, cette épître finit ainsi :

Que votre destin vous réserve ;
Et sans doute qu'un jour Minerve,
Votre compagne et mon appui,
Après que ma bouillante verve
Aura chanté le grand Henri,
Me fera vous chanter aussi.

NOTES.

v. 4. Mais Vinache a ma confiance.

Médecin empirique.

v. 45. Et mon janséniste de frère.

L'auteur avait un frère, trésorier de la chambre des comptes, qui était en effet un janséniste outré, et qui se brouillait toujours avec son frère toutes les fois que celui-ci disait du bien des jésuites.

ÉPITRE XX.

AU CARDINAL DUBOIS.

1721.

Quand du sommet des Pyrénées,
S'élançant au milieu des airs,
La Renommée à l'univers
Annonça ces deux hyménées
Par qui la discorde est aux fers,
Et qui changent les destinées,
L'ame de Richelieu descendit à sa voix
Du haut de l'empyrée au sein de sa patrie.
Ce redoutable génie
Qui fesait trembler les rois,
Celui qui donnait des lois
A l'Europe assujettie,
A vu le sage Dubois,
Et pour la première fois
A connu la jalousie.
Poursuis : de Richelieu mérite encor l'envie.
Par des chemins écartés,
Ta sublime intelligence,
A pas toujours concertés,
Conduit le sort de la France;
La fortune et la prudence
Sont sans cesse à tes côtés.

Alberon pour un temps nous éblouit la vue;
De ses vastes projets l'orgueilleuse étendue
Occupait l'univers saisi d'étonnement:
Ton génie et le sien disputaient la victoire.
Mais tu parus, et sa gloire
S'éclipsa dans un moment.
Telle, aux bords du firmament,
Dans sa course irrégulière,
Une comète affreuse éclate de lumière;
Ses feux portent la crainte au terrestre séjour:
Dans la nuit ils éblouissent,
Et soudain s'évanouissent
Aux premiers rayons du jour.

NOTES.

v. 4. Annonça ces deux hyménées.

La double alliance entre les maisons de France et d'Espagne. (Édit. de Kehl.)

v. 13. A vu le sage Dubois.

M. de Voltaire était jeune lorsqu'il fit cette épître; Fontenelle, La Motte, alors les deux premiers hommes de la littérature, ont loué Dubois avec autant d'exagération. Il avait à leurs yeux le mérite réel d'aimer la paix, la tolérance, et la liberté de penser; et de n'être jaloux ni de la réputation ni des talents. Avant de condamner ces éloges, il faut se transporter à cette époque[1], où le souvenir du père Le Tellier inspirait encore la terreur. (*Ibid.*)

[1] * En 1723, il fut à l'unanimité élu président de l'assemblée générale du clergé de France. (L. D. B.)

v. 23. Alberon pour un temps nous éblouit la vue.

Le cardinal Alberoni, fils d'un jardinier du Parmesan, célèbre ministre d'Espagne, et dont les disgraces égalent l'élévation. (L. D. B.)

ÉPITRE XXI.

A MADAME DE ***.

Il est au monde une aveugle déesse
Dont la police a brisé les autels;
C'est du Hocca la fille enchanteresse,
Qui, sous l'appât d'une feinte caresse,
Va séduisant tous les cœurs des mortels.
De cent couleurs bizarrement ornée,
L'argent en main, elle marche la nuit;
Au fond d'un sac elle a la destinée
De ses suivants, que l'intérêt séduit.
Guiche, en riant, par la main la conduit;
La froide Crainte et l'Espérance avide
A ses côtés marchent d'un pas timide;
Le Repentir à chaque instant la suit,
Mordant ses doigts et grondant la perfide.
Belle Philis, que votre aimable cour
A nos regards offre de différence!
Les vrais plaisirs brillent dans ce séjour;
Et, pour jamais bannissant l'espérance,

Toujours vos yeux y font régner l'amour.
Du Biribi la déesse infidèle
Sur mon esprit n'aura plus de pouvoir;
J'aime encor mieux vous aimer sans espoir,
Que d'espérer jour et nuit avec elle.

VARIANTES.

v. 4*. Qui, sous l'appât d'une vaine caresse.

v. 10*. Et Monconseil, en riant, la conduit.

v. 12*. Devant ses pas marchent d'un pied timide.

NOTES.

v. 1. Il est au monde une aveugle déesse.

Celle qui présidait au jeu du Biribi, fort à la mode alors.

v. 3. C'est du Hocca la fille enchanteresse.

Le Hocca ou Hocco est une espèce de jeu de Loto qui, de la Catalogne, se répandit en Espagne, en Italie et en France, où, par la protection du cardinal Mazarin, il s'en établit une académie. Ce ministre avait une grande passion pour le Hocca, qui, ayant occasioné des pertes scandaleuses, fut poursuivi par le parlement et par la police, en 1658, 1659, 1660, 1661, 1664, 1671, 1676, 1680, 1687, 1690, 1691, et 1694 : tant il est difficile de tarir les sources du mal! (L. D. B.)

ÉPITRE XXII.

A M. LE DUC DE LA FEUILLADE.

1722.

Conservez précieusement
L'imagination fleurie
Et la bonne plaisanterie,
Dont vous possédez l'agrément,
Au défaut du tempérament,
Dont vous vous vantez hardiment,
Et que tout le monde vous nie.
La dame qui depuis long-temps
Connaît à fond votre personne,
A dit : Hélas ! je lui pardonne
D'en vouloir imposer aux gens ;
Son esprit est dans son printemps,
Mais son corps est dans son automne.
Adieu, monsieur le gouverneur,
Non plus de province frontière,
Mais d'une beauté singulière,
Qui, par son esprit, par son cœur,
Et par son humeur libertine,
De jour en jour fait grand honneur
Au gouverneur qui l'endoctrine.
Priez le Seigneur seulement

Qu'il empêche que Cythérée
Ne substitue incessamment
Quelque jeune et frais lieutenant,
Qui ferait sans vous son entrée
Dans un si beau gouvernement.

NOTE.

Louis d'Aubusson, dernier maréchal de La Feuillade, mort le 29 janvier 1725. J'ai vu un recueil où cette épître est datée de 1722, de la main même de Voltaire. (Clog.)

ÉPITRE XXIII.

A M. DE GERVASI,

MÉDECIN.

1724.

Tu revenais couvert d'une gloire éternelle;
Le Gévaudan surpris t'avait vu triompher
Des traits contagieux d'une peste cruelle,
Et ta main venait d'étouffer
De cent poisons cachés la semence mortelle.
Dans Maisons cependant je voyais mes beaux jours
Vers leurs derniers moments précipiter leur cours.
Déja près de mon lit la Mort inexorable
Avait levé sur moi sa faux épouvantable;
Le vieux nocher des morts à sa voix accourut.
C'en était fait; sa main tranchait ma destinée:
Mais tu lui dis : Arrête!... et la Mort étonnée
Reconnut son vainqueur, frémit, et disparut.
Hélas! si, comme moi, l'aimable Génonville
Avait de ta présence eu le secours utile,
Il vivrait, et sa vie eût rempli nos souhaits;
De son cher entretien je goûterais les charmes;
Mes jours, que je te dois, renaîtraient sans alarmes,
Et mes yeux, qui sans toi se fermaient pour jamais,
Ne se rouvriraient point pour répandre des larmes.

C'est toi du moins, c'est toi par qui, dans ma douleur,
Je peux jouir de la douceur
De plaire et d'être cher encore
Aux illustres amis dont mon destin m'honore.
Je reverrai Maisons, dont les soins bienfesants
Viennent d'adoucir ma souffrance;
Maisons, en qui l'esprit tient lieu d'expérience,
Et dont j'admire la prudence
Dans l'âge des égarements.
Je me flatte en secret que je pourrai peut-être
Charmer encor Sulli, qui m'a trop oublié.
Mariamne à ses yeux ira bientôt paraître;
Il la verra pour elle implorer sa pitié,
Et ranimer en lui ce goût, cette amitié,
Que pour moi, dans son cœur, ma muse avait fait naître.
Beaux jardins de Villars, ombrages toujours frais,
C'est sous vos feuillages épais
Que je retrouverai ce héros plein de gloire,
Que nous a ramené la paix
Sur les ailes de la victoire.
C'est là que Richelieu, par son air enchanteur,
Par ses vivacités, son esprit, et ses graces,
Dès qu'il reparaîtra, saura joindre mon cœur
A tant de cœurs soumis qui volent sur ses traces.
Et toi, cher Bolingbrock, héros qui d'Apollon
As reçu plus d'une couronne,
Qui réunis en ta personne
L'éloquence de Cicéron,
L'intrépidité de Caton,
L'esprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone,

Enfin donc je respire, et respire pour toi;
Je pourrai désormais te parler et t'entendre.
Mais, ciel! quel souvenir vient ici me surprendre!
Cette aimable beauté qui m'a donné sa foi;
Qui m'a juré toujours une amitié si tendre,
Daignera-t-elle encor jeter les yeux sur moi?
Hélas! en descendant sur le sombre rivage,
Dans mon cœur expirant je portais son image;
Son amour, ses vertus, ses graces, ses appas,
Les plaisirs que cent fois j'ai goûtés dans ses bras,
A ces derniers moments flattaient encor mon ame;
Je brûlais, en mourant, d'une immortelle flamme.
Grands dieux! me faudra-t-il regretter le trépas?
M'aurait-elle oublié? serait-elle volage?
Que dis-je? malheureux! où vais-je m'engager?
Quand on porte sur le visage
D'un mal si redouté le fatal témoignage,
Est-ce à l'amour qu'il faut songer?

VARIANTES.

v. 14. Aussitôt ta main vigilante,
Ranimant la chaleur éteinte dans mon corps,
De ma frêle machine arrangea les ressorts.
La nature obéissante
Fut soumise à tes efforts,
Et la Parque impatiente
File aujourd'hui pour moi dans l'empire des morts.
Hélas! si, comme moi, etc.

v. 30. Je me flatte en secret qu'à mon dernier ouvrage
Le vertueux Sulli donnera son suffrage;
Que son cœur généreux avec quelque plaisir
Au sortir du tombeau me verra reparaître,
Et que *Mariamne* peut-être
Pourra par ses malheurs enchanter son loisir.
Beaux jardins, etc.

V. 50. Après ce vers,

L'esprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone,

on lisait ceux-ci:

Et la science de Varron.
Bolingbrocke, à ma gloire il faut que je publie
Que tes soins, pendant le cours
De ma triste maladie,
Ont daigné marquer mes jours
Par le tendre intérêt que tu prends à ma vie.
Enfin donc, etc.

NOTES.

Cette épître fut imprimée à Paris, en 1726, avec une version latine. M. de Gervasi, célèbre médecin de Paris, avait été envoyé dans le Gévaudan pour la peste, et à son retour il est venu guérir l'auteur de la petite-vérole, dans le château de Maisons, à trois lieues de Paris, en 1723. (Édit. de 1757.)

v. 25. Je reverrai Maisons, dont les soins bienfesants.

Maisons (Jean-René de Longueil, marquis de), né le 15 juillet 1699 à Paris, où il mourut de la petite-vérole le 13 septembre 1731. Il était président au parlement de Paris, membre honoraire de l'académie des sciences, etc. On lit

son Éloge dans l'histoire de cette compagnie savante pour l'année 1731. (L.D.B.)

v. 32. *Mariamne* à ses yeux ira bientôt paraître.

La tragédie de *Mariamne* qui fut représentée le 6 mars 1724. (L.D.B.)

v. 54. Cette aimable beauté qui m'a donné sa foi.

Voyez la note du vers 27 de l'épître XV.

ÉPITRE XXIV.

A MADAME LA MARQUISE DE PRIE,

EN LUI ENVOYANT L'INDISCRET.

1725.

Vous qui possédez la beauté,
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiscréte;
Vous à qui donnèrent les dieux
Tant de lumières naturelles,
Un esprit juste, gracieux,
Solide dans le sérieux,
Et charmant dans les bagatelles,
Souffrez qu'on présente à vos yeux

L'aventure d'un téméraire
Qui, pour s'être vanté de plaire,
Perdit ce qu'il aimait le mieux.
Si l'héroïne de la piéce,
De Prie, eût eu votre beauté,
On excuserait la faiblesse
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel amant ne serait tenté
De parler de telle maîtresse,
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendresse!

NOTE.

Agnès Berthelot de Pléneuf, mariée au marquis de Prie en décembre 1713, morte le 7 octobre 1727. (Clog.)

ÉPITRE XXV.

A LA REINE,

EN LUI PRÉSENTANT LA TRAGÉDIE DE MARIAMNE.

1725.

Fille de ce guerrier qu'une sage province
Éleva justement au comble des honneurs,
Qui sut vivre en héros, en philosophe, en prince,
Au-dessus des revers, au-dessus des grandeurs;
Du ciel qui vous chérit la sagesse profonde
Vous amène aujourd'hui dans l'empire françois,
Pour y servir d'exemple et pour donner des lois.
La fortune souvent fait les maîtres du monde;
Mais, dans votre maison, la vertu fait les rois.
Du trône redouté que vous rendez aimable,
Jetez sur cet écrit un coup d'œil favorable;
Daignez m'encourager d'un seul de vos regards;
Et songez que Pallas, cette auguste déesse
Dont vous avez le port, la bonté, la sagesse,
Est la divinité qui préside aux beaux-arts.

NOTE.

Marie Leczinska, fille de Stanislas, roi de Pologne, mariée à Louis XV, en 1725.

ÉPITRE XXVI.

A M. PALLU.

Quoi ! le dieu de la poésie
Vous illumine de ses traits !
Malgré la robe, les procès,
Et le conseil, et ses arrêts,
Vous tâtez de notre ambrosie !
Ah ! bien fort je vous remercie
De vous livrer à ses attraits,
Et d'être de la confrérie.
Dans les beaux jours de votre vie,
Adoré de maintes beautés,
Vous aimiez Lubert et Sylvie ;
Mais à présent vous les chantez,
Et votre gloire est accomplie.
La Fare, joufflu comme vous,
Comme vous rival de Tibulle,
Rima des vers polis et doux,
Aima long-temps sans ridicule,
Et fut sage au milieu des fous.
En vous c'est le même art qui brille ;
Pallu comme La Fare écrit :
Vous recueillîtes son esprit
Dessus les lèvres de sa fille.
Aimez donc, rimez tour-à-tour :
Vous, La Fare, Apollon, l'Amour,
Vous êtes de même famille.

ÉPITRE XXVII.

A MADEMOISELLE LE COUVREUR.

L'heureux talent dont vous charmez la France
Avait en vous brillé dès votre enfance;
Il fut dès-lors dangereux de vous voir,
Et vous plaisiez, même sans le savoir.
Sur le théâtre heureusement conduite
Parmi les vœux de cent cœurs empressés,
Vous récitiez, par la nature instruite :
C'était beaucoup; ce n'était point assez;
Il vous fallait encore un plus grand maître.
Permettez-moi de faire ici connaître
Quel est ce dieu de qui l'art enchanteur
Vous a donné votre gloire suprême;
Le tendre Amour me l'a conté lui-même.
On me dira que l'Amour est menteur.
Hélas! je sais qu'il faut qu'on s'en défie :
Qui mieux que moi connaît sa perfidie?
Qui souffre plus de sa déloyauté?
Je ne croirai cet enfant de ma vie;
Mais cette fois il dit la vérité.
Ce même Amour, Vénus, et Melpomène,
Loin de Paris fesaient voyage un jour;
Ces dieux charmants vinrent dans ce séjour
Où vos attraits éclataient sur la scène :

Chacun des trois, avec étonnement,
Vit cette grace et simple et naturelle,
Qui fesait lors votre unique ornement.
Ah! dirent-ils, cette jeune mortelle
Mérite bien que, sans retardement,
Nous répandions tous nos trésors sur elle:
Ce qu'un dieu veut se fait dans le moment.
Tout aussitôt la tragique déesse
Vous inspira le goût, le sentiment,
Le pathétique, et la délicatesse.
Moi, dit Vénus, je lui fais un présent
Plus précieux, et c'est le don de plaire:
Elle accroîtra l'empire de Cythère;
A son aspect tout cœur sera troublé;
Tous les esprits viendront lui rendre hommage.
Moi, dit l'Amour, je ferai davantage;
Je veux qu'elle aime. A peine eut-il parlé,
Que dans l'instant vous devîntes parfaite;
Sans aucuns soins, sans étude, sans fard,
Des passions vous fûtes l'interpréte.
O de l'Amour adorable sujette,
N'oubliez point le secret de votre art!

ÉPITRE XXVIII.

A M. PALLU.

A Plombières, 12 juillet 1729.

Du fond de cet antre pierreux,
Entre deux montagnes cornues,
Sous un ciel noir et pluvieux,
Où les tonnerres orageux
Sont portés sur d'épaisses nues,
Près d'un bain chaud toujours crotté,
Plein d'une eau qui fume et bouillonne,
Où tout malade empaqueté,
Et tout hypocondre entêté,
Qui sur son mal toujours raisonne,
Se baigne, s'enfume, et se donne
La question pour la santé;
Où l'espoir ne quitte personne :
De cet antre, où je vois venir
D'impotentes sempiternelles,
Qui toutes pensent rajeunir,
Un petit nombre de pucelles,
Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudraient le redevenir;
Où par le coche on nous amène

De vieux citadins de Nanci,
Et des moines de Commerci,
Avec l'attribut de Lorraine,
Que nous rapporterons d'ici :
De ces lieux, où l'ennui foisonne,
J'ose encore écrire à Paris.
Malgré Phébus qui m'abandonne,
J'invoque l'Amour et les Ris ;
Ils connaissent peu ma personne ;
Mais c'est à Pallu que j'écris ;
Alcibiade me l'ordonne,
Alcibiade, qu'à la cour
Nous vîmes briller tour-à-tour
Par ses graces, par son courage,
Gai, généreux, tendre, volage,
Et séducteur comme l'Amour,
Dont il fut la brillante image.
L'Amour, ou le Temps, l'a défait
Du beau vice d'être infidèle ;
Il prétend d'un amant parfait
Être devenu le modèle.
J'ignore quel objet charmant
A produit ce grand changement,
Et fait sa conquête nouvelle ;
Mais qui que vous soyez, la belle,
Je vous en fais mon compliment.
On pourrait bien à l'aventure
Choisir un autre greluchon,
Plus Alcide pour la figure,

Et pour le cœur plus Céladon ;
Mais quelqu'un plus aimable, non ;
Il n'en est point dans la nature :
Car, madame, où trouvera-t-on
D'un ami la discrétion,
D'un vieux seigneur la politesse,
Avec l'imagination
Et les graces de la jeunesse,
Un tour de conversation
Sans empressement, sans paresse,
Et l'esprit monté sur le ton
Qui plaît à gens de toute espéce?
Et n'est-ce rien d'avoir tâté
Trois ans de la formalité
Dont on assomme une ambassade,
Sans nous avoir rien rapporté
De la pesante gravité
Dont cent ministres font parade?
A ce portrait si peu flatté
Qui ne voit mon Alcibiade?

VARIANTE.

v. 31. Alcibiade me l'ordonne :
C'est l'Alcibiade français,
Dont vous admiriez le succès
Chez nos prudes, chez nos coquettes,
Plein d'esprit, d'audace, et d'attraits,
De vertus, de gloire, et de dettes.
Toutes les femmes l'adoraient;
Toutes avaient la préférence;

Toutes à leur tour se plaignaient
Des excès de son inconstance,
Qu'à grand'peine elles égalaient.
L'Amour, etc.

NOTES.

v. 23. Avec l'attribut de Lorraine.

Dans un manuscrit de 1735, on lit :

Avec des C..... de Lorraine.

Voyez *Pantagruel*, liv. II, chap. I, et liv. III, chap. VIII, où Rabelais parle des « C...lles de Lorraine » qu'il qualifie de l'épithète d'*horrifiques*. (L. D. B.)

v. 31. Alcibiade me l'ordonne.

M. le maréchal de Richelieu.

ÉPITRE XXIX.

AUX MANES

DE M. DE GÉNONVILLE.

1729.

Toi que le ciel jaloux ravit dans son printemps ;
Toi de qui je conserve un souvenir fidèle,
Vainqueur de la mort et du temps ;
Toi dont la perte, après dix ans,
M'est encore affreuse et nouvelle ;
Si tout n'est pas détruit ; si, sur les sombres bords,
Ce souffle si caché, cette faible étincelle,
Cet esprit, le moteur et l'esclave du corps,
Ce je ne sais quel sens qu'on nomme ame immortelle,
Reste inconnu de nous, est vivant chez les morts ;
S'il est vrai que tu sois, et si tu peux m'entendre,
O mon cher Génonville ! avec plaisir reçoi
Ces vers et ces soupirs que je donne à ta cendre,
Monument d'un amour immortel comme toi.
Il te souvient du temps où l'aimable Égérie,
Dans les beaux jours de notre vie,
Écoutait nos chansons, partageait nos ardeurs.

Nous nous aimions tous trois. La raison, la folie,
L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
Tout réunissait nos trois cœurs.
Que nous étions heureux ! même cette indigence,
Triste compagne des beaux jours,
Ne put de notre joie empoisonner le cours.
Jeunes, gais, satisfaits, sans soins, sans prévoyance,
Aux douceurs du présent bornant tous nos desirs,
Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance?
Nous possédions bien mieux, nous avions les plaisirs!
Ces plaisirs, ces beaux jours coulés dans la mollesse,
Ces ris, enfants de l'alégresse,
Sont passés avec toi dans la nuit du trépas.
Le ciel, en récompense, accorde à ta maîtresse
Des grandeurs et de la richesse,
Appuis de l'âge mûr, éclatant embarras,
Faible soulagement quand on perd sa jeunesse.
La fortune est chez elle où fut jadis l'amour.
Les plaisirs ont leur temps, la sagesse a son tour.
L'amour s'est envolé sur l'aile du bel âge;
Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du sage.
Nous chantons quelquefois et tes vers et les miens;
De ton aimable esprit nous célébrons les charmes;
Ton nom se mêle encore à tous nos entretiens;
Nous lisons tes écrits, nous les baignons de larmes.
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du nom sacré d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux même,
Au monde, à l'inconstance ardents à se livrer,

Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer!

VARIANTE.

v. 38. Ce dernier à mon cœur aurait plu davantage:
Mais qui peut tout avoir? Les soirs, le vieux Saurin
Qu'on ne peut définir, ce critique, ce sage,
Qui des vains préjugés foule aux pieds l'esclavage,
Qui m'apprend à penser, qui rit du genre humain,
Réchauffe entre nous deux les glaces de son âge.
De son esprit perçant la sublime vigueur
Se joint à nos chansons, aux graces du Permesse;
Des nymphes d'Apollon le commerce enchanteur
Déride sur son front les traits de la sagesse.
Nous chantons quelquefois, etc.

NOTE.

v. 15. Il te souvient du temps où l'aimable Égérie.

Voyez la note du vers 1 de l'épître XXX. B.

ÉPITRE XXX.

LES *TU* ET LES *VOUS*.

Philis, qu'est devenu ce temps
Où dans un fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustements,
De tes graces seules ornée,
Contente d'un mauvais soupé
Que tu changeais en ambrosie,
Tu te livrais, dans ta folie,
A l'amant heureux et trompé
Qui t'avait consacré sa vie?
Le ciel ne te donnait alors
Pour tout rang et pour tous trésors
Que les agréments de ton âge,
Un cœur tendre, un esprit volage,
Un sein d'albâtre et de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas! qui n'eût été friponne?
Tu le fus, objet gracieux;
Et, que l'Amour me le pardonne,
Tu sais que je t'en aimais mieux.
  Ah, madame! que votre vie,
D'honneurs aujourd'hui si remplie,
Diffère de ces doux instants!
Ce large suisse à cheveux blancs,
Qui ment sans cesse à votre porte,

Philis, est l'image du Temps :
On dirait qu'il chasse l'escorte
Des tendres Amours et des Ris ;
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfants tremblent de paraître.
Hélas ! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et se jouer dans ton taudis.
Non, madame, tous ces tapis
Qu'a tissus la Savonnerie,
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats si chers que Germain
A gravés de sa main divine,
Et ces cabinets où Martin
A surpassé l'art de la Chine ;
Vos vases japonais et blancs,
Toutes ces fragiles merveilles ;
Ces deux lustres de diamants
Qui pendent à vos deux oreilles ;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchanteresse,
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnais dans ta jeunesse.

VARIANTE.

v. 12. Que la douce erreur de ton âge ;
Deux tétons que le tendre Amour

De ses mains arrondit un jour ;
Un cœur simple, un esprit volage ;
Un cu (j'y pense encor, Philis,)
Sur qui j'ai vu briller des lis
Jaloux de ceux de ton visage.
Avec tant, etc.

NOTES.

Cette épître a été adressée à mademoiselle de Livri, alors madame la marquise de Gouvernet. C'est d'elle que parle M. de Voltaire dans son épître à M. de Génonville, dans l'épître adressée à ses mânes, et dans celles à M. le duc de Sulli, à M. de Gervasi. Le suisse de madame la marquise de Gouvernet ayant refusé la porte à M. de Voltaire, que mademoiselle de Livri n'avait point accoutumé à un tel accueil, il lui envoya cette épître. Lorsqu'il revint à Paris, en 1778, il vit chez elle madame de Gouvernet, âgée comme lui de plus de quatre-vingts ans, veuve alors, et qui pouvait le recevoir sans conséquence. C'est en revenant de cette visite qu'il disait : « Ah ! mes amis, je viens de passer d'un bord « du Cocyte à l'autre. » Madame de Gouvernet envoya le lendemain à madame Denis un portrait de M. de Voltaire peint par Largillière, qu'il lui avait donné dans le temps de leur première liaison, et qu'elle avait conservé malgré leur rupture, son changement d'état, et sa dévotion. (Édit. de Kehl.)

v. 1. Philis, qu'est devenu ce temps.

Mademoiselle de Livri, jeune et jolie personne, intéressa Voltaire, qui lui donna des leçons de déclamation ; elle devint sa maîtresse, et se passionna pour Génonville ami de Voltaire. Elle passa en Angleterre avec une troupe de comédiens français, qui firent mal leurs affaires. Elle trouva un asile dans la maison d'un Français qui tenait un café. Le

maître de la maison, touché de sa position et de la conduite réservée qu'elle menait, en parlait à tout le monde. Un M. de Gouvernet, surnommé le *Fleuriste*, habitué du café, voulut la voir; il y parvint, mais non sans peine. Elle lui inspira des sentiments si vifs qu'il lui offrit sa main. Mademoiselle de Livri se refusait à un mariage qui eût été mal assorti. Il la décida cependant à accepter un billet d'une loterie sur l'état, puis il fit imprimer une fausse liste où le numéro de ce billet gagnait une grosse somme. Gouvernet réitéra alors ses instances pour le mariage; il reprocha à mademoiselle de Livri de refuser de faire sa fortune; il fallut bien enfin qu'elle cédât. Cette aventure a, comme on voit, fourni à Voltaire les rôles de Lindane, de Freeport, et de Fabrice dans *l'Écossaise*.

Dans le temps de sa liaison avec mademoiselle de Livri, Voltaire lui avait donné son portrait peint par Largillière. Lors de son entrevue avec elle, en 1778, il témoigna le desir de pouvoir offrir ce portrait à madame de Villette. Madame de Gouvernet y consentit, et sur-le-champ Voltaire l'apporta lui-même à madame de Villette, qui l'a toujours possédé depuis. B.

v. 34. Qu'a tissus la Savonnerie.

La Savonnerie est une belle manufacture de tapis, établie par le grand Colbert. (Édit. de 1757.)

v. 37. Et ces plats si chers que Germain.

Germain, excellent orfèvre, dont il est parlé dans *le Mondain* et *le Pauvre diable*. (Partie dans l'édit de 1757.)

v. 39. Et ces cabinets où Martin.

Martin, excellent vernisseur. (Édit. de 1757.)

ÉPITRE XXXI.

A M. DE FORMONT,

EN LUI RENVOYANT LES OEUVRES DE DESCARTES ET DE MALEBRANCHE.

1731.

Rimeur charmant, plein de raison,
Philosophe entouré des Graces,
Épicure, avec Apollon,
S'empresse à marcher sur vos traces.
Je renonce au fatras obscur
Du grand rêveur de l'Oratoire,
Qui croit parler de l'esprit pur,
Ou qui veut nous le faire accroire,
Nous disant qu'on peut, à coup sûr,
Entretenir Dieu dans sa gloire.
Ma raison n'a pas plus de foi
Pour René le visionnaire.
Songeur de la nouvelle loi,
Il éblouit plus qu'il n'éclaire;
Dans une épaisse obscurité
Il fait briller des étincelles.
Il a gravement débité
Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde antiquité.
Dans sa cervelle trop féconde

Il prend, d'un air fort important,
Des dés pour arranger le monde :
Bridoye en aurait fait autant.
Adieu ; je vais chez ma Sylvie :
Un esprit fait comme le mien
Goûte bien mieux son entretien
Qu'un roman de philosophie.
De ses attraits toujours frappé,
Je ne la crois pas trop fidèle ;
Mais puisqu'il faut être trompé,
Je ne veux l'être que par elle.

NOTES.

Cette épître, écrite en mai 1731, composait, quant à ses vingt-quatre premiers vers, le commencement de la lettre CXVII, dont voici le début, dans la *Correspondance :*

> Oh ! qu'entre Cideville et vous
> J'aurais voulu passer ma vie !
> (Clog.)

v. 6. Du grand rêveur de l'Oratoire.

Malebranche. (Édit. de 1748.)

v. 12. Pour René le visionnaire.

Descartes. (Édit. de 1757.)

v. 24. Bridoye en aurait fait autant.

Bridoye est un juge qui, dans Rabelais (*Pantagruel*, liv. III, chap. xxxvii et suivants), *sententioyt les procès au sort des dez.* B.

ÉPITRE XXXII.

A MADEMOISELLE SALLÉ,

POUR CÉLÉBRER SON RETOUR.

1731.

Les Amours, pleurant votre absence,
Loin de nous s'étaient envolés ;
Enfin les voilà rappelés
Dans le séjour de leur naissance.
Je les vis ces enfants ailés
Voler en foule sur la scène,
Où, pour voir triompher leur reine,
Leurs États furent assemblés;
Tout avait déserté Cythère
Le jour, le plus beau de vos jours,
Où vous reçûtes de leur mère
Et la ceinture et les atours.
Dieux! quel fut l'aimable concours
Des Jeux qui, marchant sur vos traces,
Apprirent de vous pour toujours
Ces pas mesurés par les Graces,
Et composés par les Amours!
Des Ris l'essaim vif et folâtre,
Pour contempler ces jeux charmants,
Avait occupé le théâtre
Sous la forme de mille amants;
Vénus et ses nymphes, parées

De modernes habillements,
Des loges s'étaient emparées.
Un tas de vains perturbateurs,
Soulevant les flots du parterre,
A vous, à vos admirateurs,
Vint aussi déclarer la guerre.
Je vis leur parti frémissant,
Forcé de changer de langage,
Vous rendre en pestant son hommage,
Et jurer en applaudissant.
Restez, fille de Terpsichore:
L'Amour est las de voltiger;
Laissez soupirer l'étranger,
Brûlant de vous revoir encore.
Je sais que, pour nous attirer,
Le solide Anglais récompense
Le mérite errant que la France
Ne fait tout au plus qu'admirer.
Par sa généreuse industrie,
Il veut en vain vous rappeler:
Est-il rien qui doive égaler
Le suffrage de sa patrie?

VARIANTES.

Cette épître fut imprimée anonyme dans le *Mercure* de septembre 1731. Nous en avons recueilli les variantes suivantes :

v. 1*. Les Amours pendant votre absence
Avec vous s'étaient envolés.

V. 8* Après ce vers :

Dieux ! quel fut leur plaisir extrême,
Ce jour, le plus beau de vos jours,
Où, recevant de Vénus même
Et sa ceinture et ses atours,
Vous vîtes l'avide concours
D'un peuple entraîné sur vos traces,
Qui se rappellera toujours
Ces pas mesurés par les Graces.

V. 19. Ce vers avait été oublié dans les éditions précédentes.

v. 22.* Pour vous voir les Graces parées.

v. 25.* Pour empoisonner ces douceurs,
Une troupe d'Amours censeurs
Osa se glisser au parterre,
Amours étrangers, inconnus,
Qui sans doute n'étaient venus
Que pour vous déclarer la guerre.
Je vis leur parti, etc.

V. 41*. L'épître finissait ainsi :

Par sa généreuse industrie
Laissons l'Anglais se signaler.

NOTE.

Voltaire a fait cette épître pour son ami M. Thieriot, qui était amoureux de mademoiselle Sallé. Quoiqu'elle ait été désavouée dans les notes sur le *Dialogue de Pégase et du Vieillard*, on a raison de la croire de Voltaire, d'après ce qu'il en dit lui-même dans sa lettre à Thieriot, du 14 juillet 1733. B.

ÉPITRE XXXIII.

A MADAME

DE FONTAINE-MARTEL.

Juillet 1732.

O très singulière Martel,
J'ai pour vous estime profonde :
C'est dans votre petit hôtel,
C'est sur vos soupers que je fonde
Mon plaisir, le seul bien réel
Qu'un honnête homme ait en ce monde.
Il est vrai qu'un peu je vous gronde ;
Mais, malgré cette liberté,
Mon cœur vous trouve, en vérité,
Femme à peu de femmes seconde ;
Car sous vos cornettes de nuit,
Sans préjugés et sans faiblesse,
Vous logez esprit qui séduit,
Et qui tient fort à la sagesse.
Or votre sagesse n'est pas
Cette pointilleuse harpie
Qui raisonne sur tous les cas,
Et qui, triste sœur de l'Envie,
Ouvrant un gosier édenté,

Contre la tendre Volupté
Toujours prêche, argumente, et crie;
Mais celle qui si doucement,
Sans efforts et sans industrie,
Se bornant toute au sentiment,
Sait jusques au dernier moment
Répandre un charme sur la vie.
Voyez-vous pas de tous côtés
De très décrépites beautés,
Pleurant de n'être plus aimables,
Dans leur besoin de passion
Ne pouvant rester raisonnables,
S'affoler de dévotion,
Et rechercher l'ambition
D'être bégueules respectables?
Bien loin de cette triste erreur,
Vous avez, au lieu de vigiles,
Des soupers longs, gais, et tranquilles;
Des vers aimables et faciles,
Au lieu des fatras inutiles
De Quénel et de Le Tourneur;
Voltaire, au lieu d'un directeur;
Et, pour mieux chasser toute angoisse,
Au curé préférant Campra,
Vous avez loge à l'Opéra,
Au lieu de banc à la paroisse;
Et ce qui rend mon sort plus doux,
C'est que ma maîtresse chez vous,
La Liberté, se voit logée;

Cette Liberté mitigée,
A l'œil ouvert, au front serein,
A la démarche dégagée,
N'étant ni prude, ni catin,
Décente, et jamais arrangée,
Souriant d'un souris badin
A ces paroles chatouilleuses
Qui font baisser un œil malin
A mesdames les précieuses.
C'est là qu'on trouve la Gaieté,
Cette sœur de la Liberté,
Jamais aigre dans la satire,
Toujours vive dans les bons mots,
Se moquant quelquefois des sots,
Et très souvent, mais à propos,
Permettant au sage de rire.
Que le ciel bénisse le cours
D'un sort aussi doux que le vôtre!
Martel, l'automne de vos jours
Vaut mieux que le printemps d'une autre.

VARIANTES.

Dans la première édition on trouve en tête de l'épître ces quatre vers, supprimés dans les éditions suivantes :

D'un recoin de votre grenier,
Je vous adresse cette lettre,
Que Beaugency doit vous remettre

Ce soir au bas de l'escalier.
O vous, singulière Martel...

M. de Voltaire logeait alors chez madame de Fontaine. (Édit. de Kehl.)

v. 35. Bien loin de cette sotte erreur.

v. 43. Qui jamais ne retournera.

v. 63. Si rarement, mais à propos,
Se tenant les côtés de rire.

NOTE.

La comtesse de Fontaine-Martel, fille du président Desbordeaux, était telle qu'elle est peinte ici. Sa maison était très libre et très aimable. (Édit. de 1757.)

ÉPITRE XXXIV.

A MADEMOISELLE DE LUBERT,

QUE VOLTAIRE APPELAIT MUSE ET GRACE.

Juillet 1732.

Le curé qui vous baptisa
Du beau surnom de *Muse* et *Grace*,
Sur vous un peu prophétisa ;
Il prévit que sur votre trace
Croîtrait le laurier du Parnasse
Dont La Suze se couronna,
Et le myrte qu'elle porta,
Quand, d'amour suivant la déesse,
Ses tendres feux elle mêla
Aux froides ondes du Permesse.
Mais en un point il se trompa :
Car jamais il ne devina
Qu'étant si belle elle sera
Ce que les sots appellent sage,
Et qu'à vingt ans, et par-delà
Muse et Grace conservera
La tendre fleur du pucelage,
Fleur délicate qui tomba
Toujours au printemps du bel âge,
Et que le ciel fit pour cela.

Quoi, vous en êtes encore là !
Muse et Grace, que c'est dommage !
Vous me répondez doucement
Que les neuf bégueules savantes,
Toujours chantant, toujours rimant,
Toujours les yeux au firmament,
Avec leurs têtes de pédantes,
Avaient peu de tempérament,
Et que leurs bouches éloquentes
S'ouvraient pour brailler seulement,
Et non pour mettre tendrement
Deux lévres fraîches et charmantes
Sur les lévres appétissantes
De quelque vigoureux amant.
Je veux croire chrétiennement
Ces histoires impertinentes.
Mais, ma chère Lubert, en cas
Que ces filles sempiternelles
Conservent pour ces doux ébats
Des aversions si fidéles,
Si ces déesses sont cruelles,
Si jamais amant dans ses bras
N'a froissé leurs gauches appas,
Si les neuf Muses sont pucelles,
Les trois Graces ne le sont pas.
Quittez donc votre faible excuse ;
Vos jours languissent consumés
Dans l'abstinence qui les use :
Un faux préjugé vous abuse.

Chantez, et, s'il le faut, rimez;
Ayez tout l'esprit d'une Muse:
Mais, si vous êtes Grace aimez.

NOTE.

Marie-Madelène de Lubert, née à Paris le 17 décembre 1732; morte à Argentan le 20 auguste 1781. Voyez, dans la *Correspondance*, la note de la lettre CLXV. (Clog.)

ÉPITRE XXXV.

A UNE DAME,

OU SOI-DISANT TELLE.

15 auguste 1732.

Tu commences par me louer,
Tu veux finir par me connaître :
Tu me loueras bien moins. Mais il faut t'avouer
Ce que je suis, ce que je voudrais être.
J'aurai vu dans trois ans passer quarante hivers.
Apollon présidait au jour qui m'a vu naître.
Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers.
Bientôt ce dieu puissant m'ouvrit son sanctuaire :
Mon cœur, vaincu par lui, se rangea sous sa loi.
D'autres ont fait des vers par le desir d'en faire ;
Je fus poëte malgré moi.
Tous les goûts à-la-fois sont entrés dans mon ame ;
Tout art a mon hommage, et tout plaisir m'enflamme ;
La peinture me charme : on me voit quelquefois
Au palais de Philippe, ou dans celui des rois,
Sous les efforts de l'art admirer la nature,
Du brillant Cagliari saisir l'esprit divin,
Et dévorer des yeux la touche noble et sûre
De Raphaël et du Poussin.
De ces appartements qu'anime la peinture,
Sur les pas du plaisir je vole à l'Opéra ;

J'applaudis tout ce qui me touche,
La fertilité de Campra,
La gaieté de Mouret, les graces de Destouche;
Pélissier par son art, Le Maure par sa voix,
Tour-à-tour ont mes vœux et suspendent mon choix.
Quelquefois, embrassant la science hardie
Que la curiosité
Honora par vanité
Du nom de philosophie,
Je cours après Newton dans l'abyme des cieux;
Je veux voir si des nuits la courrière inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravitant vers nous s'approche de nos yeux,
Et pèse d'autant plus qu'elle est près de ces lieux,
Dans les limites d'un ovale.
J'en entends raisonner les plus profonds esprits,
Maupertuis et Clairaut, calculante cabale;
Je les vois qui des cieux franchissent l'intervalle,
Et je vois trop souvent que j'ai très peu compris.
De ces obscurités je passe à la morale;
Je lis au cœur de l'homme, et souvent j'en rougis.
J'examine avec soin les informes écrits,
Les monuments épars, et le style énergique
De ce fameux Pascal, ce dévot satirique.
Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflammer;
Je combats ses rigueurs extrêmes.
Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes;
Je voudrais, malgré lui, leur apprendre à s'aimer.
Ainsi mes jours égaux que les Muses remplissent,
Sans soins, sans passions, sans préjugés fâcheux,

Commencent avec joie, et vivement finissent
Par des soupers délicieux.
L'amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines :
La tardive raison vient de briser mes chaînes ;
J'ai quitté prudemment ce dieu qui m'a quitté ;
J'ai passé l'heureux temps fait pour la volupté.
Est-il donc vrai, grands dieux ! il ne faut plus que j'aime.
La foule des beaux arts, dont je veux tour-à-tour
Remplir le vide de moi-même,
N'est pas encore assez pour remplacer l'amour.

VARIANTES.

Commencement de l'épître :

Toi dont la voix brillante a volé sur nos rives,
Toi qui tiens dans Paris nos muses attentives,
Qui sais si bien associer
Et la science et l'art de plaire,
Et les talents des Deshoulière,
Et les études de Dacier,
J'ose envoyer aux pieds de ta Muse divine
Quelques faibles écrits, enfants de mon repos :
Charles fut seulement l'objet de mes travaux,
Henri quatre fut mon héros,
Et tu seras mon héroïne.
En te donnant mes vers je te veux avouer
Ce que je suis, ce que je voudrais être ;
Te peindre ici mon ame, et te faire connaître
Celui que tu daignes louer.
Apollon présidait au jour qui m'a vu naître.
J'aurai vu dans trois ans passer quarante hivers.
Au sortir du berceau, etc.

v. 9*. Mon cœur, vaincu par lui, *fut soumis à* sa loi.

V. 25-26. Entre ces deux vers, on lisait, dans la première édition :

L'agile Camargo*, Sallé l'enchanteresse,
Cette austère Sallé, faite pour la tendresse.

v. 49. Je voudrais, *s'il se peut*, leur apprendre à s'aimer.

V. 60. Fin de l'épître :

Je fais ce que je puis, hélas ! pour être sage,
Pour amuser ma liberté.
Mais, si quelque jeune beauté,
Empruntant ta vivacité,
Me parlait ton charmant langage,
Je rentrerais bientôt dans ma captivité.

NOTES.

Cette pièce fut imprimée dans le *Mercure de France*, en 1732. Un Breton nommé Desforges-Maillard, qui fesait assez facilement des vers médiocres, s'était amusé à insérer dans les journaux des pièces de vers sous le nom de mademoiselle Malcrais de La Vigne. Plusieurs poëtes célèbres lui répondirent par des galanteries. Cette facétie dura quelque temps. Piron employa cette aventure d'une manière très heureuse dans sa Métromanie. M. de Voltaire, en conservant sa pièce, en retrancha toutes les choses galantes qu'il adressait à mademoiselle Malcrais, et qu'elle méritait si peu. De tous les vers qu'elle a faits ou inspirés, ce sont les seuls qui soient restés. (Édit. de Kehl.)

* Camargo et Sallé étaient alors des danseuses célèbres.

v. 17. Du brillant Cagliari saisir l'esprit divin.

Paul Véronèse. (Édit. de 1739.)

v. 24. La gaieté de Mouret, les graces de Destouches.

Musiciens agréables. (Édit. de 1748.)

v. 25. Pélissier par son art, Le Maure par sa voix.

Actrices de ce temps-là. (Édit. de 1748.)

v. 44-45. Les monuments épars, et le style énergique
De ce fameux Pascal, ce dévot satirique.

Les *Pensées de Pascal* furent trouvées jetées sans ordre sur des feuilles détachées. (L. D. B.)

ÉPITRE XXXVI.

A MADEMOISELLE GAUSSIN,

JEUNE ACTRICE,

QUI A REPRÉSENTÉ LE RÔLE DE ZAÏRE AVEC BEAUCOUP DE SUCCÈS.

1732.

Jeune Gaussin, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes vers au théâtre applaudis ;
Protége-les : Zaïre est ton ouvrage ;
Il est à toi, puisque tu l'embellis.
Ce sont tes yeux, ces yeux si pleins de charmes,
Ta voix touchante, et tes sons enchanteurs,
Qui du critique ont fait tomber les armes ;
Ta seule vue adoucit les censeurs.
L'illusion, cette reine des cœurs,
Marche à ta suite, inspire les alarmes,
Le sentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaisir de répandre des larmes.
Le dieu des vers, qu'on allait dédaigner,
Est, par ta voix, aujourd'hui sûr de plaire ;
Le dieu d'amour, à qui tu fus plus chère,
Est, par tes yeux, bien plus sûr de régner :
Entre ces dieux désormais tu peux vivre.
Hélas ! long-temps je les servis tous deux :

Il en est un que je n'ose plus suivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux
Qui, tous les jours, peut te voir et t'entendre,
Que tu reçois avec un souris tendre,
Qui voit son sort écrit dans tes beaux yeux,
Qui, pénétré de leur feu qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'univers,
Parle d'amour, et t'en reparle encore !
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers !

VARIANTES.

v. 8*. Ton seul aspect adoucit les censeurs.

v. 12*. Le doux plaisir de répandre des larmes.

v. 19*. Il en est un que je ne puis plus suivre.

v. 24*. Qui meurt d'amour, qui te plaît, qui t'adore,
Qui, pénétré de cent plaisirs divers,
A tes genoux, etc.

ÉPITRE XXXVII.

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET,

SUR LA CALOMNIE.

Juillet 1733.

Écoutez-moi, respectable Émilie :
Vous êtes belle ; ainsi donc la moitié
Du genre humain sera votre ennemie :
Vous possédez un sublime génie ;
On vous craindra : votre tendre amitié
Est confiante, et vous serez trahie.
Votre vertu, dans sa démarche unie,
Simple et sans fard, n'a point sacrifié
A nos dévots ; craignez la Calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plaît, dans la vie,
Aux traits malins que tout fat à la cour,
Par passe-temps, souffre et rend tour-à-tour.
La Médisance est la fille immortelle
De l'Amour-propre et de l'Oisiveté.
Ce monstre ailé paraît mâle et femelle,
Toujours parlant, et toujours écouté.
Amusement et fléau de ce monde,
Elle y préside, et sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos ;

Rebut du sage, elle est l'esprit des sots.
En ricanant, cette maigre furie
Va de sa langue épandre les venins
Sur tous états; mais trois sortes d'humains,
Plus que le reste, aliments de l'envie,
Sont exposés à sa dent de harpie :
Les beaux esprits, les belles, et les grands,
Sont de ses traits les objets différents.
Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du public, est sûr de la satire;
Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite est l'infaillible lot.
La jeune Églé, de pompons couronnée,
Devant un prêtre à minuit amenée,
Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
A son mari, qu'elle n'a jamais vu.
Le lendemain, en triomphe on la mène
Au cours, au bal, chez Bourbon, chez la reine;
Le lendemain, sans trop savoir comment,
Dans tout Paris on lui donne un amant :
Roi la chansonne, et son nom par la ville
Court ajusté sur l'air d'un vaudeville.
Églé s'en meurt : ses cris sont superflus.
Consolez-vous, Églé, d'un tel outrage :
Vous pleurerez, hélas! bien davantage,
Lorsque de vous on ne parlera plus.
Et nommez-moi la beauté, je vous prie,
De qui l'honneur fut toujours à couvert?
Lisez-moi Bayle, à l'article *Schomberg*,
Vous y verrez que la Vierge Marie

Des chansonniers, comme une autre, a souffert.
Jérusalem a connu la satire.
Persans, Chinois, baptisés, circoncis,
Prennent ses lois : la terre est son empire;
Mais croyez-moi, son trône est à Paris.
Là, tous les soirs, la troupe vagabonde
D'un peuple oisif, appelé le beau monde,
Va promener de réduit en réduit
L'inquiétude et l'ennui qui la suit :
Là, sont en foule antiques mijaurées,
Jeunes oisons, et bégueules titrées,
Disant des riens d'un ton de perroquet,
Lorgnant des sots, et trichant au piquet;
Blondins y sont, beaucoup plus femmes qu'elles,
Profondément remplis de bagatelles,
D'un air hautain, d'une bruyante voix,
Chantant, dansant, minaudant à-la-fois.
Si, par hasard, quelque personne honnête,
D'un sens plus droit et d'un goût plus heureux,
Des bons écrits ayant meublé sa tête,
Leur fait l'affront de penser à leurs yeux,
Tout aussitôt leur brillante cohue,
D'étonnement et de colère émue,
Bruyant essaim de frelons envieux,
Pique et poursuit cette abeille charmante,
Qui leur apporte, hélas! trop imprudente,
Ce miel si pur et si peu fait pour eux.

Quant aux héros, aux princes, aux ministres,
Sujets usés de nos discours sinistres,
Qu'on m'en nomme un dans Rome et dans Paris.

Depuis César jusqu'au jeune Louis,
De Richelieu jusqu'à l'ami d'Auguste,
Dont un Pasquin n'ait barbouillé le buste.
Ce grand Colbert, dont les soins vigilants
Nous avaient plus enrichis en dix ans
Que les mignons, les catins, et les prêtres,
N'ont en mille ans appauvri nos ancêtres;
Cet homme unique, et l'auteur et l'appui
D'une grandeur où nous n'osions prétendre,
Vit tout l'état murmurer contre lui;
Et le Français osa troubler la cendre
Du bienfaiteur qu'il révère aujourd'hui.
Lorsque Louis, qui, d'un esprit si ferme,
Brava la mort comme ses ennemis,
De ses grandeurs ayant subi le terme,
Vers sa chapelle allait à Saint-Denis,
J'ai vu son peuple, aux nouveautés en proie,
Ivre de vin, de folie, et de joie,
De cent couplets égayant le convoi,
Jusqu'au tombeau maudire encor son roi.
Vous avez tous connu, comme je pense,
Ce bon régent qui gâta tout en France.
Il était né pour la société,
Pour les beaux arts et pour la volupté;
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu scrupuleux, mais de crime incapable.
Et cependant, ô mensonge! ô noirceur!
Nous avons vu la ville et les provinces,
Au plus aimable, au plus clément des princes,
Donner les noms... Quelle absurde fureur!

Chacun les lit ces archives d'horreur,
Ces vers impurs, appelés *Philippiques*,
De l'imposture effroyables chroniques;
Et nul Français n'est assez généreux
Pour s'élever, pour déposer contre eux.
Que le mensonge un instant vous outrage,
Tout est en feu soudain pour l'appuyer:
La vérité perce enfin le nuage,
Tout est de glace à vous justifier.
Mais voulez-vous, après ce grand exemple,
Baisser les yeux sur de moindres objets?
Des souverains descendons aux sujets;
Des beaux esprits ouvrons ici le temple,
Temple autrefois l'objet de mes souhaits,
Que de si loin Desfontaines contemple,
Et que Gacon ne visita jamais.
Entrons : d'abord on voit la Jalousie,
Du dieu des vers la fille et l'ennemie,
Qui, sous les traits de l'Émulation,
Souffle l'orgueil, et porte sa furie
Chez tous ces fous courtisans d'Apollon.
Voyez leur troupe inquiète, affamée,
Se déchirant pour un peu de fumée,
Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel
Que l'implacable et mordant janséniste
N'en a lancé sur le fin moliniste,
Ou que Doucin, cet adroit casuiste,
N'en a versé dessus Pasquier-Quénel.
Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,

Cet ennemi du public outragé,
Puni sans cesse, et jamais corrigé,
Ce vil Rufus, que jadis votre père
A, par pitié, tiré de la misère,
Et qui bientôt serpent envenimé,
Piqua le sein qui l'avait ranimé;
Lui qui, mêlant la rage à l'impudence,
Devant Thémis accusa l'innocence;
L'affreux Rufus, loin de cacher en paix
Des jours tissus de honte et de forfaits,
Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejeter l'affront
De l'infamie écrite sur son front.
Mais que feront tous les traits satiriques
Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié français et moitié germaniques,
Pétris d'erreur, et de haine et, d'ennui?
Quel est le but, l'effet, la récompense,
De ces recueils d'impure médisance?
Le malheureux, délaissé des humains,
Meurt des poisons qu'ont préparés ses mains.
Ne craignons rien de qui cherche à médire.
En vain Boileau, dans ses sévérités,
A de Quinault dénigré les beautés;
L'heureux Quinault, vainqueur de la satire,
Rit de sa haine, et marche à ses côtés.
Moi-même, enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de son souffle caustique,

Je sais jouir, en dépit des cagots,
De quelque gloire, et même du repos.
Voici le point sur lequel je me fonde.
On entre en guerre en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampant dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obscurément tourmentant votre vie :
Homme public, c'est la publique envie
Qui contre vous lève son front altier.
Le coq jaloux se bat sur son fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine :
Tel est l'état de la nature humaine.
La Jalousie et tous ses noirs enfants
Sont au théâtre, au conclave, aux couvents.
Montez au ciel : trois déesses rivales
Troublent le ciel, qui rit de leurs scandales.
Que faire donc? à quel saint recourir?
Je n'en sais point : il faut savoir souffrir.

VARIANTES.

V. 1*. Manuscrit de 1735:

Écoutez-moi, ma charmante Émilie.

v. 50. Des chansonniers comme une autre a souffert.
Certain lampon courut long-temps sur elle.
Dans un refrain cette mère pucelle
Se vit nichée, et le juif infidèle
Vous parle encore, avec un rire amer,
D'un rendez-vous avec monsieur Panther.
C'est de tout temps ainsi que la satire

A de son souffle infecté les esprits;
La terre entière est, dit-on, son empire;
Mais, croyez-moi, etc.

V. 158. Après ce vers on lisait:

Et vous, Launai, vous, Zoïle moderne,
D'écrits rimés barbouilleur subalterne,
Insecte vil, qui rampez pour piquer,
Et que nos yeux ne peuvent ramarquer;
Je n'entends pas le bruit de vos murmures,
Je ne sens pas vos frivoles morsures;
Car Émilie en ces mêmes moments
Remplit mon cœur et tous mes sentiments.
De son esprit mon ame pénétrée,
D'autres objets à peine est effleurée;
J'entends sa voix, je suis devant ses yeux:
Que tous les sots me déclarent la guerre,
Hors de leur monde, et porté dans les cieux,
Je ne vois plus la fange de la terre.

Personne ne sait plus ce que c'était que ce Launai*.

v. 184. Montez au ciel: trois déesses rivales
Y vont porter leur haine et leurs scandales,
Et le beau ciel de nous autres chrétiens
Tout comme l'autre eut aussi ses vauriens.
Ne voit-on pas chez cet atrabilaire**
Qui d'Olivier fut un temps secrétaire,
Ange contre ange, Uriel et Nisroc
Contre Ariac, Asmodée, et Moloc,
Couvrant de sang les célestes campagnes,
Lançant des rocs, ébranlant des montagnes,
De purs esprits qu'un fendant coupe en deux,
Et du canon tiré de près sur eux,

* C'est l'auteur de la comédie intitulée: *la Vérité fabuliste*. B.

** Milton, secrétaire d'Olivier Cromwell, et qui justifia le meurtre de Charles Ier dans le plus abominable et le plus plat libelle qu'on ait jamais écrit.

Et le Messie allant, dans une armoire,
Prendre sa lance, instrument de sa gloire?
Vous voyez bien que la guerre est par-tout.
Point de repos, cela me pousse à bout.
Eh quoi, toujours alerte, en sentinelle!
Que devient donc la paix universelle
Qu'un grand ministre en rêvant proposa,
Et qu'Irénée* aux sifflets exposa,
Et que Jean-Jacque orna de sa faconde,
Quand il fesait la guerre à tout le monde**?
O Patouillet! ô Nonnotte, et consorts!
O mes amis, la paix est chez les morts!
Chrétiennement mon cœur vous la souhaite.
Chez les vivants où trouver sa retraite?
Où fuir? que faire? à quel saint recourir? etc.

NOTES.

Il est question de cette épître dans la lettre du 3 juillet 1733 à Cideville. (Clog.)

v. 40. Roi la chansonne, et son nom par la ville
Court ajusté sur l'air d'un vaudeville.

Poëte connu en son temps par quelques opéra, et par quelques petites satires nommées *calottes*, qui sont tombées dans un profond oubli.

v. 48-50. Lisez-moi Bayle, à l'article Schomberg,
Vous y verrez que la Vierge Marie
Des chansonniers comme une autre a souffert.

Cette calomnie, citée dans Bayle et dans l'abbé Houteville, est tirée d'un ancien livre hébreu, intitulé *Toldos Jescut*, dans lequel on donne pour époux à cette personne

* Irénée Castel de Saint-Pierre. On prétend que Sulli avait eu le même projet.

** J. J. Rousseau a fait aussi un livre sur la paix universelle. Cette tirade avait été ajoutée à l'épître dans le temps des querelles de Rousseau avec les gens de lettres.

sacrée Jonathan; et celui que Jonathan soupçonne s'appelle Joseph Panther. Ce livre, cité par les premiers Pères, est incontestablement du premier siècle.

v. 90. Et le Français osa troubler la cendre
Du bienfaiteur qu'il révère aujourd'hui.

Le peuple voulut déterrer M. Colbert à Saint-Eustache. (Édition de 1748.)

v. 111. Ces vers impurs appelés *Philippiques.*

Libelle diffamatoire, en vers, contre M. le duc d'Orléans, régent du royaume, composé par La Grange-Chancel. On lui a pardonné. Bayle et Arnauld sont morts hors de leur patrie.

v. 142. Ce vil Rufus, que jadis votre père.

Rousseau avait été secrétaire du baron de Breteuil, et avait fait contre lui une satire intitulée *la Baronade.* Il la lut à quelques personnes qui vivent encore, entre autres à madame la duchesse de Saint-Pierre. Madame la marquise du Châtelet, fille de M. de Breteuil, était parfaitement instruite de ce fait; et il y a encore des papiers originaux de madame du Châtelet qui l'attestent. Le Baron de Breteuil lui pardonna généreusement.

v. 147. Devant Thémis accusa l'innocence.

Il accusa M. Saurin, fameux géomètre, d'avoir fait des couplets infames, dont lui, Rousseau, était l'auteur, et fut condamné pour cette calomnie au bannissement perpétuel. (Édit. de 1739.)

v. 148. L'affreux Rufus, loin de cacher en paix.

Voltaire a depuis, dans son *Mémoire sur la Satire* publié en 1749, reconnu que, lorsqu'il employa ces expressions peu mesurées contre Rousseau, il avait *perdu patience;* et il s'excusa de l'avoir fait. B.

ÉPITRE XXXVIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET,

SUR SA LIAISON AVEC MAUPERTUIS.

Ainsi donc cent beautés nouvelles
Vont fixer vos bouillants esprits;
Vous renoncez aux étincelles,
Aux feux follets de mes écrits,
Pour des lumières immortelles;
Et le sublime Maupertuis
Vient éclipser mes bagatelles.
Je n'en suis fâché, ni surpris;
Un esprit vrai doit être épris
Pour des vérités éternelles.
Mais ces vérités, que sont-elles?
Quel est leur usage et leur prix?
Du vrai savant que je chéris
La raison ferme et lumineuse
Vous montrera les cieux décrits,
Et d'une main audacieuse
Vous dévoilera les replis
De la nature ténébreuse:
Mais sans le secret d'être heureuse,
Que vous aura-t-il donc appris?

ÉPITRE XXXIX.

A MADEMOISELLE DE GUISE,

SUR SON MARIAGE AVEC M. LE DUC DE RICHELIEU.

Avril 1734.

Un prêtre, un Oui, trois mots latins,
A jamais fixent vos destins,
Et le célébrant d'un village,
Dans la chapelle de Monjeu,
Très chrétiennement vous engage
A coucher avec Richelieu,
Avec Richelieu, ce volage,
Qui va jurer par ce saint nœud
D'être toujours fidèle et sage.
Nous nous en défions un peu;
Et vos grands yeux noirs, pleins de feu,
Nous rassurent bien davantage
Que les serments qu'il fait à Dieu.
  Mais vous, madame la duchesse,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront se plaindre à votre altesse?
Ces nombreux cocus qu'il a faits
Ont mis en vous leur espérance:
Ils diront, voyant vos attraits,

Dieux, quel plaisir que la vengeance !
Vous sentez bien qu'ils ont raison,
Et qu'il faut punir le coupable :
L'heureuse loi du talion
Est des lois la plus équitable.
Quoi ! votre cœur n'est point rendu ?
Votre sévérité me gronde !
Ah ! quelle espèce de vertu
Qui fait enrager tout le monde !
Faut-il donc que de vos appas
Richelieu soit l'unique maître ?
Est-il dit qu'il ne sera pas
Ce qu'il a tant mérité d'être ?
Soyez donc sage, s'il le faut ;
Que ce soit là votre chimère :
Avec tous les talents de plaire
Il faut bien avoir un défaut.
Dans cet emploi noble et pénible
De garder ce qu'on nomme honneur,
Je vous souhaite un vrai bonheur :
Mais voilà la chose impossible.

ÉPITRE XL.

A MONSIEUR ***.

Du camp de Philipsbourg, le 3 juillet 1734.

C'est ici que l'on dort sans lit,
Et qu'on prend ses repas par terre.
Je vois et j'entends l'atmosphère
Qui s'embrase et qui retentit
De cent décharges de tonnerre;
Et dans ces horreurs de la guerre
Le Français chante, boit, et rit.
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philipsbourg,
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre sous par jour:
Je les vois, prodiguant leur vie,
Chercher ces combats meurtriers,
Couverts de fange et de lauriers,
Et pleins d'honneur et de folie.
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme nommé la Gloire,
A l'œil superbe, au front poudreux,
Portant au cou cravate noire,
Ayant sa trompette en sa main,
Sonnant la charge et la victoire,

Et chantant quelques airs à boire,
Dont ils répètent le refrain.
O nation brillante et vaine !
Illustres fous, peuple charmant,
Que la Gloire à son char entraîne,
Il est beau d'affronter gaiement
Le trépas et le prince Eugène.
Mais, hélas ! quel sera le prix
De vos héroïques prouesses !
Vous serez cocus dans Paris
Par vos femmes et vos maîtresses.

VARIANTE.

V. 23. Après ce vers on lisait ceux-ci, qui étaient la fin de la pièce :

Déja le maréchal de Noaille,
Qui suit ce fantôme au grand trot,
Croyant qu'on va donner bataille
En paraît un peu moins dévot;
Tous les saints au diable il envoie,
Et vient de donner pour le mot :
Vive l'honneur ! vive la joie !

ÉPITRE XLI.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

1734.

Hélas ! que je me sens confondre
Par tes vers et par tes talents !
Pourrais-je encore à quarante ans
Les mériter, et leur répondre ?
Le temps, la triste adversité
Détend les cordes de ma lyre.
Les Jeux, les Amours m'ont quitté ;
C'est à toi qu'ils viennent sourire,
C'est toi qu'ils veulent inspirer,
Toi, qui sais, dans ta double ivresse,
Chanter, adorer ta maîtresse,
En jouir, et la célébrer.
Adieu ! quand mon bonheur s'envole,
Quand je n'ai plus que des desirs,
Ta félicité me console
De la perte de mes plaisirs.

ÉPITRE XLII.

A URANIE.

1734.

Qu'un autre vous enseigne, ô ma chère Uranie,
A mesurer la terre, à lire dans les cieux,
Et soumette à votre génie
Ce que l'Amour soumet au pouvoir de vos yeux;
Pour moi, sans disputer ni du plein ni du vide,
Ce que j'aime est mon univers;
Mon système est celui d'Ovide,
Et l'amour le sujet et l'ame de mes vers.
Écoutez ses leçons; du pays des chimères
Souffrez qu'il vous conduise au pays des desirs;
Je vous apprendrai ses mystères;
Heureux, si vous voulez m'apprendre ses plaisirs!
Des Graces vous avez la figure légère
D'une muse l'esprit, le cœur d'une bergère,
Un visage charmant, où, sans être empruntés,
On voit briller les dons de Flore,
Que le doigt de l'Amour marque de tous côtés,
Quand par un doux sourire il s'embellit encore.
Mais que vous servent tant d'appas?
Quoi! de si belles mains pour toucher un compas?
Ou pour pointer une lunette?
Quoi! des yeux si charmants pour observer le cours
Ou les taches d'une planéte?

Non, la main de Vénus est faite
Pour toucher le luth des Amours;
Et deux beaux yeux doivent eux-mêmes
Être nos astres ici-bas:
Laissez donc là tous les systèmes,
Sources d'erreurs et de débats;
Et choisissant l'Amour pour maître,
Jouissez au lieu de connaître.

NOTE.

Cette pièce de vers, composée probablement à Cirei, vers la fin de 1734, ou au commencement de 1735 et adressée à Émilie du Châtelet, que son immortel ami célébra plus d'une fois sous le nom d'*Uranie*, n'a pas encore fait partie, non plus que celle qui suit, des *Œuvres complètes de Voltaire*. Je l'ai extraite d'un in-32 de 48 pages, imprimé postérieurement à 1764, sous le titre d'*Opuscules poétiques ou le plus charmant des recueils, contenant plusieurs pièces fugitives de M. de Voltaire.*

Quelqu'un qui lirait le portrait que madame du Deffand a fait de son ancienne *amie*, madame du Châtelet, sous le rapport de la figure et de l'esprit, et comparerait cette peinture dégoûtante avec les détails gracieux que Voltaire donne ici sur la même personne, se convaincrait que l'Envie est beaucoup plus aveugle que l'Amour, et que madame du Deffand s'est peinte elle-même, en fesant ce portrait, avec toute la noirceur de son ame. Voyez dans les lettres de cette dame à H. Walpole, édition de 1824, la note de celle du 27 octobre 1767. (Clog.)

ÉPITRE XLIII.

A URANIE.

1734.

Je vous adore, ô ma chère Uranie;
Pourquoi si tard m'avez-vous enflammé?
Qu'ai-je donc fait des beaux jours de ma vie?
Ils sont perdus; je n'avais point aimé.
J'avais cherché, dans l'erreur du bel âge,
Ce dieu d'amour, ce dieu de mes desirs;
Je n'en trouvai qu'une trompeuse image;
Je n'embrassai que l'ombre des plaisirs.
Non, les baisers des plus tendres maîtresses,
Non, ces moments comptés par cent caresses,
Moments si doux et si voluptueux,
Ne valent pas un regard de tes yeux.
Je n'ai vécu que du jour où ton ame
M'a pénétré de ta divine flamme;
Que de ce jour, où, livré tout à toi,
Le monde entier a disparu pour moi.
Ah! quel bonheur de te voir, de t'entendre!
Que ton esprit a de force et d'appas!
Dieux! que ton cœur est adorable et tendre!
Et quels plaisirs je goûte entre tes bras!
Trop fortuné, j'aime ce que j'admire.
Du haut du ciel, du haut de ton empire,

Vers ton amant tu descends chaque jour,
Pour l'enivrer de bonheur et d'amour.
Belle Uranie, autrefois la Sagesse
En son chemin rencontra le Plaisir;
Elle lui plut; il en osa jouir;
De leurs amours naquit une déesse
Qui de sa mère a le discernement,
Et de son père a le tendre enjouement.
Cette déesse, ô ciel! qui peut-elle être?
Vous, Uuranie, idole de mon cœur,
Vous, que les dieux pour leur gloire ont fait naître,
Vous qui vivez pour faire mon bonheur.

NOTE.

Cette pièce, fait partie d'un recueil de poésies de Voltaire, copiées par Céran, son valet-de-chambre-copiste, et corrigées, en plusieurs endroits, de *main de maître*. Je ne l'ai vue imprimée nulle part. (Clog.)

ÉPITRE XLIV.

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

1734.

Je voulais de mon cœur éternisant l'hommage
Emprunter la langue des dieux,
Et vous parler votre langage :
Je voulais dans mes vers peindre la vive image
De ce feu, de cette ame, et de ces dons des cieux,
Qu'on sent dans vos discours et qu'on voit dans vos yeux.
Le projet était grand, mais faible est mon génie;
Aussitôt j'invoquai les dieux de l'harmonie,
Les maîtres qui d'Auguste ont embelli la cour;
Tous me devaient aider et chanter à leur tour.
Le cœur les fit parler, leur muse est naturelle;
Vous les connaissez tous, ils sont vos favoris;
Des auteurs à jamais ils sont l'heureux modèle,
Excepté de vos beaux esprits,
Et de Bernard de Fontenelle.
J'eus l'art de les toucher, car je parlais de vous;
A votre nom divin, je les vis tous paraître.
Virgile le premier, mon idole et mon maître,
Virgile s'avança d'un air égal et doux;
Les échos répondaient à sa muse champêtre,
L'air, la terre, et les cieux en étaient embellis;
Tandis que ce pasteur, assis au pied d'un hêtre,
Embrassait Corydon et caressait Philis,
On voyait près de lui, mais non pas sur sa trace,

Cet adroit courtisan et délicat Horace,
Mêlant au Dieu du vin l'une et l'autre Vénus,
D'un ton plus libertin caresser avec grace
    Et Glycère et Ligurinus.
Celui qui fut puni de sa coquetterie,
Le maître en l'art d'aimer, qui rien ne nous apprit,
Prodiguait à Corine avec galanterie
    Beaucoup d'amour et trop d'esprit.
Tibulle caressé dans les bras de Délie
Par des vers enchanteurs exhalait ses plaisirs;
Et Catulle vantait, plus tendre en ses desirs,
Dans son style emporté les baisers de Lesbie.
Vous parûtes alors, adorable Émilie :
Je vis soudain sur vous tous les yeux se tourner;
    Votre aspect enlaidit les belles,
    Et de leurs amants enchantés
    Vous fîtes autant d'infidèles.
Je pensais qu'à l'instant ils allaient m'inspirer;
Mais jaloux de vous plaire et de vous célébrer,
Ils ont bien rabaissé ma téméraire audace.
Je vois qu'il n'appartient qu'aux maîtres du Parnasse
De vous offrir des vers et de chanter pour vous;
C'est un honneur divin dont je serais jaloux
    Si jamais j'étais à leur place.

NOTE.

Cette épître, sur les poëtes latins, est dans le recueil publié par M. Jacobsen, en 1820; mais elle est aussi dans un recueil manuscrit, terminé au commencement de 1735, par Céran, à Cirei; ce qui en fixe à-peu-près la date. (Clog.)

ÉPITRE XLV.

A M. DE CIDEVILLE.

1735.

Ceci te doit être remis
Par un abbé de mes amis,
Homme de bien, quoique d'église,
Plein d'honneur, de foi, de franchise.
En lui les dieux n'ont rien omis
Pour en faire un abbé de mise;
Même Phébus le favorise.
Mais dans son cœur Vénus a mis
Un petit grain de gaillardise,
Et c'est un point qui scandalise
Son curé, plus gaillard que lui,
Qui dès long-temps le tyrannise,
Et publiquement, aujourd'hui,
Dans un placard le tympanise.
Là dessus mon abbé prend feu,
Lui fait un bon procès de Dieu,
Le gagne: appel; et c'est dans peu
Qu'on doit chez vous juger l'affaire.
Or puissant est notre adversaire;
Le terrasser n'est pas un jeu:
Tu dois m'entendre, et moi me taire;
Car c'est trop long-temps tutoyer
Du parlement un conseiller.

Ma muse, un peu trop familière,
Pourrait à la fin l'ennuyer,
Peut-être même lui déplaire.
Qu'il sache pourtant qu'à Cythère
L'Amitié, l'Amour, et leur mère,
Parlent toujours sans compliment;
Qu'avec Hortense ma tendresse
N'en use jamais autrement;
Et j'estime autant ma maîtresse
Qu'un conseiller au parlement.

NOTES.

Lorsque je communiquai, en 1823, cette épître à M. Beuchot, pour être insérée dans les *Poésies de Voltaire*, je lui donnai la date de 1731. Ayant ensuite trouvé cette épître, avec cinq vers de plus, dans les *Observations sur les écrits modernes*, lettre du 28 mai 1735, avec cette note de l'abbé Desfontaines : « Voici une petite pièce *toute nouvelle*, qui m'est heureusement tombée entre les mains, » j'ai pensé qu'on devait lui assigner la date de mars ou d'avril 1735, encore bien qu'on pût la croire écrite dès 1731, en faveur du vicaire du curé de Canteleu. (Clog.)

v. 18. Qu'on doit *chez vous* juger l'affaire.

On a cru qu'il fallait lire *chez toi :* C'est une erreur. Chez vous signifie ici : chez vous conseillers au parlement.

(L.D.B.)

v. 28. L'Amitié, l'Amour, et *leur* mère.

Voltaire, usant du privilège des poëtes, qui ont créé la mythologie, suppose que l'Amitié est sœur de l'Amour et fille de Vénus. (L.D.B.)

ÉPITRE XLVI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Cirei, le 15 octobre 1735.

Lorsque ce grand courrier de la philosophie,
Condamine l'observateur,
De l'Afrique au Pérou conduit par Uranie,
Par la gloire, et par la manie,
S'en va griller sous l'équateur,
Maupertuis et Clairaut, dans leur docte fureur,
Vont geler au pôle du monde.
Je les vois d'un degré mesurer la longueur,
Pour ôter au peuple rimeur
Ce beau nom de machine ronde,
Que nos flasques auteurs, en chevillant leurs vers,
Donnaient à l'aventure à ce plat univers.

Les astres étonnés, dans leur oblique course,
Le grand, le petit Chien, et le Cheval, et l'Ourse,
Se disent l'un à l'autre, en langage des cieux :
« Certes, ces gens sont fous, ou ces gens sont des dieux. »

Et vous, Algarotti, vous, cygne de Padoue,
Éléve harmonieux du cygne de Mantoue
Vous allez donc aussi, sous le ciel des frimas,
Porter, en grelottant, la lyre et le compas,
Et sur des monts glacés traçant des parallèles,
Faire entendre aux Lapons vos chansons immortelles?

Allez donc, et du pôle observé, mesuré,
Revenez aux Français apporter des nouvelles.
Cependant je vous attendrai,
Tranquille admirateur de votre astronomie,
Sous mon méridien, dans les champs de Cirei,
N'observant désormais que l'astre d'Émilie.
Échauffé par le feu de son puissant génie,
Et par sa lumière éclairé,
Sur ma lyre je chanterai
Son ame universelle autant qu'elle est unique;
Et j'atteste les cieux, mesurés par vos mains,
Que j'abandonnerais pour ses charmes divins
L'équateur et le pôle arctique.

NOTES.

Cette épître fut imprimée avec la date qu'elle porte ici, dans la lettre du 19 novembre 1735, tome III des *Observations sur les écrits modernes.* (Clog.)

v. 2. Condamine l'observateur.

MM. Godin, Bouguer, et de La Condamine, étaient partis alors pour faire leurs observations en Amérique, dans des contrées voisines de l'équateur. MM. de Maupertuis, Clairaut, et Le Monnier, devaient dans la même vue partir pour le Nord, et M. Algarotti était du voyage. Il s'agissait de décider si la terre est un sphéroïde aplati ou alongé.

v. 17. Et vous, Algarotti, vous, cygne de Padoue.

M. Algarotti fesait très bien des vers en sa langue, et avait quelques connaissances en mathématiques.

ÉPITRE XLVII.

RÉPONSE DE VOLTAIRE,

AU NOM DE MADAME DU CHATELET.

Vers 1735.

Chacun cherche le paradis;
Je l'ai trouvé, j'en suis certaine:
Les vrais plaisirs, la raison saine,
La liberté, tous gens maudits
Par la sainte Église romaine,
Habitent dans ce beau pays;
Les préjugés en sont bannis;
Le bonheur est notre domaine.
Vous, heureux proscrit du jardin
Qu'a chanté la Bible chrétienne,
Venez au véritable Éden,
Si vous m'en croyez souveraine.
Pour vous de cet aimable lieu
Les plaisirs purs ouvrent l'entrée,
Vous savez qu'il est plus d'un Dieu
Et plus d'un saint dans l'empirée.

NOTE.

Cette courte épître, que l'on trouve dans les *Opuscules poétiques* que j'ai déja citées, fait partie des *Pièces inédites* publiées par M. Jacobsen, en 1820, et dont une assez grande partie était *édite* long-temps avant cette dernière époque.

(Clog.)

ÉPITRE XLVIII.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

1736.

Mon esprit avec embarras
Poursuit des vérités arides ;
J'ai quitté les brillants appas
Des muses, mes dieux et mes guides,
Pour l'astrolabe et le compas
Des Maupertuis et des Euclides.
Du vrai le pénible fatras
Détend les cordes de ma lyre ;
Vénus ne veut plus me sourire ;
Les Graces détournent leurs pas.
Ma muse, les yeux pleins de larmes,
Saint-Lambert, vole auprès de vous ;
Elle vous prodigue ses charmes :
Je lis vos vers, j'en suis jaloux.
Je voudrais en vain vous répondre ;
Son refus vient de me confondre :
Vous avez fixé ses amours,
Et vous les fixerez toujours.
Pour former un lien durable ;
Vous avez sans doute un secret ;
Je l'envisage avec regret,
Et ce secret, c'est d'être aimable.

ÉPITRE XLIX.

A MADEMOISELLE DE LUBERT.

Charmante Iris, qui, sans chercher à plaire,
Savez si bien le secret de charmer;
Vous dont le cœur, généreux et sincère,
Pour son repos sut trop bien l'art d'aimer;
Vous dont l'esprit, formé par la lecture,
Ne parle pas toujours mode et coiffure;
Souffrez, Iris, que ma muse aujourd'hui
Cherche à tromper un moment votre ennui.
Auprès de vous on voit toujours les Graces;
Pourquoi bannir les Plaisirs et les Jeux?
L'Amour les veut rassembler sur vos traces,
Pourquoi chercher à vous éloigner d'eux?
Du noir chagrin volontaire victime,
Vous seule, Iris, faites votre tourment,
Et votre cœur croirait commettre un crime
S'il se prêtait à la joie un moment.
De vos malheurs je sais toute l'histoire;
L'Amour, l'Hymen, ont trahi vos desirs:
Oubliez-les; ce n'est que des plaisirs
Dont nous devons conserver la mémoire.
Les maux passés ne sont plus de vrais maux;
Le présent seul est de notre apanage,
Et l'avenir peut consoler le sage,
Mais ne saurait altérer son repos.

Du cher objet que votre cœur adore
Ne craignez rien ; comptez sur vos attraits :
Il vous aima ; son cœur vous aime encore,
Et son amour ne finira jamais.
Pour son honheur bien moins que pour le vôtre
De la Fortune il brigue les faveurs ;
Elle vous doit, après tant de rigueurs,
Pour son honneur, rendre heureux l'un et l'autre.
D'un tendre ami, qui jamais ne rendit
A la Fortune un criminel hommage,
Ce sont les vœux. Goûtez, sur son présage,
Dès ce moment le sort qu'il vous prédit.

NOTE.

La mère du président Roujault, cité dans la lettre d'avril 1734 à d'Argental (*Correspondance*), s'était opposée au mariage de son fils avec *Muse et Grace*, ne voulant pas, disait-elle, avoir une bru bel-esprit. Mademoiselle de Lubert est morte fille. (Clog.)

ÉPITRE L.

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET,

SUR LA PHILOSOPHIE DE NEWTON.

1736.

Tu m'appelles à toi, vaste et puissant génie,
Minerve de la France, immortelle Émilie;
Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté
Sur les pas des Vertus et de la Vérité.
Je quitte Melpoméne et les jeux du théâtre,
Ces combats, ces lauriers, dont je fus idolâtre;
De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché.
Que le jaloux Rufus, à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée
D'enfermer dans un vers une fausse pensée;
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
Des traits qu'il destinait au reste des humains;
Que quatre fois par mois un ignorant Zoïle
Éléve, en frémissant, une voix imbécile:
Je n'entends point leurs cris, que la haine a formés;
Je ne vois point leurs pas, dans la fange imprimés.
Le charme tout-puissant de la philosophie
Éléve un esprit sage au-dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,

Il ignore en effet s'il a des ennemis :
Je ne les connais plus. Déja de la carrière
L'auguste Vérité vient m'ouvrir la barrière ;
Déja ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans régle entassés,
Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent.
Un jour plus pur me luit ; les mouvements renaissent.
L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.
Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix :
Vers un centre commun tout gravite à-la-fois.
Ce ressort si puissant, l'ame de la nature,
Était enseveli dans une nuit obscure ;
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.
Il déploie à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature ;
Et, confondus ensemble, ils éclairent nos yeux ;
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.
Confidents du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez : du grand Newton n'étiez-vous point jaloux ?
La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire

S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire :
Mais un pouvoir central arrête ses efforts ;
La mer tombe, s'affaisse, et roule vers ses bords.
Cométes, que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre :
Dans une ellipse immense achevez votre cours ;
Remontez, descendez près de l'astre des jours ;
Lancez vos feux, volez, et, revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
Et toi, sœur du soleil, astre qui, dans les cieux,
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites ;
Marche, éclaire les nuits, tes bornes sont prescrites.
Terre, change de forme ; et que la pesanteur,
En abaissant le pôle, éléve l'équateur.
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'Ourse :
Embrassez, dans le cours de vos longs mouvements,
Deux cents siécles entiers par-delà six mille ans.
Que ces objets sont beaux ! que notre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée !
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Éternel.
Vous à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaisirs, ces écueils des beaux jours,
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours ?
Marcher, après Newton, dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature ?
Puissé-je auprès de vous, dans ce temple écarté,

Aux regards des Français montrer la vérité !
Tandis qu'Algarotti, sûr d'instruire et de plaire,
Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère,
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,
Le compas à la main j'en tracerai les traits ;
De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle.
Cherchant à l'embellir je la rendrais moins belle :
Elle est, ainsi que vous, noble, simple, et sans fard,
Au-dessus de l'éloge, au-dessus de mon art.

VARIANTES.

v. 3. Disciple de Newton et de la Vérité,
Tu pénètres mes sens des feux de ta clarté;
Je renonce aux lauriers que long-temps au théâtre
Chercha d'un vain plaisir mon esprit idolâtre,
De ces triomphes vains, etc.

v. 63. Change de forme, ô terre ! et que ta pesanteur,
Augmentant sous le pôle, élève l'équateur.

Autre variante :

Terre, change de forme, et que la pesanteur,
Abaissant tes côtés, soulève l'équateur.

v. 75. Malgré les vains plaisirs, cet écueil des beaux jours.

NOTES.

Cette épître est de 1736 ; car il en est fait mention dans la lettre à M. Thieriot, du 21 octobre 1736, et dans celle du prince royal de Prusse, du 3 décembre suivant : mais

elle ne fut imprimée qu'en 1738, à la tête des *Éléments de la philosophie de Newton.* B.

v. 67. Embrassez, dans le cours de vos longs mouvements,
Deux cents siècles entiers par-delà six mille ans.

C'est la période de la précession des équinoxes, laquelle s'accomplit en vingt-six mille neuf cents ans, ou environ. (Édition de 1748.)

v. 81. Tandis qu'Algarotti, sûr d'instruire et de plaire.

M. Algarotti, jeune Vénitien, fesait imprimer alors à Venise un traité sur la lumière, *Newtonianismo per le Dame*, dans lequel il expliquait l'attraction. M. de Voltaire fut le premier en France qui expliqua les découvertes de Newton.

ÉPITRE LI.

AU PRINCE ROYAL,

DEPUIS ROI DE PRUSSE.

DE L'USAGE DE LA SCIENCE DANS LES PRINCES.

Octobre 1736.

Prince, il est peu de rois que les muses instruisent;
Peu savent éclairer les peuples qu'ils conduisent.
Le sang des Antonins sur la terre est tari;
Car, depuis ce héros de Rome si chéri,
Ce philosophe roi, ce divin Marc-Aurèle,
Des princes, des guerriers, des savants le modèle,
Quel roi, sous un tel joug osant se captiver,
Dans les sources du vrai sut jamais s'abreuver?
Deux ou trois, tout au plus, prodiges dans l'histoire,
Du nom de philosophe ont mérité la gloire;
Le reste est à vos yeux le vulgaire des rois,
Esclaves des plaisirs, fiers oppresseurs des lois,
Fardeaux de la nature, ou fléaux de la terre,
Endormis sur le trône, ou lançant le tonnerre.
Le monde, aux pieds des rois, les voit sous un faux jour;
Qui sait régner sait tout, si l'on en croit la cour.
Mais quel est en effet ce grand art politique,
Ce talent si vanté dans un roi despotique?
Tranquille sur le trône, il parle, on obéit;

S'il sourit, tout est gai ; s'il est triste, on frémit.
Quoi ! régir d'un coup d'œil une foule servile,
Est-ce un poids si pesant, un art si difficile ?
Non : mais fouler aux pieds la coupe de l'erreur,
Dont veut vous enivrer un ennemi flatteur,
Des prélats courtisans confondre l'artifice,
Aux organes des lois enseigner la justice ;
Du séjour doctoral chassant l'absurdité,
Dans son sein ténébreux placer la vérité,
Éclairer le savant et soutenir le sage,
Voilà ce que j'admire, et c'est là votre ouvrage.
L'ignorance, en un mot, flétrit toute grandeur.
Du dernier roi d'Espagne un grave ambassadeur
De deux savants anglais reçut une prière ;
Ils voulaient, dans l'école apportant la lumière,
De l'air qu'un long cristal enferme en sa hauteur
Aller au haut d'un mont marquer la pesanteur.
Il pouvait les aider dans ce savant voyage ;
Il les prit pour des fous : lui seul était peu sage.
Que dirai-je d'un pape et de sept cardinaux,
D'un zèle apostolique unissant les travaux,
Pour apprendre aux humains, dans leurs augustes codes,
Que c'était un péché de croire aux antipodes ?
Combien de souverains, chrétiens et musulmans,
Ont tremblé d'une éclipse, ont craint des talismans !
Tout monarque indolent, dédaigneux de s'instruire,
Est le jouet honteux de qui veut le séduire.
Un astrologue, un moine, un chimiste effronté,
Se font un revenu de sa crédulité.
Il prodigue au dernier son or par avarice ;

Il demande au premier si Saturne propice,
D'un aspect fortuné regardant le soleil,
L'appelle à table, au lit, à la chasse, au conseil;
Il est aux pieds de l'autre; et, d'une ame soumise,
Par la crainte du diable, il enrichit l'Église.
Un pareil souverain ressemble à ces faux dieux,
Vils marbres adorés, ayant en vain des yeux;
Et le prince éclairé, que la raison domine,
Est un vivant portrait de l'essence divine.
Je sais que dans un roi l'étude, le savoir,
N'est pas le seul mérite et l'unique devoir;
Mais qu'on me nomme enfin, dans l'histoire sacrée,
Le roi dont la mémoire est le plus révérée:
C'est ce bon Salomon, que Dieu même éclaira,
Qu'on chérit dans Sion, que la terre admira,
Qui mérita des rois le volontaire hommage.
Son peuple était heureux, il vivait sous un sage:
L'Abondance, à sa voix, passant le sein des mers,
Volait pour l'enrichir des bouts de l'univers;
Comme à Londre, à Bordeaux, de cent voiles suivie,
Elle apporte, au printemps, les trésors de l'Asie.
Ce roi, que tant d'éclat ne pouvait éblouir,
Sut joindre à ses talents l'art heureux de jouir.
Ce sont là les leçons qu'un roi prudent doit suivre:
Le savoir, en effet, n'est rien sans l'art de vivre.
Qu'un roi n'aille donc point, épris d'un faux éclat,
Pâlissant sur un livre, oublier son état;
Que plus il est instruit, plus il aime la gloire.
De ce monarque anglais vous connaissez l'histoire:

Dans un fatal exil Jacques laissa périr
Son gendre infortuné, qu'il eût pu secourir.
Ah ! qu'il eût mieux valu, rassemblant ses armées,
Délivrer des Germains les villes opprimées,
Venger de tant d'états les désolations,
Et tenir la balance entre les nations,
Que d'aller, des docteurs briguant les vains suffrages,
Au doux enfant Jésus dédier ses ouvrages !
Un monarque éclairé n'est pas un roi pédant :
Il combat en héros, il pense en vrai savant.
Tel fut ce Julien méconnu du vulgaire,
Philosophe et guerrier, terrible et populaire.
Ainsi ce grand César, soldat, prêtre, orateur,
Fut du peuple romain l'oracle et le vainqueur.
On sait qu'il fit encor bien pis dans sa jeunesse ;
Mais tout sied au héros, excepté la faiblesse.

VARIANTE.

v. 93. Il serait aujourd'hui votre modèle auguste,
Et votre exemple en tout, s'il avait été juste.

NOTES.

v. 32. Du dernier roi d'Espagne un grave ambassadeur
De deux savants anglais reçut une prière.

Cette aventure se passa à Londres, la première année du règne de Charles II, roi d'Espagne. (Édit. in-4°.)

v. 36. Aller au haut d'un mont marquer la pesanteur.

Il s'agissait de reconnaître la différence du poids de l'at-

mosphère au pied et au sommet de la montagne. Pour s'épargner l'embarras d'y transporter un baromètre, on se proposait d'employer un siphon, dont une des branches serait bouchée à l'extrémité supérieure; le bas étant rempli de mercure, qui doit être de niveau dans les deux branches au pied de la montagne. Au sommet le mercure se trouve plus haut dans la branche ouverte, et plus bas dans la branche fermée. La différence de niveau sert à connaître celle du poids de l'atmosphère. Plus la branche fermée (c'est-à-dire le tube qui renferme l'air de la montagne) est longue, plus l'expérience peut être exacte. Voilà pourquoi M. de Voltaire dit, *un long cristal.* Depuis qu'on sait construire des baromètres portatifs, on a cessé d'employer toute autre espèce d'instrument pour ces expériences. (Édit. de Kehl.)

v. 39. Que dirai-je d'un pape et de sept cardinaux.

Le pape Zacharie, qui régna de 741 à 752. B.

v. 86. Au doux enfant Jésus dédier ses ouvrages.

Le roi Jacques fit un petit traité de théologie, qu'il dédia à l'enfant Jésus. (Édit. in-4°.)

ÉPITRE LII.

A MADEMOISELLE DE T.....

DE ROUEN,

QUI AVAIT ÉCRIT A L'AUTEUR CONJOINTEMENT AVEC M. DE CIDEVILLE.

14 juillet 1738.

Quoi ! celle qui n'a dû connaître
Que les Graces, ses tendres sœurs,
De qui les mains cueillent des fleurs,
Et de qui les pas les font naître,
En philosophe ose paraître
Dans les profondeurs des détours
Où l'on voit les épines craître;
Et la maîtresse des Amours
A choisi Newton pour son maître !
  Je vois cette jeune beauté,
Du palais de la Volupté,
Se promener d'un pas agile
Au temple de la Vérité.
La route en était difficile;
Mais elle est avec Cideville,
Dans ces deux temples si fêté.
Jusqu'où n'a-t-elle point été
Avec ce conducteur habile?

Je vois que la nature a fait,
Parmi ses œuvres infinies,
Deux fois un ouvrage parfait :
Elle a formé deux Émilies.

NOTE.

Cette demoiselle avait adressé à Voltaire une lettre dans une de celles de Cideville ; Voltaire lui répondit en mettant cette épître sous la même enveloppe que la lettre du 14 juillet 1738, à Cideville, imprimée dans la *Correspondance*.

(Clog.)

ÉPITRE LIII.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

1738.

Vous ordonnez que je vous dise
Tout ce qu'à Cirei nous fesons :
Ne le voyez-vous pas sans qu'on vous en instruise?
Vous êtes notre maître, et nous vous imitons :
Nous retenons de vous les plus belles leçons
De la sagesse d'Épicure ;
Comme vous, nous sacrifions
A tous les arts, à la nature ;
Mais de fort loin nous vous suivons.
Ainsi, tandis qu'à l'aventure
Le dieu du jour lance un rayon
Au fond de quelque chambre obscure,
De ses traits la lumière pure
Y peint du plus vaste horizon
La perspective en miniature.
Une telle comparaison
Se sent un peu de la lecture
Et de Kircher et de Newton.
Par ce ton si philosophique,
Qu'ose prendre ma faible voix,
Peut-être je gâte à-la-fois

La poésie et la physique.
Mais cette nouveauté me pique;
Et du vieux code poétique
Je commence à braver les lois.
Qu'un autre, dans ses vers lyriques,
Depuis deux mille ans répétés,
Brode encor des fables antiques;
Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries,
Naïades des rives fleuries,
Satyres, qui dansez toujours,
Vieux enfants que l'on nomme Amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers et de beaux jours,
Allez remplir les hémistiches
De ces vers pillés et postiches
Des rimailleurs suivant les cours.
D'une mesure cadencée
Je connais le charme enchanteur:
L'oreille est le chemin du cœur;
L'harmonie et son bruit flatteur
Sont l'ornement de la pensée:
Mais je préfère, avec raison,
Les belles fautes du génie
A l'exacte et froide oraison
D'un puriste d'académie.
Jardins plantés en symétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau

En vain s'applaudit, se récrie,
En voyant ce petit morceau :
Jardins, il faut que je vous fuie ;
Trop d'art me révolte et m'ennuie.
J'aime mieux ces vastes forêts :
La nature, libre et hardie,
Irrégulière dans ses traits,
S'accorde avec ma fantaisie.
Mais dans ce discours familier
En vain je crois étudier
Cette nature simple et belle,
Je me sens plus irrégulier
Et beaucoup moins aimable qu'elle.
Accordez-moi votre pardon
Pour cette longue rapsodie ;
Je l'écrivis avec saillie,
Mais peu maître de ma raison,
Car j'étais auprès d'Émilie.

ÉPITRE LIV.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

AU NOM DE MADAME LA MARQUISE DU CHATELET,
A QUI IL AVAIT DEMANDÉ CE QU'ELLE FESAIT A CIREI.

1738.

Un peu philosophe et bergère,
Dans le sein d'un riant séjour,
Loin des riens brillants de la cour,
Des intrigues du ministère,
Des inconstances de l'amour,
Des absurdités du vulgaire
Toujours sot et toujours trompé,
Et de la troupe mercenaire
Par qui ce vulgaire est dupé,
Je vis heureuse et solitaire;
Non pas que mon esprit sévère
Haïsse par son caractère
Tous les humains également:
Il faut les fuir, c'est chose claire,
Mais non pas tous, assurément.
Vivre seule dans sa tanière
Est un assez méchant parti;
Et ce n'est qu'avec un ami
Que la solitude doit plaire.

Pour ami j'ai choisi Voltaire;
Peut-être en feriez-vous ainsi.
Mes jours s'écoulent sans tristesse;
Et, dans mon loisir studieux,
Je ne demandais rien aux dieux
Que quelque dose de sagesse,
Quand le plus aimable d'entre eux,
A qui nous érigeons un temple,
A, par ses vers doux et nombreux,
De la sagesse que je veux
Donné les leçons et l'exemple.
Frédéric est le nom sacré
De ce dieu charmant qui m'éclaire;
Que ne puis-je aller à mon gré
Dans l'Olympe où l'on le révère!
Mais le chemin m'en est bouché.
Frédéric est un dieu caché,
Et c'est ce qui nous désespère.
Pour moi, nymphe de ces coteaux,
Et des prés si verts et si beaux,
Enrichis de l'eau qui les baise;
Soumise au fleuve de La Blaise,
Je reste parmi ses roseaux.
Mais vous, du séjour du tonnerre
Ne pourriez-vous descendre un peu?
C'est bien la peine d'être dieu
Quand on ne vient pas sur la terre!

ÉPITRE LV.

A M. HELVÉTIUS.

1738.

Apprenti fermier-général,
Très savant maître en l'art de plaire,
Chez Plutus, ce gros dieu brutal,
Vous portâtes mine étrangère;
Mais chez les Amours et leur mère,
Chez Minerve, chez Apollon,
Lorsque vous vîntes à paraître,
On vous prit d'abord pour le maître
Ou pour l'enfant de la maison.
Vainement sur votre menton
La main de l'aimable Jeunesse
N'a mis encor que son coton,
Toute la raisonneuse espéce
Croit voir en vous un vrai barbon;
Et cependant votre maîtresse
Jamais ne s'y méprit, dit-on:
Car au langage de Platon,
Au savoir qui dans vous réside,
A ce minois de Céladon,
Vous joignez la force d'Alcide.

ÉPITRE LVI.

AU ROI DE PRUSSE

FRÉDÉRIC-LE-GRAND,

EN RÉPONSE A UNE LETTRE DONT IL HONORA L'AUTEUR
A SON AVÉNEMENT A LA COURONNE.

1740.

Quoi ! vous êtes monarque, et vous m'aimez encore !
Quoi ! le premier moment de cette heureuse aurore
Qui promet à la terre un jour si lumineux,
Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux !
O cœur toujours sensible ! ame toujours égale !
Vos mains du trône à moi remplissent l'intervalle.
Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,
Vous m'écrivez en homme, et parlez à mon cœur.
Cet écrit vertueux, ces divins caractères,
Du bonheur des humains sont les gages sincères.
Ah, prince ! ah, digne espoir de nos cœurs captivés !
Ah ! régnez à jamais comme vous écrivez.
Poursuivez, remplissez des vœux si magnanimes :
Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes ;
Et vous, plus digne roi, vous jurez dans mes mains
De protéger les arts, et d'aimer les humains.
Et toi dont la vertu brilla persécutée,
Toi qui prouvas un Dieu, mais qu'on nommait athée,

Martyr de la raison, que l'Envie en fureur
Chassa de son pays par les mains de l'erreur,
Reviens, il n'est plus rien qu'un philosophe craigne;
Socrate est sur le trône, et la Vérité règne.
Cet or qu'on entassait, ce pur sang des états,
Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
Répandu par ses mains, au gré de sa prudence,
Va ranimer la vie, et porter l'abondance.
La sanglante Injustice expire sous ses pieds:
Déja les rois voisins sont tous ses alliés;
Ses sujets sont ses fils, l'honnête homme est son frère;
Ses mains portent l'olive, et s'arment pour la guerre.
Il ne recherche point ces énormes soldats,
Ce superbe appareil, inutile aux combats,
Fardeaux embarrassants, colosses de la guerre,
Enlevés, à prix d'or, aux deux bouts de la terre;
Il veut dans ses guerriers le zèle et la valeur,
Et, sans les mesurer, juge d'eux par le cœur.
Ainsi pense le juste, ainsi règne le sage.
Mais il faut au grand homme un plus heureux partage:
Consulter la prudence, et suivre l'équité,
Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'est que juste est dur; qui n'est que sage est triste:
Dans d'autres sentiments l'héroïsme consiste.
Le conquérant est craint, le sage est estimé;
Mais le bienfesant charme, et lui seul est aimé;
Lui seul est vraiment roi; sa gloire est toujours pure;
Son nom parvient sans tache à la race future.
A qui se fait chérir faut-il d'autres exploits?
Trajan, non loin du Gange, enchaîna trente rois:

A peine a-t-il un nom fameux par la victoire :
Connu par ses bienfaits, sa bonté fait sa gloire.
Jérusalem conquise, et ses murs abattus,
N'ont point éternisé le grand nom de Titus ;
Il fut aimé : voilà sa grandeur véritable.
O vous qui l'imitez, vous, son rival aimable,
Effacez le héros dont vous suivez les pas :
Titus perdit un jour, et vous n'en perdrez pas.

VARIANTES.

v. 6. Vos mains du trône à moi franchissent l'intervalle ;
Et, philosophe roi, méprisant la grandeur,
Vous m'écrivez en homme, et parlez à mon cœur.
Vous savez qu'Apollon, le dieu de la lumière,
N'a pas toujours du ciel éclairé la carrière :
Dans un champêtre asile il passa d'heureux jours * ;
Les arts qu'il y fit naître y furent ses amours :
Il chanta la vertu. Sa divine harmonie
Polit des Phrygiens le sauvage génie ;
Solide en ses discours, sublime en ses chansons,
Du grand art de penser il donna des leçons.
Ce fut le siècle d'or ; car, malgré l'ignorance,
L'âge d'or en effet est le siècle où l'on pense.
Un pasteur étranger, attiré vers ces bords,
Du dieu de l'harmonie entendit les accords ;
A ses sons enchanteurs il accorda sa lyre ;
Le dieu, qui l'approuva, prit le soin de l'instruire :
Mais le dieu se cachait, et le simple étranger
Ne connut, n'admira, n'aima que le berger.
Phébus quitta bientôt ces agréables plaines,

* Le roi, n'étant que prince royal, avait passé quelques années dans une campagne qu'il avait ornée, et où il s'était perfectionné dans la connaissance des beaux-arts. B.

Du char de la lumière il prit en main les rênes;
Mais le jour que sa course éclaira l'univers,
Au lieu de se coucher dans le palais des mers,
Déposant ses rayons et sa grandeur suprême,
Il apparut encore à l'étranger qui l'aime,
Lui parla de son art, art peu connu des dieux,
Et ne l'oublia point en remontant aux cieux.
Je suis cet étranger, ce pasteur solitaire;
Mais quel est l'Apollon qui m'échauffe et m'éclaire?
C'est à vous de le dire, ô vous qui l'admirez,
Peuples qu'il rend heureux, sujets qui l'adorez.
A l'Europe étonnée annoncez votre maître.
Les vertus, les talents, les plaisirs vont renaître;
Les sages de la terre, appelés à sa voix,
Accourent pour l'entendre, et reçoivent ses lois.
Et toi, dont la vertu, etc.

v. 36. Et, sans les mesurer, juge d'eux par le cœur.
Il est héros en tout, puisqu'en tout il est juste;
Il sait qu'aux yeux du sage on a ce titre auguste
Par des soins bienfesants plus que par des exploits.
Trajan, etc.

NOTES.

Dans le *Mercure de France*, de septembre 1748, on trouve une traduction latine de cette épître. B.

v. 17. Et toi dont la vertu brilla persécutée.

Le professeur Volf persécuté comme athée par les théologiens de l'université de Hall, chassé par Frédéric II, sous peine d'être pendu, et fait chancelier de la même université, à l'avènement de Frédéric III. (Édit. de 1748.)

v. 34. Enlevés, à prix d'or, aux deux bouts de la terre.

Un de ces soldats, qu'on nommait Petit-Jean, avait été acheté vingt-quatre mille livres. (*Ibid.*)

ÉPITRE LVII.

A UN MINISTRE D'ÉTAT,

SUR L'ENCOURAGEMENT DES ARTS.

1740.

Toi qui, mêlant toujours l'agréable à l'utile,
Des plaisirs aux travaux passes d'un vol agile,
Que j'aime à voir ton goût, par des soins bienfesants,
Encourager les arts à ta voix renaissants!
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces rivaux tiens toujours la balance.
De Melpoméne en pleurs anime les accents;
De sa riante sœur chéris les agréments;
Anime le pinceau, le ciseau, l'harmonie,
Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit sait se plier à tout:
On ne vit qu'à demi quand on n'a qu'un seul goût.
  Je plains tout être faible, aveugle en sa manie,
Qui dans un seul objet confina son génie,
Et qui, de son idole adorateur charmé,
Veut immoler le reste au dieu qu'il s'est formé.
Entends-tu murmurer ce sauvage algébriste,
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil triste,
Qui, d'un calcul aride à peine encore instruit,
Sait que quatre est à deux comme seize est à huit?

Il méprise Racine, il insulte à Corneille;
Lulli n'a point de sons pour sa pesante oreille;
Et Rubens vainement, sous ses pinceaux flatteurs,
De la belle nature assortit les couleurs.
Des *xx* redoublés admirant la puissance,
Il croit que Varignon fut seul utile en France;
Et s'étonne sur-tout qu'inspiré par l'amour,
Sans algèbre autrefois Quinault charmât la cour.
Avec non moins d'orgueil et non moins de folie,
Un élève d'Euterpe, un enfant de Thalie,
Qui, dans ses vers pillés, nous répète aujourd'hui
Ce qu'on a dit cent fois, et toujours mieux que lui,
De sa frivole muse admirateur unique,
Conçoit pour tout le reste un dégoût léthargique,
Prend pour des arpenteurs Archiméde et Newton,
Et voudrait mettre en vers Aristote et Platon.
Ce bœuf qui pesamment rumine ses problèmes,
Ce papillon folâtre, ennemi des systèmes,
Sont regardés tous deux avec un ris moqueur
Par un bavard en robe, apprenti chicaneur,
Qui de papiers timbrés barbouilleur mercenaire
Vous vend pour un écu sa plume et sa colère.
Pauvres fous, vains esprits, s'écrie avec hauteur
Un ignorant fourré, fier du nom de docteur,
Venez à moi; laissez Massillon, Bourdaloue;
Je veux vous convertir; mais je veux qu'on me loue.
Je divise en trois points le plus simple des cas:
J'ai, vingt ans, sans l'entendre, expliqué saint Thomas.
Ainsi ces charlatans, de leur art idolâtres,

Attroupent un vain peuple au pied de leurs théâtres.
L'honnête homme est plus juste, il approuve en autrui
Les arts et les talents qu'il ne sent point en lui.
Jadis avant que Dieu, consommant son ouvrage,
Eût d'un souffle de vie animé son image,
Il se plut à créer des animaux divers :
L'aigle, au regard perçant, pour régner dans les airs ;
Le paon, pour étaler l'iris de son plumage ;
Le coursier, pour servir ; le loup, pour le carnage ;
Le chien, fidèle et prompt ; l'âne, docile et lent ;
Et le taureau farouche, et l'animal bêlant ;
Le chantre des forêts ; la douce tourterelle,
Qu'on a cru faussement des amants le modèle :
L'homme les nomma tous ; et, par un heureux choix,
Discernant leurs instincts, assigna leurs emplois.
On conte que l'époux de la célèbre Hortense
Signala plaisamment sa sainte extravagance :
Craignant de faire un choix par sa faible raison,
Il tirait aux trois dés les rangs de sa maison.
Le sort, d'un postillon, fesait un secrétaire ;
Son cocher étonné devint homme d'affaire ;
Un docteur hibernois, son très digne aumônier,
Rendit grace au destin qui le fit cuisinier.
On a vu quelquefois des choix aussi bizarres.
Il est beaucoup d'emplois, mais les talents sont rares.
Si dans Rome avilie un empereur brutal
Des faisceaux d'un consul honora son cheval,
Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance.
L'ignorant a porté la robe de Cujas ;

La mitre a décoré des têtes de Midas;
Et tel au gouvernail a présidé sans peine,
Qui, la rame à la main, dut servir à la chaîne.
Le mérite est caché. Qui sait si de nos temps
Il n'est point, quoi qu'on dise, encor quelques talents?
Peut-être qu'un Virgile, un Cicéron sauvage,
Est chantre de paroisse, ou juge de village.
Le sort, aveugle roi des aveugles humains,
Contredit la nature, et détruit ses desseins;
Il affaiblit ses traits, les change, ou les efface.
Tout s'arrange au hasard, et rien n'est à sa place.

VARIANTES.

V. 1. D'après la première édition :

Esprit sage et brillant, que le ciel a fait naître
Et pour plaire aux sujets et pour servir leur maître,
Que j'aime à voir ton goût, par des soins bienfesants,
Encourager les arts à ta voix renaissants!
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces rivaux ta main tient la balance;
Tel qu'un père éclairé, qui sait de ses enfants
Discerner, applaudir, employer les talents.
Je plains, etc.

v. 36. Et voudrait mettre en vers Cujas et Cicéron.
Pourtant ce géomètre et ce rimeur futile,
Bouffis également d'un orgueil imbécile,
Sont regardés tous deux, etc.

v. 45. Venez à moi, je suis l'oracle de l'Église,
J'argumente, j'écris, je bénis, j'exorcise;

J'ai des péchés en chaire épluché tous les cas;
J'ai, vingt ans, etc.

v. 64. Discernant leurs instincts, assigna leurs emplois.
Ainsi, par un goût sûr, par un choix toujours sage,
Des talents différents tu fais un juste usage;
Tu sais de Melpomène animer les accents,
De sa riante sœur chérir les agréments,
Protéger de Rameau la profonde harmonie,
Et mettre un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit peut se plier à tout:
On ne vit qu'à demi quand on n'a qu'un seul goût.
Heureux qui sait mêler l'agréable à l'utile,
Des travaux aux plaisirs passer d'un vol agile,
S'occuper en ministre, et vivre en citoyen,
Et se prêter à tout, sans s'asservir à rien!
Un semblable génie, au-dessus du vulgaire,
A l'art de gouverner joint le grand art de plaire:
On voit d'autres mortels auprès du trône admis;
Ils ont tous des flatteurs, il a seul des amis.

NOTES.

Cette épître fut d'abord adressée à M. le comte de Maurepas, ensuite elle reparut sous le titre: *A un ministre d'état.* M. de Voltaire n'avait pu pardonner à M. de Maurepas de s'être réuni au théatin Boyer pour l'empêcher de succéder, à l'académie française, au cardinal de Fleuri: il crut devoir effacer son nom, conserver l'épître qui renfermait des leçons utiles, et laisser ses lecteurs l'adresser aux ministres qu'ils croiraient la mériter. Suivant M. d'Argental, la principale raison de ce changement était que M. de Maurepas n'a jamais protégé les lettres ni les arts, et que les efforts de M. de Voltaire pour le piquer d'honneur sur ce point restèrent inutiles. (Édit de Kehl.) Les mémoires de Maurepas qui furent imprimés en 1792 renferment une foule de

Calottes, toutes plus ou moins pitoyables et dont il fesait pourtant ses délices. Les *Calottes* qui sont de lui sont de la plus fastidieuse platitude; et celle qu'il fit contre Voltaire ne le cède en rien aux autres pour la bêtise. En voici quelques vers qui prouvent que

On peut être ministre et faire mal des vers :

ils ont rapport à l'affaire de l'académie française.

Que dites-vous de la momie ?
La soif de l'or le sèche ainsi,
Et le corrosif de l'envie.
Est-il assis, debout, couché ?
Non ; sur deux flageolets il flotte,
Entouré d'une redingote
Qu'à Londre il eut à bon marché....
Venez, savante Académie !
Encensez-le sur votre seuil.
Ces messieurs lui feront accueil
Ou l'excuse la plus polie
De n'avoir pas incorporé
Chez eux un mortel si taré....
(L. D. B.)

v. 26. Il croit que Varignon fut seul utile en France.

Géomètre médiocre, et qui n'était que cela. Il écrivait très mal, et disait à Fontenelle : Rendez mes idées. (Édit. de Kehl.)

v. 65. On conte que l'époux de la célèbre Hortense
Signala plaisamment sa sainte extravagance.

Le duc de Mazarin, mari de Hortense Mancini, fesait tous les ans une loterie de plusieurs emplois de sa maison; et ce qu'on rapporte ici a un fondement très véritable. (Édit. in-4°.)

ÉPITRE LVIII.

AU ROI DE PRUSSE.

Bruxelles, 9 avril 1741.

Non, il n'est point ingrat; c'est moi qui suis injuste:
Il fait des vers, il m'aime; et ce héros auguste,
En inspirant l'amour, en répandant l'effroi,
Caresse encor sa muse, et badine avec moi.
Du bouclier de Mars il s'est fait un pupitre;
De sa main triomphante il me trace une épître,
Une épître où son cœur a paru tout entier.
J'y vois le bel-esprit, et l'homme, et le guerrier.
C'est le vrai coloris de son ame intrépide.
Son style, ainsi que lui, brillant, mâle, et rapide,
Sans languir un moment, ressemble à ses exploits.
Il dit tout en deux mots, et fait tout en deux mois.
O ciel! veillez sur lui, si vous aimez la terre:
Écartez loin de lui les foudres de la guerre;
Mais écartez sur-tout les poignards des dévots.
Que le fou Loyola défende à ses suppôts
D'imiter saintement, dans les champs germaniques,
Des Châtel, des Clément, les forfaits catholiques.
Je connais trop l'Église et ses saintes fureurs.
Je ne crains point les rois, je crains les directeurs;
Je crains le front tondu d'un cuistre à robe noire,
Qui, du *Vieux Testament* lisant du nez l'histoire,

D'Aod et de Judith admirant les desseins,
Prêche le parricide, et fait des assassins.
Il sait d'un fanatique enhardir la faiblesse.
Un sot à deux genoux, qui marmotte à confesse
La liste des péchés dont il veut le pardon,
Instrument dangereux dans les mains d'un fripon,
Croit tout, est prêt à tout; et sa main frénétique
Respecte rarement un héros hérétique.

ÉPITRE LIX.

AU ROI DE PRUSSE.

20 avril 1741.

Eh bien ! mauvais plaisants, critiques obstinés,
Prétendus beaux-esprits, à médire acharnés,
Qui, parlant sans penser, fiers avec ignorance,
Mettez légèrement les rois dans la balance,
Qui, d'un ton décisif, aussi hardi que faux,
Assurez qu'un savant ne peut être un héros ;
Ennemis de la gloire et de la poésie,
Grands critiques des rois, allez en Silésie ;
Voyez cent bataillons près de Neiss écrasés :
C'est là qu'est mon héros. Venez, si vous l'osez.
Le voilà ce savant que la gloire environne,
Qui préside aux combats, qui commande à Bellone,
Qui du fier Charles-douze égalant le grand cœur,
Le surpasse en prudence, en esprit, en douceur.
C'est lui-même, c'est lui, dont l'ame universelle
Courut de tous les arts la carrière immortelle ;
Lui qui de la nature a vu les profondeurs,
Des charlatans dévots confondit les erreurs ;
Lui qui dans un repas, sans soins et sans affaire,
Passait les ignorants dans l'art heureux de plaire ;
Qui sait tout, qui fait tout, qui s'élance à grands pas
Du Parnasse à l'Olympe, et des jeux aux combats.

Je sais que Charle-douze, et Gustave, et Turenne,
N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hippocrène:
Mais enfin ces guerriers, illustres ignorants,
En étant moins polis, n'en étaient pas plus grands.
Mon prince est au-dessus de leur gloire vulgaire:
Quand il n'est point Achille, il sait être un Homère;
Tour-à-tour la terreur de l'Autriche et des sots;
Fertile en grands projets, aussi bien qu'en bons mots;
En riant à-la-fois de Genève et de Rome,
Il parle, agit, combat, écrit, règne, en grand homme.
O vous qui prodiguez l'esprit et les vertus,
Reposez-vous, mon prince, et ne m'effrayez plus;
Et, quoique vous sachiez tout penser et tout faire,
Songez que les boulets ne vous respectent guère,
Et qu'un plomb dans un tube entassé par des sots
Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros,
Lorsque multipliant son poids par sa vitesse,
Il fend l'air qui résiste, et pousse autant qu'il presse.
Alors privé de vie, et chargé d'un grand nom,
Sur un lit de parade étendu tout du long,
Vous iriez tristement revoir votre patrie.
O ciel! que ferait-on dans votre académie?
Un dur anatomiste, éléve d'Atropos,
Viendrait, scalpel en main, disséquer mon héros.
La voilà, dirait-il, cette cervelle unique,
Si belle, si féconde, et si philosophique.
Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
Généreux, bienfesant, juste, plein de grandeur.
Il couperait.... mais non, ces horribles images
Ne doivent point souiller les lignes de nos pages.

Conservez, ô mes dieux ! l'aimable Frédéric,
Pour son bonheur, pour moi, pour le bien du public.
Vivez, prince, et passez dans la paix, dans la guerre,
Sur-tout dans les plaisirs, tous les *ic* de la terre,
Théodoric, Ulric, Genseric, Alaric,
Dont aucun ne vous vaut, selon mon pronostic.
Mais lorsque vous aurez, de victoire en victoire,
Augmenté vos états, ainsi que votre gloire,
Daignez vous souvenir que ma tremblante voix,
En chantant vos vertus, présagea vos exploits.
Songez bien qu'en dépit de la grandeur suprême,
Votre main mille fois m'écrivait : Je vous aime.
Adieu, grand politique, et rapide vainqueur,
Trente états subjugués ne valent point un cœur.

NOTE.

v. 37. Et qu'un plomb dans un tube entassé par des sots
Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros.

Voiture avait dit :

Que d'une force sans seconde
La mort sait ses traits élancer ;
Et qu'un peu de plomb peut casser
La plus belle tête du monde.

M. de Voltaire a cité lui-même cette pièce dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, ou *Dictionnaire philosophique* (au mot Gout). Ainsi l'on a eu grand tort de l'accuser d'avoir été le plagiaire de Voiture (Édit. de Kehl.)

ÉPITRE LX.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS,

QUI LUI AVAIT ADRESSÉ UNE ÉPÎTRE.

27 auguste 1742.

Vous flattez trop ma vanité :
Cet art si séduisant vous était inutile ;
L'art des vers suffisait, et votre aimable style
M'a lui seul assez enchanté.
Votre âge quelquefois hasarde ses prémices.
En esprit ainsi qu'en amour
Le temps ouvre les yeux, et l'on condamne un jour
De ses goûts passagers les premiers sacrifices.
A la moins aimable beauté,
Dans son besoin d'aimer, on prodigue son ame,
On prête des appas à l'objet de sa flamme ;
Et c'est ainsi que vous m'avez traité.
Ah ! ne me quittez point, séducteur que vous êtes ;
Ma muse a reçu vos serments....
Je sens qu'elle est au rang de ces vieilles coquettes
Qui pensent fixer leurs amants.

NOTE.

v. 5. Votre âge quelquefois hasarde ses prémices.

Il avait alors seize ans et demi. Né le 26 février 1726, le marquis de Ximenès (dont le nom se prononce Chimenes) mourut à Paris le 31 mai 1817. (L.D.B.)

ÉPITRE LXI.

AU ROI DE PRUSSE.

Bruxelles, 1742.

Les vers et les galants écrits
Ne sont pas de cette province,
Et dans les lieux où tout est prince
Il est très peu de beaux-esprits.
Jean Rousseau, banni de Paris,
Vit émousser dans ce pays
Le tranchant aigu de sa pince :
Et sa muse, qui toujours grince,
Et qui fuit les jeux et les ris,
Devint ici grossière et mince.
Comment vouliez-vous que je tinsse
Contre ces frimas épaissis?
Vouliez-vous que je redevinsse
Ce que j'étais quand je suivis
Les traces du pasteur du Mince,
Et que je chantai les Henris?
Apollon la tête me rince;
Il s'aperçoit que je vieillis.
Il voulut qu'en lisant Leibnitz
De plus rimailler je m'abstinsse;

Il le voulut, et j'obéis :
Auriez-vous cru que j'y parvinsse ?

NOTES.

v. 5. Jean Rousseau, banni de Paris.

C'est de J. B. Rousseau qu'il est question.

v. 15. Les traces du pasteur du Mince.

Virgile, pasteur du Mincio. (Édition de Kehl.)

ÉPITRE LXII.

AU ROI DE PRUSSE.

FRAGMENT.

. . . . . .

Lorsque, pour tenir la balance,
L'Anglais vide son coffre-fort;
Lorsque l'Espagnol sans puissance
Croit par-tout être le plus fort;
Quand le Français, vif et volage,
Fait au plus vite un empereur;
Quand Belle-Ile n'est pas sans peur
Pour l'ouvrier et pour l'ouvrage;
Quand le Batave un peu tardif,
Rempli d'égards et de scrupule,
Avance un pas et deux recule
Pour se joindre à l'Anglais actif;
Quand le bonhomme de saint-père
Du haut de sa sainte Sion
Donne sa bénédiction
A plus d'une armée étrangère,
Que fait mon héros à Berlin?
Il réfléchit sur la folie
Des conducteurs du genre humain;

Il donne des lois au destin,
Et carrière à son grand génie ;
Il fait des vers gais et plaisants ;
Il rit en donnant des batailles :
On commence à craindre à Versailles
De le voir rire à nos dépens.

. . . . . .

ÉPITRE LXIII.

AU ROI DE PRUSSE.

1744.

Ceux qui sont nés sous un monarque
Font tous semblant de l'adorer;
Sa majesté, qui le remarque,
Fait semblant de les honorer;
Et de cette fausse monnoie,
Que le courtisan donne au roi,
Et que le prince lui renvoie,
Chacun vit, ne songeant qu'à soi.
Mais lorsque la philosophie,
La séduisante poésie,
Le goût, l'esprit, l'amour des arts,
Rejoignent sous leurs étendards,
A trois cents milles de distance,
Votre très royale éloquence
Et mon goût pour tous vos talents;
Quand, sans crainte et sans espérance,
Je sens en moi tous vos penchants;
Et lorsqu'un peu de confidence
Resserre encor ces nœuds charmants;
Enfin lorsque Berlin attire
Tous mes sens à Cirei séduits,
Alors ne pouvez-vous pas dire:

On m'aime, tout roi que je suis?
Enfin l'océan germanique,
Qui toujours des bons Hambourgeois
Servit si bien la république,
Vers Embden sera sous vos lois,
Avec garnison batavique.
Un tel mélange me confond;
Je m'attendais peu, je vous jure,
De voir de l'or avec du plomb;
Mais votre creuset me rassure:
A votre feu, qui tout épure,
Bientôt le vil métal se fond,
Et l'or vous demeure en nature.
Par-tout que de prospérités!
Vous conquérez, vous héritez
Des ports de mer et des provinces;
Vous mariez à de grands princes
De très adorables beautés;
Vous faites noce, et vous chantez
Sur votre lyre enchanteresse
Tantôt de Mars les cruautés,
Et tantôt la douce mollesse.
Vos sujets, au sein du loisir,
Goûtent les fruits de la victoire;
Vous avez et fortune et gloire;
Vous avez sur-tout du plaisir;
Et cependant le roi mon maître,
Si digne avec vous de paraître
Dans la liste des meilleurs rois,
S'amuse à faire dans la Flandre

Ce que vous fesiez autrefois
Quand trente canons à-la-fois
Mettaient des bastions en cendres.
C'est lui qui, secouru du ciel,
Et sur-tout d'une armée entière,
A brisé la forte barrière
Qu'à notre nation guerrière
Mettait le bon greffier Fagel.
De Flandre il court en Allemagne
Défendre les rives du Rhin;
Sans quoi le pandour inhumain
Viendrait s'enivrer de ce vin
Qu'on a cuvé dans la Champagne.
Grand roi, je vous l'avais bien dit
Que mon souverain magnanime
Dans l'Europe aurait du crédit,
Et de grands droits à votre estime.
Son beau feu, dont un vieux prélat
Avait caché les étincelles,
A de ses flammes immortelles
Tout d'un coup répandu l'éclat.
Ainsi la brillante fusée
Est tranquille jusqu'au moment
Où, par son amorce embrasée,
Elle éclaire le firmament,
Et, perçant dans les sombres voiles,
Semble se mêler aux étoiles,
Qu'elle efface par son brillant.
C'est ainsi que vous enflammâtes
Tout l'horizon d'un nouveau ciel,

Lorsqu'à Berlin vous commençâtes
A prendre ce vol immortel
Devers la gloire, où vous volâtes.
Tout du plus loin que je vous vis,
Je m'écriai, je vous prédis
A l'Europe tout incertaine.
Vous parûtes : vingt potentats
Se troublèrent dans leurs états
En voyant ce grand phénoméne.
Il brille, il donne de beaux jours;
J'admire, je bénis son cours;
Mais c'est de loin : voilà ma peine.

VARIANTE.

Le commencement de l'épître est différent dans quelques copies.

Grand roi, la longue maladie
Qui va rongeant l'étui malsain
De mon ame assez engourdie,
Et de plus une comédie
Que je fais pour notre dauphin;
Et que j'ai peur qui ne l'ennuie,
Tout cela retenait ma main;
Et souvent je donnais en vain
Des secousses à mon génie,
Pour qu'il envoyât dans Berlin
Quelque nouvelle rapsodie,
Quelque rondeau, quelque huitain,
Au vainqueur de la Silésie,
A ce bel-esprit souverain,
A ce grand homme, un peu malin,
Chez qui j'aurais passé ma vie,

Si j'avais à ma fantaisie
Pu disposer de mon destin.
En vain vous m'appelez volage,
Toujours dans un noble esclavage
Votre muse retient mes pas;
Et je suis serviteur du sage,
Quoique mon cœur ne le soit pas.
Votre esprit sublime et facile,
Vos entretiens et votre style,
Ont pour moi des charmes plus doux
Que votre suprême puissance,
Vos grenadiers, votre opulence,
Et cent villes à vos genoux.
Dussé-je leur faire une offense,
Je ne puis rien aimer que vous.
Ceux qui sont nés, etc.

NOTES.

v. 37. Vous conquérez, vous héritez.

Le dernier duc d'Ost-Frise venait de mourir, et avait laissé à la couronne de Prusse une principauté riche et considérable. B.

v. 39. Vous mariez à de grands princes
De très adorables beautés.

Pendant sont séjour à Pirmont, dans les premiers mois de l'année 1744, Frédéric avait fait demander en mariage la fille unique du landgrave de Cassel, Marie-Amélie, pour le margrave Charles de Brandebourg. Elle fut accordée; mais sa mort arriva le 19 novembre 1744, avant la célébration. B.

v. 52. S'amuse à faire dans la Flandre
Ce que vous fesiez autrefois.

Voyez, dans le tome I des *Poésies*, le poëme sur les Événements de 1744, et ci-après l'épître LXV.

ÉPITRE LXIV.

AU ROI DE PRUSSE.

Paris, ce 1er novembre 1744.

Du héros de la Germanie
Et du plus bel esprit des rois
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers ni prose polie ;
Ma muse en est en léthargie.
Je me réveille aux fiers accents
De l'Allemagne ranimée ;
Aux fanfares de votre armée,
A vos tonnerres menaçants,
Qui se mêlent aux cris perçants
Des cent voix de la Renommée.
Je vois de Berlin à Paris
Cette déesse vagabonde,
De Frédéric et de Louis
Porter les noms au bout du monde ;
Ces noms que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière ;
Ces noms, qui répondent assez
Du bonheur de l'Europe entière,
S'ils sont toujours entrelacés.

Quels seront les heureux poëtes,
Les chantres boursouflés des rois,
Qui pourront élever leurs voix,
Et parler de ce que vous faites?
C'est à vous seul de vous chanter,
Vous qu'en vos mains j'ai vu porter
La lyre et la lance d'Achille;
Vous qui, rapide en votre style
Comme dans vos exploits divers,
Faites de la prose et des vers
Comme vous prenez une ville.
D'Horace heureux imitateur,
Sa gaieté, son esprit, sa grace,
Ornent votre style enchanteur :
Mais votre muse le surpasse
Dans un point cher à notre cœur :
L'empereur protégeait Horace,
Et vous protégez l'empereur.
Fils de Mars et de Calliope,
Et digne de ces deux grands noms,
Faites le destin de l'Europe,
Et daignez faire des chansons;
Et quand Thémis, avec Bellone,
Par votre main raffermira
Des Césars le funeste trône;
Quand le Hongrois cultivera
A l'abri d'une paix profonde
Du Tokai la vigne féconde;
Quand par-tout son vin se boira,

Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde,
Mon prince à Berlin reviendra;
Mon prince à son peuple qui l'aime
Libéralement donnera
Un nouvel et bel opéra,
Qu'il aura composé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira;
Car, tout envieux que nous sommes
Et du mérite et du grand nom,
Un poëte est toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.
Mais, croyez-moi, d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire;
Fussiez-vous pauvre comme Homère,
Comme lui vous vivrez toujours.
Pardon, si ma plume légère,
Que souvent la votre enhardit,
Écrit toujours au bel-esprit
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord, à vos sanglants progrès,
Vit des rois le plus formidable:
Moi, qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

ÉPITRE LXV.

AU ROI.

PRÉSENTÉE A SA MAJESTÉ AU CAMP DEVANT FRIBOURG.

Novembre 1744.

Vous dont l'Europe entière aime ou craint la justice,
Brave et doux à-la-fois, prudent sans artifice,
Roi nécessaire au monde, où portez-vous vos pas?
De la fièvre échappé, vous courez aux combats!
Vous volez à Fribourg! En vain La Peyronie
Vous disait : « Arrêtez, ménagez votre vie;
« Il vous faut du régime, et non des soins guerriers :
« Un héros peut dormir couronné de lauriers. »
Le zèle a beau parler, vous n'avez pu le croire.
Rebelle au médecin, et fidèle à la gloire,
Vous bravez l'ennemi, les assauts, les saisons,
Le poids de la fatigue et le feu des canons.
Tout l'état en frémit, et craint votre courage:
Vos ennemis, grand roi, le craignent davantage.
Ah! n'effrayez que Vienne, et rassurez Paris!
Rendez, rendez la joie à vos peuples chéris;
Rendez-nous ce héros qu'on admire et qu'on aime.
Un sage nous a dit que le seul bien suprême,
Le seul bien qui du moins ressemble au vrai bonheur,

Le seul digne de l'homme, est de toucher un cœur.
Si ce sage eut raison, si la philosophie
Plaça dans l'amitié le charme de la vie,
Quel est donc, justes dieux ! le destin d'un bon roi,
Qui dit, sans se flatter : Tous les cœurs sont à moi ?
A cet empire heureux qu'il est beau de prétendre !
Vous qui le possédez, venez, daignez entendre
Des bornes de l'Alsace aux remparts de Paris
Ce cri que l'amour seul forme de tant de cris.
Accourez, contemplez ce peuple dans la joie,
Bénissant le héros que le ciel lui renvoie.
Ne le voyez-vous pas tout ce peuple à genoux,
Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous,
Tous nos cœurs enflammés volant sur notre bouche ?
C'est là le vrai triomphe, et le seul qui vous touche.
Cent rois, au Capitole en esclaves traînés,
Leurs villes, leurs trésors, et leurs dieux enchaînés,
Ces chars étincelants, ces prêtres, cette armée,
Ce sénat insultant à la terre opprimée,
Ces vaincus envoyés du spectacle au cercueil,
Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'orgueil :
Le vôtre est de l'amour, et la gloire en est pure ;
Un jour les effaçait, le vôtre à jamais dure ;
Ils effrayaient le monde, et vous le rassurez.
Vous, l'image des dieux sur la terre adorés,
Vous que dans l'âge d'or elle eût choisi pour maître,
Goûtez les jours heureux que vos soins font renaître !
Que la paix florissante embellisse leur cours !
Mars fait des jours brillants, la paix fait les beaux jours.

Qu'elle vole à la voix du vainqueur qui l'appelle,
Et qui n'a combattu que pour nous et pour elle!

NOTE.

v. 5. Vous volez à Fribourg! En vain La Peyronie.

Premier chirurgien du roi. (Édit. de 1751.)

ÉPITRE LXVI.

AU ROI DE PRUSSE.

FRAGMENT.

. . . . . .

. . . . . .

Ah ! mon prince, c'est grand dommage
Que vous n'ayez point votre image,
Un fils par la gloire animé,
Un fils par vous accoutumé
A rogner ce grand héritage
Que l'Autriche s'était formé.
  Il est doux de se reconnaître
Dans sa noble postérité ;
Un grand homme en doit faire naître :
Voyez comme le roi mon maître
De ce devoir s'est acquitté.
Son dauphin, comme vous, appelle
Auprès de lui les plus beaux arts
De Le Brun, de Lulli, d'Handelle,
Tout aussi bien que ceux de Mars.
Il apprit la langue espagnole ;
Il entend celle des Césars,
Mais des Césars du Capitole.
Vous me demanderez comment,
Dans le beau printemps de sa vie,

Un dauphin peut en savoir tant;
Qui fut son maître : le génie ;
Ce fut là votre précepteur.
Je sais bien qu'un peu de culture
Rend encor le terrain meilleur;
Mais l'art fait moins que la nature.

NOTE.

v. 14. De Le Brun, de Lulli, d'Handelle.

Le célèbre Haendel, né en 1684, mort en 1759. B.

ÉPITRE LXVII.

AU ROI DE PRUSSE.

J'ai donc vu ce Potsdam, et je ne vous vois pas ;
On dit qu'ainsi que moi vous prenez médecine.
Que de conformités m'attachent sur vos pas !
Le dieu de la double colline,
L'amour de tous les arts, la haine des dévots ;
Raisonner quelquefois sur l'essence divine,
Peu hanter nosseigneurs les sots ;
Au corps comme à l'esprit donner peu de repos ;
Mettre l'ennui toujours en fuite ;
Manger trop quelquefois, et me purger ensuite ;
Savourer les plaisirs et me moquer des maux ;
Sentir et réprimer ma vive impatience :
Voilà quel est mon lot, voilà ma ressemblance
Avec mon aimable héros.
O vous, maîtres du monde ! ô vous, roi que j'atteste,
Indolents dans la paix, ou de sang abreuvés....
Ressemblez-lui dans tout le reste....

ÉPITRE LXVIII.

A M. LE MARÉCHAL DE SAXE.

Je goûtais dans ma nuit profonde
Les froides douceurs du repos,
Et m'occupais peu des héros
Qui troublent le repos du monde;
Mais dans nos champs élysiens
Je vois une troupe en colère
De fiers Bretons, d'Autrichiens,
Qui vous maudit et vous révère;
Je vois des Français éventés
Qui tous se flattent de vous plaire,
Et qui sont encore entêtés
De leurs plaisirs et de leur gloire,
Car ils sont morts à vos côtés
Entre les bras de la victoire.
Enfin dans ces lieux tout m'apprend
Que celui que je vis à table
Gai, doux, facile, complaisant,
Et des humains le plus aimable,
Devient aujourd'hui le plus grand.
J'allais vous faire un compliment;
Mais, parmi les choses étranges
Qu'on dit à la cour de Pluton,
On prétend que ce fier Saxon

S'enfuit au seul bruit des louanges,
Comme l'Anglais fuit à son nom.
Lisez seulement mes folies,
Mes vers, qui n'ont loué jamais
Que les trop dangereux attraits
Du dieu du vin et des Silvies :
Ces sujets ont toujours tenté
Les héros de l'antiquité
Comme ceux du siècle où nous sommes :
Pour qui sera la volupté,
S'il en faut priver les grands hommes ?

NOTE.

J. B. L. Hercule, marquis de Rochemore, né en octobre 1693, et mort le 26 mars 1743, selon le *Moréri* de 1759, est auteur d'un recueil de poésies restées inédites. Dans cette épître, qui doit être de 1745, année ou le maréchal de Saxe gagna la bataille de Fontenoi, le marquis de Rochemore, son ancien ami, est supposé lui faire un envoi de l'autre monde.

La *Biographie universelle*, en donnant à Rochemore les prénoms de J. B. L. Timoléon, le fait naître en 1695 et mourir en 1740. (Glog.)

ÉPITRE LXIX.

AU ROI DE PRUSSE,

QUI AVAIT ADRESSÉ DES VERS A L'AUTEUR
SUR CES RIMES REDOUBLÉES.

Juin 1745.

Lorsque deux rois s'entendent bien,
Que chacun d'eux défend son bien,
Et du bien d'autrui fait ripaille;
Quand un des deux, roi très chrétien,
L'autre qui l'est vaille que vaille,
Prennent des murs, gagnent bataille,
Et font sur le bord stygien
Voler des pandours la canaille;
Quand Berlin rit avec Versaille
Aux dépens de l'Hanovrien,
Que dit monsieur l'Autrichien?
Tout honteux, il faut qu'il s'en aille
Loin du monarque prussien,
Qui le bat, le suit, et s'en raille.
Cela pourra gâter la taille
De ce gros monsieur Bartenstein,
Et rabaisser ce ton hautain
Qui toujours contre vous criaille.
C'est en vain que l'Anglais travaille

A combattre votre destin,
Vous aurez l'huître, et lui l'écaille;
Vous aurez le fruit et le grain,
Et lui l'écorce avec la paille.
Le Saxon voit que c'est en vain
Qu'un petit moment il ferraille;
Contre un aussi mauvais voisin
Que peut-il faire? rien qui vaille.
Vous seriez empereur romain,
Et du pape première ouaille,
Si vous en aviez le dessein;
Mais votre pouvoir souverain
Subsistera, pour le certain,
Sans cette belle pretintaille.
Soyez l'arbitre du Germain,
Soyez toujours vainqueur humain,
Et laissez là la rime en *aille*.

ÉPITRE LXX.

A M. LE DUC D'AREMBERG.

1745.

D'Aremberg, où vas-tu? penses-tu m'échapper?
Quoi! tandis qu'à Paris on t'attend pour souper,
Tu pars, et je te vois, loin de ce doux rivage,
Voler en un clin d'œil aux lieux de ton bailliage!
C'est ainsi que les dieux qu'Homère a tant prônés
Fendaient les vastes airs, de leur course étonnés,
Et les fougueux chevaux du fier dieu de la guerre
Franchissaient en deux sauts la moitié de la terre.
Ces grands dieux toutefois, à ne déguiser rien,
N'avaient point dans la Gréce un château comme Enghien,
Et leurs divins coursiers, regorgeant d'ambrosie,
Ma foi, ne valaient pas tes chevaux d'Italie.
Que fais-tu cependant dans ces climats amis
Qu'à tes soins vigilants l'empereur a commis?
Vas-tu, de tes desirs portant par-tout l'offrande,
Séduire la pudeur d'une jeune Flamande,
Qui, tout en rougissant, acceptera l'honneur
Des amours indiscrets de son cher gouverneur?
La paix offre un champ libre à tes exploits lubriques;
Va remplir de cocus les campagnes belgiques,
Et fais-moi des bâtards où tes vaillantes mains
Dans nos derniers combats firent tant d'orphelins.
Mais quitte aussi bientôt, si la France te tente,

Des tétons du Brabant la chair flasque et tremblante,
Et, conduit par Momus et porté par les Ris,
Accours, vole, et reviens t'enivrer à Paris.
Ton salon est tout prêt, tes amis te demandent,
Du défunt Rothelin les pénates t'attendent.
Viens voir le doux La Faie aussi fin que courtois,
Le conteur Lasseré, Matignon le sournois,
Courcillon, qui toujours du théâtre dispose,
Courcillon, dont ma plume a fait l'apothéose,
Courcillon qui se gâte, et qui, si je m'en croi,
Pourrait bien quelque jour être indigne de toi.
Ah! s'il allait quitter la débauche et la table,
S'il était assez fou pour être raisonnable,
Il se perdrait, grands dieux! Ah! cher duc, aujourd'hui
Si tu ne viens pour toi, viens par pitié pour lui!
Viens le sauver : dis-lui qu'il s'égare et s'oublie,
Qu'il ne peut être bon qu'à force de folie;
Et, pour tout dire enfin, remets-le dans tes fers.
Pour toi, près l'Auxerrois, pendant quarante hivers,
Bois, parmi les douceurs d'une agréable vie,
Un peu plus d'hypocras, un peu moins d'eau-de-vie.

NOTES.

Cette épître a été imprimée en 1764, et peut-être plus tôt; mais bien incorrectement. On n'y lit que trente-cinq vers, il y en a ici neuf de plus. B.

v. 32. Courcillon, dont ma plume a fait l'apothéose.

Voyez, dans le second volume des *Poésies*, la satire intitulée l'*Anti-Giton*. B.

ÉPITRE LXXI.

AU DUC DE RICHELIEU.

1745.

Généreux courtisan d'un roi brillant de gloire,
Vous, ministre et témoin de ses vaillants exploits,
L'emploi d'écrire son histoire
Devient le plus beau des emplois.
Plus il est glorieux, et plus il est facile;
Le sujet seul fait tout, et l'art est inutile.
Je n'ai pas besoin d'ornement,
Je n'ai rien à flatter, et je n'ai rien à taire :
Je dois raconter simplement
Les grandes actions, ainsi qu'il les sait faire.
Je dirai qu'il porte ses pas
Des jeux à la tranchée, et d'un siége aux combats;
Que si Louis-le-Grand renversa des murailles,
Le ciel réservait à son fils
L'honneur de gagner des batailles,
Et de mettre le comble à la gloire des lis.
Je peindrai ce courage et tranquille et terrible,
Vainqueur du fier Anglais, qui se croit invincible;
Le champ de Fontenoi de meurtre ensanglanté,
D'autant plus glorieux qu'il fut plus disputé.
Dans ce combat affreux, acharné, sanguinaire,
Le roi craint pour son fils, le fils craint pour son père;

Nos soldats tout sanglants frémissent pour tous deux,
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.
Grand roi, Londres gémit, Vienne pleure et t'admire :
Ton bras va décider des destins de l'Empire.
La Sardaigne balance, et Munich se repent ;
Le Batave indécis au remords est en proie ;
Et la France s'écrie au milieu de sa joie :
« Le plus aimé des rois est aussi le plus grand. »

NOTE.

Cette épître, imprimée pour la première fois en 1817, est évidemment le premier jet du *Poëme de Fontenoi.* (Voyez *Poésies*, tome I. B.

ÉPITRE LXXII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI,

QUI ÉTAIT ALORS A LA COUR DE SAXE, ET QUE LE ROI DE POLOGNE AVAIT FAIT SON CONSEILLER DE GUERRE.

Paris, 21 février 1747.

Enfant du Pinde et de Cythère,
Brillant et sage Algarotti,
A qui le ciel a départi
L'art d'aimer, d'écrire, et de plaire,
Et que, pour comble de bienfaits,
Un des meilleurs rois de la terre
A fait son conseiller de guerre
Dès qu'il a voulu vivre en paix;
Dans vos palais de porcelaine,
Recevez ces frivoles sons,
Enfilés sans art et sans peine
Au charmant pays des pompons.
O Saxe! que nous vous aimons!
O Saxe! que nous vous devons
D'amour et de reconnaissance!
C'est de votre sein que sortit
Le héros qui venge la France,
Et la nymphe qui l'embellit.
Apprenez que cette dauphine

Par ses graces, par son esprit,
Ici chaque jour accomplit
Ce que votre muse divine
Dans ses lettres m'avait prédit.
Vous penserez que je l'ai vue,
Quand je vous en dis tant de bien,
Et que je l'ai même entendue;
Je vous jure qu'il n'en est rien,
Et que ma muse peu connue,
En vous répétant dans ces vers
Cette vérité toute nue,
N'est que l'écho de l'univers.
Une dauphine est entourée,
Et l'étiquette est son tourment.
J'ai laissé passer prudemment
Des paniers la foule titrée,
Qui remplit tout l'appartement
De sa bigarrure dorée.
Virgile était-il le premier
A la toilette de Livie?
Il laissait passer Cornélie,
Les ducs et pairs, le chancelier,
Et les cordons bleus d'Italie,
Et s'amusait sur l'escalier
Avec Tibulle et Polymnie.
Mais à la fin j'aurai mon tour:
Les Dieux ne me refusent guère;
Je fais aux Graces chaque jour
Une très dévote prière.

Je leur dis : Filles de l'Amour,
Daignez, à ma muse discrète
Accordant un peu de faveur,
Me présenter à votre sœur
Quand vous irez à sa toilette.
Que vous dirai-je maintenant
Du dauphin, et de cette affaire
De l'amour et du sacrement?
Les dames d'honneur de Cythère
En pourraient parler dignement;
Mais un profane doit se taire.
Sa cour dit qu'il s'occupe à faire
Une famille de héros,
Ainsi qu'ont fait très à propos
Son aïeul et son digne père.
Daignez pour moi remercier
Votre ministre magnifique;
D'un fat éloge poétique
Je pourrais fort bien l'ennuyer:
Mais je n'aime pas à louer;
Et ces offrandes si chéries
Des belles et des potentats,
Gens tous nourris de flatteries,
Sont un bijou qui n'entre pas
Dans son baguier de pierreries.
Adieu, faites bien au Saxon
Goûter les vers de l'Italie
Et les vérités de Newton;
Et que votre muse polie

Parle encor sur un nouveau ton
De notre immortelle Émilie.

VARIANTES.

V. 5. Dans la plupart des éditions, au lieu de ces quatre vers, on lisait :

L'art d'aimer, d'écrire, et de plaire,
Et dont le charmant caractère
A tous les goûts est assorti;
Dans vos palais, etc.

v. 34. J'ai laissé passer prudemment
Des paniers la foule dorée,
Qui remplit tout l'appartement;
Et cinq cents dames qui, peut-être,
S'approchant pour la censurer,
Se sont mises à l'adorer
Dès qu'elles ont pu la connaître.
Virgile, etc.

NOTES.

v. 17. Le héros qui venge la France.

Le maréchal de Saxe, qui venait d'être nommé maréchal général des camps et armées du roi, titre qu'avait eu Turenne. B.

v. 18. Et la nymphe qui l'embellit.

Marie-Josèphe, fille du roi de Pologne, électeur de Saxe, mariée au dauphin, le 9 février 1747. B.

ÉPITRE LXXIII.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

SUR LA VICTOIRE REMPORTÉE PAR LE ROI, A LAWFELT.

1747.

Auguste fille et mère de héros,
Vous ranimez ma voix faible et cassée,
Et vous voulez que ma muse lassée
Comme Louis ignore le repos.
D'un crayon vrai vous m'ordonnez de peindre
Son cœur modeste et ses brillants exploits,
Et Cumberland, que l'on a vu deux fois
Chercher ce roi, l'admirer, et le craindre;
Mais des bons vers l'heureux temps est passé;
L'art des combats est l'art où l'on excelle.
Notre Alexandre en vain cherche un Apelle:
Louis s'élève, et le siècle est baissé.
De Fontenoi le nom plein d'harmonie
Pouvait au moins seconder le génie.
Boileau pâlit au seul nom de Wœrden.
Que dirait-il si, non loin d'Helderen,
Il eût fallu suivre entre les deux Néthes
Bathiani, si savant en retraites;

Avec d'Étrée à Rosmal s'avancer?
La Gloire parle, et Louis me réveille;
Le nom du roi charme toujours l'oreille;
Mais que Lawfelt est rude à prononcer!
Et quel besoin de nos panégyriques,
Discours en vers, épîtres héroïques,
Enregistrés, visés par Crébillon,
Signés Marville, et jamais Apollon?
De votre fils je connais l'indulgence;
Il recevra sans courroux mon encens:
Car la Bonté, la sœur de la Vaillance,
De vos aïeux passa dans vos enfants.
Mais tout lecteur n'est pas si débonnaire;
Et si j'avais, peut-être téméraire,
Représenté vos fiers carabiniers
Donnant l'exemple aux plus braves guerriers;
Si je peignais ce soutien de nos armes,
Ce petit-fils, ce rival de Condé;
Du dieu des vers si j'étais secondé,
Comme il le fut par le dieu des alarmes,
Plus d'un censeur, encore avec dépit,
M'accuserait d'en avoir trop peu dit.
Très peu de gré, mille traits de satire,
Sont le loyer de quiconque ose écrire:
Mais pour son prince il faut savoir souffrir;
Il est par-tout des risques à courir,
Et la censure, avec plus d'injustice,
Va tous les jours acharner sa malice
Sur des héros dont la fidélité

L'a mieux servi que je ne l'ai chanté.
Allons, parlez, ma noble académie :
Sur vos lauriers êtes-vous endormie?
Représentez ce conquérant humain
Offrant la paix, le tonnerre à la main.
Ne louez point, auteurs, rendez justice;
Et, comparant aux siècles reculés
Le siècle heureux, les jours dont vous parlez,
Lisez César, vous connaîtrez Maurice.
Si de l'état vous aimez les vengeurs,
Si la patrie est vivante en vos cœurs,
Voyez ce chef dont l'active prudence
Venge à-la-fois Gênes, Parme, et la France.
Chantez Belle-Ile : élevez dans vos vers
Un monument au généreux Boufflers;
Il est du sang qui fut l'appui du trône :
Il eût pu l'être; et la faux du trépas
Tranche ses jours, échappés à Bellone,
Au sein des murs délivrés par son bras.
Mais quelle voix assez forte, assez tendre,
Saura gémir sur l'honorable cendre
De ces héros que Mars priva du jour,
Aux yeux d'un roi, leur père et leur amour?
O vous sur-tout, infortuné Bavière,
Jeune Froulai, si digne de nos pleurs,
Qui chantera votre vertu guerrière?
Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs?
Anges des cieux, puissances immortelles,
Qui présidez à nos jours passagers,

Sauvez Lautrec au milieu des dangers :
Mettez Ségur à l'ombre de vos ailes ;
Déja Rocoux vit déchirer son flanc.
Ayez pitié de cet âge si tendre ;
Ne versez pas le reste de ce sang
Que pour Louis il brûle de répandre.
De cent guerriers couronnez les beaux jours :
Ne frappez pas Bonac et d'Aubeterre,
Plus accablés sous de cruels secours
Que sous les coups des foudres de la guerre.
Mais, me dit-on, faut-il à tout propos
Donner en vers des listes de héros ?
Sachez qu'en vain l'amour de la patrie
Dicte vos vers au vrai seul consacrés :
On flatte peu ceux qu'on a célébrés ;
On déplaît fort à tous ceux qu'on oublie.
Ainsi toujours le danger suit mes pas ;
Il faut livrer presque autant de combats
Qu'en a causé sur l'onde et sur la terre
Cette balance utile à l'Angleterre.
Cessez, cessez, digne sang de Bourbon,
De ranimer mon timide Apollon,
Et laissez-moi tout entier à l'histoire ;
C'est là qu'on peut, sans génie et sans art,
Suivre Louis de l'Escaut jusqu'au Jart.
Je dirai tout, car tout est à sa gloire.
Il fait la mienne, et je me garde bien
De ressembler à ce grand satirique,
De son héros discret historien,

Qui, pour écrire un beau panégyrique,
Fut bien payé, mais qui n'écrivit rien.

VARIANTES.

v. 22. Mais que Lawfelt est rude à prononcer!
Puis, quand ma voix, par ses faits enhardie,
L'aurait chanté sur le plus noble ton,
Qu'aurais-je fait? blesser sa modestie,
Sans ajouter à l'éclat de son nom.
De votre fils, etc.

v. 28.* Il agréera mon inutile encens.

v. 48. L'a mieux servi que je ne l'ai chanté.
Auteurs du temps, rompez donc le silence,
Osez sortir d'une morne indolence;
Quand Louis vole à des périls nouveaux,
Si les Latours ainsi que les Vanloos
Peignent ses traits qu'un peuple heureux adore,
Peignez son ame, elle est plus belle encore.
Représentez, etc.

v. 68.* Saura gémir sur l'*héroïque* cendre
De ces *guerriers* que Mars priva du jour.

NOTES.

v. 24-26. Discours en vers, épîtres héroïques,
Enregistrés, visés par Crébillon,
Signés Marville, et jamais Apollon?

M. Crébillon, de l'Académie française, examinateur des écrits en une feuille présentés à la police; M. Feydeau de Marville, alors lieutenant de police. (Édit. de 1757.)

v. 56. Lisez César, vous connaîtrez Maurice.

Maurice, comte de Saxe. (Édition de 1757.)

v. 61. Chantez Belle-Ile : élevez dans vos vers
Un monument au généreux Boufflers.

Le duc de Boufflers, arrivé le 1er mai à Gênes pour y commander les troupes destinées à secourir cette république contre les Impériaux, après s'être signalé en diverses occasions, et avoir remporté de grands avantages sur les Autrichiens, tomba malade de la petite-vérole, et mourut le 2 juillet 1747, à quarante-deux ans. B.

v. 81. Ne versez pas le reste de ce sang
Que pour Louis il brûle de répandre.

M. le marquis de Ségur, ministre de la guerre, en 1780 : il avait été dangereusement blessé à Rocoux, et perdit un bras à la bataille de Lawfelt. (Édit. de Kehl.)

v. 104. De ressembler à ce grand satirique.

Boileau. (Édit. de 1757.)

ÉPITRE LXXIV.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Dans vos projets étudiés
Joignant la force et l'artifice,
Vous devenez donc un Ulysse,
D'un Achille que vous étiez.
Les intérêts de deux couronnes
Sont soutenus par vos exploits,
Et des fiers tyrans du Génois
On vous a vu prendre à-la-fois
Et les postes et les personnes.
L'ennemi, par vous déposté,
Admire votre habileté.
En pareil cas, quelque Voiture
Vous dirait qu'on vous vit toujours
Auprès de Mars et des Amours
Dans la plus brillante posture.
Ainsi jadis on s'exprimait
Dans la naissante académie
Que votre grand-oncle formait;
Mais la vieille dame, endormie
Dans le sein d'un triste repos,
Semble renoncer aux bons mots,
Et peut-être même au génie.
Mais quand vous viendrez à Paris,

Après plus d'un beau poste pris,
Il faudra bien qu'on vous harangue
Au nom du corps des beaux-esprits,
Et des maîtres de notre langue.
Revenez bientôt essuyer
Ces fadeurs qu'on nomme éloquence,
Et donnez-moi la préférence
Quand il faudra vous ennuyer.

ÉPITRE LXXV.

A MADAME DENIS,

NIÉCE DE L'AUTEUR.

LA VIE DE PARIS ET DE VERSAILLES.

1748.

Vivons pour nous, ma chère Rosalie;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains :
Ils sont si sots, si dangereux, si vains !
Ce tourbillon qu'on appelle le monde
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.
  Après dîné, l'indolente Glycère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire :
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où, montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières.
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, et s'en repent déja,
L'embrasse, et bâille; et puis lui dit : Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame :
Joignez un peu votre inutilité

A ce fardeau de mon oisiveté.
Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
Quelques propos sur le jeu, sur le temps,
Sur un sermon, sur le prix des rubans,
Ont épuisé leurs ames excédées :
Elles chantaient déja, faute d'idées ;
Dans le néant leur cœur est absorbé,
Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé,
Fade plaisant, galant escroc, et prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître.
Vient à la piste un fat en manteau noir,
Qui se rengorge, et se lorgne au miroir.
Nos deux pédants sont tous deux sûrs de plaire ;
Un officier arrive, et les fait taire,
Prend la parole, et conte longuement
Ce qu'à Plaisance eût fait son régiment
Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
Il vous le mène au col de la Bouquette ;
A Nice, au Var, à Digne il le conduit ;
Nul ne l'écoute, et le cruel poursuit.
Arrive Isis, dévote au maintien triste,
A l'air sournois : un petit janséniste,
Tout plein d'orgueil et de saint Augustin,
Entre avec elle, en lui serrant la main.
D'autres oiseaux de différent plumage,
Divers de goût, d'instinct, et de ramage,
En sautillant font entendre à-la-fois
Le gazouillis de leurs confuses voix :

Et dans les cris de la folle cohue
La Médisance est à peine entendue.
Ce chamaillis de cent propos croisés
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme, un stupide silence,
Succéde au bruit de leur impertinence;
Chacun redoute un honnête entretien:
On veut penser, et l'on ne pense rien.
O roi David! ô ressource assurée!
Viens ranimer leur langueur désœuvrée;
Grand roi David, c'est toi dont les sixains
Fixent l'esprit et le goût des humains.
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître,
Femme sur-tout, chacun met son espoir
Dans tes cartons peints de rouge et de noir:
Leur ame vide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.
De ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le soupé;
Chaque convive en liberté déploie
A son voisin son insipide joie.
L'homme machine, esprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ses ressorts:
Avec le sang l'ame se renouvelle,
Et l'estomac gouverne la cervelle.
Ciel! quels propos! ce pédant du palais
Blâme la guerre et se plaint de la paix.
Ce vieux Crésus, en sablant du Champagne,

Gémit des maux que souffre la campagne;
Et, cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles surchargé.
Monsieur l'abbé vous entame une histoire,
Qu'il ne croit point, et qu'il veut faire croire;
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à son tour.
De froids bons mots, des équivoques fades,
Des quolibets, et des turlupinades,
Un rire faux que l'on prend pour gaieté,
Font le brillant de la société.
C'est donc ainsi, troupe absurde et frivole,
Que nous usons de ce temps qui s'envole;
C'est donc ainsi que nous perdons des jours
Longs pour les sots, pour qui pense si courts.
Mais que ferai-je? où fuir loin de moi-même?
Il faut du monde; on le condamne, on l'aime:
On ne peut vivre avec lui ni sans lui.
Notre ennemi le plus grand, c'est l'ennui.
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille,
Vole à la cour, dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hasard,
Dans cette cour on se tait avec art,
Et de la joie, ou fausse ou passagère,
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de son maître approcher!
Il n'a plus rien désormais à chercher.
Mais Jupiter, au fond de l'empyrée,
Cache aux humains sa présence adorée;

Il n'est permis qu'à quelques demi-dieux
D'entrer le soir aux cabinets des cieux.
Faut-il aller, confondu dans la presse,
Prier les dieux de la seconde espéce,
Qui des mortels font le mal ou le bien?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui, portés sur ces rapides sphères
Que la fortune agite en sens contraires,
L'esprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le temps d'avoir un sentiment?
A leur lever pressez-vous pour attendre,
Pour leur parler sans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très poli.
Non, dites-vous, la cour ni le beau monde
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fuis pour jamais ces puissants dangereux;
Fuis les plaisirs, qui sont trompeurs comme eux.
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends ta récompense.
Qui? le public! ce fantôme inconstant,
Monstre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flatte et mord, qui dresse par sottise
Une statue, et par dégoût la brise?
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert;
Et, prodiguant l'insolence et l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure:
Il juge, il loue, il condamne au hasard

Toute vertu, tout mérite, et tout art.
C'est lui qu'on vit, de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'*Armide*,
Et, pour *Judith*, *Pirame*, et *Régulus*,
Abandonner *Phèdre* et *Britannicus;*
Lui qui dix ans proscrivit *Athalie*,
Qui, protecteur d'une scène avilie,
Frappant des mains, bat à tort, à travers,
Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.
Mais il revient, il répare sa honte;
Le temps l'éclaire : oui; mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce siècle pervers,
En attendant que les siens soient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra justice;
Mais, moi vivant, il faut que je jouisse.
Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?
L'ombre de Pope avec les rois repose;
Un peuple entier fait son apothéose,
Et son nom vole à l'immortalité:
Quand il vivait il fut persécuté.
Ah! cachons-nous; passons avec les sages
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages;
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de temps que me laissent les dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure!
Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas,

Loin du bigot dont la peur dangereuse
Corrompt la vie, et rend la mort affreuse!

VARIANTES.

v. 64. Dans tes cartons peints de rouge et de noir.
Tu fais leur joie, et l'ame est abusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.
C'est là qu'on voit l'Intérêt attentif,
Qui d'un œil sombre et d'un esprit actif,
En combinant que deux et deux font quatre,
S'obstine à vaincre, et se plaît à combattre.
Saint-Severin*, et vous, grave du Theil,
Travaillez-vous avec un soin pareil,
Quand dans les murs bâtis par Charlemagne
Vous rajustez la France et l'Allemagne?
De ces exploits, etc.

v. 110. Prier les dieux de la seconde espèce;
A leurs autels porter son encensoir,
Et de leurs mains attendre un billet noir,
Qui peut sortir de cette roue immense
Où sont les lots que leur faveur dispense.
A leurs humeurs faut-il s'assujettir,
Importuner, souffrir, flatter, mentir,
Remercier d'un dégoût, d'un caprice,
Et pour loyer d'un si noble service,
Obtenir d'eux, après un an d'oubli,
Dans l'antichambre, etc.

NOTES.

Il paraît que cette petite pièce fut faite immédiatement après la guerre de 1741; guerre funeste, entreprise pour

* Le marquis de Saint-Severin, l'un des plénipotentiaires au congrès d'Aix-la-Chapelle.

dépouiller l'héritière de la maison d'Autriche de la succession paternelle. (Édit. de Kehl.)

v. 38. Il vous le mène au col de la Bouquette.

La *Bocheta* ou *Bocchetta*, passage en Italie, dans les montagnes, du côté de Gênes. B.

v. 59. Grand roi David, c'est toi dont les sixains.

Tous les jeux de cartes sont à l'enseigne du roi David. (Édit. de 1757.)

v. 95. On ne peut vivre avec lui ni sans lui.

Imitation de ce vers de Martial, XII, 47:

Nec tecum possum vivere, nec sine te. B.

v. 139. Et par *Judith*, *Pirame*, et *Régulus*.

Judith est une tragédie de Boyer; *Pirame* et *Régulus* sont de Pradon. B.

v. 152. Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?

Imitation de Martial, V, 10:

Si post fata venit gloria, non propero. B.

ÉPITRE LXXVI.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Lunéville, novembre 1748.

Vous qui de la chronologie
Avez réformé les erreurs ;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poésie ;
Vous qui de la philosophie
Avez sondé les profondeurs,
Malgré les plaisirs séducteurs
Qui partagèrent votre vie ;
Hénault, dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Parmi tant de succès flatteurs,
Vous avez désarmé l'Envie :
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois chaque jour la cruelle
Verser ses poisons sur mes pas ?
Il ne faut point s'en faire accroire ;
J'eus l'air de me faire afficher
Aux murs du temple de Mémoire :
Aux sots vous sûtes vous cacher.
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.

Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage,
Domine sur mille arbrisseaux,
On respecte ses verts rameaux,
Et l'on danse sous son ombrage;
Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu sur l'horizon,
On l'en arrache avec colère.
Je plains le sort de tout auteur,
Que les autres ne plaignent guères;
Si dans ses travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que, des beaux-esprits serviteur,
Il évite ses chers confrères.
Montaigne, cet auteur charmant,
Tour-à-tour profond et frivole,
Dans son château paisiblement,
Loin de tout frondeur malévole,
Doutait de tout impunément,
Et se moquait très librement
Des bavards fourrés de l'école;
Mais quand son élève Charron,
Plus retenu, plus méthodique,
De sagesse donna leçon,
Il fut près de périr, dit-on,
Par la haine théologique.
Les lieux, le temps, l'occasion,
Font votre gloire ou votre chute:
Hier on aimait votre nom,

Aujourd'hui l'on vous persécute.
La Gréce à l'insensé Pyrrhon
Fait élever une statue :
Socrate prêche la raison,
Et Socrate boit la ciguë.
Heureux qui dans d'obscurs travaux
A soi-même se rend utile!
Il faudrait pour vivre tranquille
Des amis, et point de rivaux.
La gloire est toujours inquiéte ;
Le bel-esprit est un tourment.
On est dupe de son talent :
C'est comme une épouse coquette,
Il lui faut toujours quelque amant.
Sa vanité, qui vous obséde,
S'expose à tout imprudemment;
Elle est des autres l'agrément,
Et le mal de qui la posséde.
Mais finissons ce triste ton :
Est-il si malheureux de plaire ?
L'envie est un mal nécessaire ;
C'est un petit coup d'aiguillon
Qui vous force encore à mieux faire.
Dans la carrière des vertus
L'ame noble en est excitée.
Virgile avait son Mévius,
Hercule avait son Eurysthée.
Que m'importent de vains discours
Qui s'envolent et qu'on oublie ?

Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des cours,
Sans intrigue, sans jalousie,
Auprès d'un roi sans courtisans,
Près de Boufflers et d'Émilie;
Je les vois et je les entends,
Il faut bien que je fasse envie.

VARIANTE.

Cette épître commençait ainsi :

Hénault, fameux par vos soupés *,
Et par votre chronologie,
Par des vers au bon coin frappés,
Pleins de douceur et d'harmonie;
Vous qui dans l'étude occupez
L'heureux loisir de votre vie,
Daignez m'apprendre, je vous prie,
Par quel secret vous échappez
Aux malignités de l'Envie;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois que sa rage éternelle
Répand son poison sur mes pas.
Il ne faut point, etc.

NOTE.

v. 84. Auprès d'un roi sans courtisans.

Le roi Stanislas.

* Le président Hénault fut blessé de ce qu'on paraissait faire entrer ses soupés pour quelque chose dans sa réputation, et se fâcha sérieusement. M. de Voltaire changea sur-le-champ les premiers vers de sa pièce. (Édition de Kehl.)

ÉPITRE LXXVII.

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

A QUI LE SÉNAT DE GÊNES AVAIT ÉRIGÉ UNE STATUE.

Lunéville, 18 novembre 1748.

Je la verrai cette statue
Que Gêne éléve justement
Au héros qui l'a défendue.
Votre grand-oncle, moins brillant,
Vit sa gloire moins étendue;
Il serait jaloux à la vue
De cet unique monument.
  Dans l'âge frivole et charmant
Où le plaisir seul est d'usage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper si tendrement;
Pour modeler ce beau visage,
Qui de Vénus ornait la cour,
On eût pris celui de l'Amour,
Et sur-tout de l'Amour volage;
Et quelques traits moins enfantins
Auraient été la vive image
Du dieu qui préside aux jardins.
Ce double et charmant avantage
Peut diminuer à la fin;

Mais la gloire augmente avec l'âge.
Du sculpteur la modeste main
Vous fera l'air moins libertin;
C'est de quoi mon héros enrage.
On ne peut filer tous ses jours
Sur le trône heureux des Amours;
Tous les plaisirs sont de passage:
Mais vous saurez régner toujours
Par l'esprit et par le courage.
Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en miniature
Dans mille boîtes à portrait
Où Macé mit votre figure.
Mais ceux du Richelieu vainqueur,
Du héros soutien de nos armes,
Ceux du père, du défenseur
D'une république en alarmes,
Ceux de Richelieu son vengeur,
Ont pour moi cent fois plus de charmes.
Pardon, je sens tous les travers
De la morale où je m'engage;
Pardon, vous n'êtes pas si sage
Que je le prétends dans ces vers:
Je ne veux pas que l'univers
Vous croie un grave personnage.
Après ce jour de Fontenoi,
Où, couvert de sang et de poudre,
On vous vit ramener la foudre

Et la victoire à votre roi;
Lorsque, prodiguant votre vie,
Vous eûtes fait pâlir d'effroi
Les Anglais, l'Autriche, et l'Envie,
Vous revîntes vite à Paris
Mêler les myrtes de Cypris
A tant de palmes immortelles.
Pour vous seul, à ce que je vois,
Le Temps et l'Amour n'ont point d'ailes,
Et vous servez encor les belles,
Comme la France et les Génois.

NOTES.

Dans le *Nouveau magasin français*, par madame Le Prince de Beaumont, tome I, page 151, de la seconde édition anglaise, il y a une *Réponse de M. le duc de Richelieu* (c'est-à-dire en son nom) *à M. de Voltaire.* Elle est aussi en vers de huit syllabes. B.

v. 34. Où Macé mit votre figure.

J. B. Macé, peintre, mort en 1767. B.

v. 49. On vous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre roi.

Voyez à ce sujet une note de M. Clogenson, dans le chapitre xv du *Siècle de Louis XV.* (L. D. B.)

ÉPITRE LXXVIII.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

1749.

Tandis qu'au-dessus de la terre,
Des aquilons et du tonnerre,
La belle amante de Newton
Dans les routes de la lumière
Conduit le char de Phaéton,
Sans verser dans cette carrière,
Nous attendons paisiblement,
Près de l'onde castalienne,
Que notre héroïne revienne
De son voyage au firmament;
Et nous assemblons pour lui plaire,
Dans ces vallons et dans ces bois,
Les fleurs dont Horace autrefois
Fesait des bouquets pour Glycère.
Saint-Lambert, ce n'est que pour toi
Que ces belles fleurs sont écloses;
C'est ta main qui cueille les roses,
Et les épines sont pour moi.
Ce vieillard chenu qui s'avance,
Le Temps, dont je subis les lois,
Sur ma lyre a glacé mes doigts,

Et des organes de ma voix
Fait trembler la sourde cadence.
Les Graces dans ces beaux vallons,
Les dieux de l'amoureux délire,
Ceux de la flûte et de la lyre,
T'inspirent tes aimables sons,
Avec toi dansent aux chansons,
Et ne daignent plus me sourire.
Dans l'heureux printemps de tes jours
Des dieux du Pinde et des amours
Saisis la faveur passagère;
C'est le temps de l'illusion.
Je n'ai plus que de la raison :
Encore, hélas ! n'en ai-je guère.
Mais je vois venir sur le soir,
Du plus haut de son aphélie,
Notre astronomique Émilie
Avec un vieux tablier noir,
Et la main d'encre encor salie.
Elle a laissé là son compas,
Et ses calculs, et sa lunette;
Elle reprend tous ses appas :
Porte-lui vite à sa toilette
Ces fleurs qui naissent sous tes pas,
Et chante-lui sur ta musette
Ces beaux airs que l'Amour répète,
Et que Newton ne connut pas.

ÉPITRE LXXIX.

A M. D'ARGET.

9 ou 10 auguste 1750.

Ma foi, plus je lis, plus j'admire
Le philosophe de ces lieux :
Son sceptre peut briller aux yeux,
Mais mon oreille aime encor mieux
Les sons enchanteurs de sa lyre.
  Ce feu que dans les cieux vola
Le demi-dieu qui modela
Notre première mijaurée ;
Ce feu, cette essence sacrée,
Dont ailleurs assez peu l'on a,
Est donc tout en cette contrée ?
Ou bien du haut de l'empyrée
L'esprit d'Horace s'en alla
Sur les rivages de la Sprée
Et sur le trône d'Attila.
Le feu roi, s'il voyait cela,
En aurait l'ame pénétrée.

ÉPITRE LXXX.

A M. DESMAHIS.

1750.

Vos jeunes mains cueillent des fleurs
Dont je n'ai plus que les épines ;
Vous dormez dessous les courtines
Et des Graces et des neuf Sœurs :
Je leur fais encor quelques mines,
Mais vous possédez leurs faveurs.
  Tout s'éteint, tout s'use, tout passe :
Je m'affaiblis, et vous croissez :
Mais je descendrai du Parnasse
Content, si vous m'y remplacez.
Je jouis peu, mais j'aime encore ;
Je verrai du moins vos amours :
Le crépuscule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Je dirai : Je fus comme vous :
C'est beaucoup me vanter, peut-être ;
Mais je ne serai point jaloux.
Le plaisir permet-il de l'être ?

ÉPITRE LXXXI.

A M. LE CARDINAL QUIRINI.

Berlin, 1751.

Quoi ! vous voulez donc que je chante
Ce temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin se vante !
Je vous admire, et je me tais.
Comment sur les bords de la Sprée,
Dans cette infidèle contrée
Où de Rome on brave les lois,
Pourrai-je élever une voix
A des cardinaux consacrée ?
Éloigné des murs de Sion,
Je gémis en bon catholique.
Hélas ! mon prince est hérétique,
Et n'a point de dévotion.
Je vois avec componction
Que dans l'infernale sequelle
Il sera près de Cicéron,
Et d'Aristide et de Platon,
Ou vis-à-vis de Marc-Aurèle.
On sait que ces esprits fameux
Sont punis dans la nuit profonde;
Il faut qu'il soit damné comme eux,

Puisqu'il vit comme eux dans ce monde.
Mais sur-tout que je suis fâché
De le voir toujours entiché
De l'énorme et cruel péché
Que l'on nomme la tolérance !
Pour moi je frémis quand je pense
Que le musulman, le païen,
Le quakre, et le luthérien,
L'enfant de Genève et de Rome,
Chez lui tout est reçu si bien,
Pourvu que l'on soit honnête homme.
Pour comble de méchanceté
Il a su rendre ridicule
Cette sainte inhumanité,
Cette haine dont sans scrupule
S'arme le dévot entêté,
Et dont se raille l'incrédule.
Que ferai-je, grand cardinal,
Moi chambellan très inutile
D'un prince endurci dans le mal,
Et proscrit dans notre évangile ?
Vous dont le front prédestiné
A nos yeux doublement éclate;
Vous dont le chapeau d'écarlate
Des lauriers du Pinde est orné;
Qui, marchant sur les pas d'Horace
Et sur ceux de saint Augustin,
Suivez le raboteux chemin
Du Paradis et du Parnasse,

Convertissez ce rare esprit :
C'est à vous d'instruire et de plaire ;
Et la grace de Jésus-Christ
Chez vous brille en plus d'un écrit
Avec les trois Graces d'Homère.

ÉPITRE LXXXII.

A M. D'ARGET.

9 mars 1751.

Tout mon corps est en désarroi ;
Cu, tête, et ventre, sont chez moi
Fort indignes de notre maître.
Un cœur me reste : il est peut-être
Moins indigne de ce grand roi.
C'est un tribut que je lui doi ;
Mais, hélas ! il n'en a que faire.
Fatigué de vœux empressés,
Il peut croire que c'est assez
D'être bienfesant et de plaire.
Né pour le grand art de charmer,
Pour la guerre et la politique,
Il est trop grand, trop héroïque,
Et trop aimable pour aimer.

Tant pis pour mes flammes secrètes :
J'ose aimer le premier des rois ;
Je crains de vivre sous les lois
De la première des coquettes.
Du moins, pour prix de mes desirs,
J'entendrai sa docte harmonie,
Ces vers qui feraient mon envie,
S'ils ne fesaient pas mes plaisirs.
Adieu, monsieur son secrétaire ;
Soyez toujours mon tendre appui :
Si Frédéric ne m'aimait guère,
Songez que vous paierez pour lui.

ÉPITRE LXXXIII.

AU ROI DE PRUSSE.

9 avril 1751.

Dans ce jour du saint vendredi,
Jour où l'on veut nous faire accroire
Qu'un Dieu pour le monde a pâti,
J'ose adresser ma voix à mon vrai roi de gloire.

De mon salut vrai créateur,
De d'Argens et de moi l'unique rédempteur,
Du salut éternel je ne suis pas en peine;
Mais de ce vrai salut qu'on nomme la santé,
Mon esprit est inquiété.
Pardonnez, cher sauveur, à mon audace vaine.

O vous qui faites des heureux,
L'êtes-vous? souffrez-vous? êtes-vous à la gêne?
Et les points de côté, la colique inhumaine,
Troubleraient-ils encor des jours si précieux?

O philosophe roi! grand homme! heureux génie!
Vous dont le charmant entretien,
L'indulgente raison, l'aimable poésie,
Étonnent mon ame ravie,
Puissiez-vous goûter tout le bien
Que vous versez sur notre vie!

ÉPITRE LXXXIV.

AU ROI DE PRUSSE.

1751.

Est-il vrai que Voltaire aura
A Sans-Souci l'honneur de boire
Les eaux d'Hippocrène ou d'Égra,
Au lieu de l'onde sale et noire
Qu'en enfer il avalera?
  En ce cas il apportera
Son paquet et son écritoire,
Et près de vous il apprendra
Que sagesse vaut mieux que gloire.
  Sur les arbres il écrira :
« Beaux lieux consacrés à la lyre,
« Aux arts, aux douceurs du repos,
« J'admirais ici mon héros,
« Et me gardais de le lui dire. »

ÉPITRE LXXXV.

AU ROI DE PRUSSE.

Blaise Pascal a tort, il en faut convenir.
Ce pieux misanthrope, Héraclite sublime,
Qui pense qu'ici-bas tout est misère et crime,
Dans ses tristes accès ose nous maintenir
Qu'un roi que l'on amuse, et même un roi qu'on aime,
Dès qu'il n'est plus environné,
Dès qu'il est réduit à lui-même,
Est de tous les mortels le plus infortuné.
Il est le plus heureux s'il s'occupe et s'il pense.
Vous le prouvez très bien; car, loin de votre cour,
En hibou fort souvent renfermé tout le jour,
Vous percez d'un œil d'aigle en cet abyme immense
Que la philosophie offre à nos faibles yeux;
Et votre esprit laborieux,
Qui sait tout observer, tout orner, tout connaître,
Qui se connaît lui-même, et qui n'en vaut que mieux,
Par ce mâle exercice augmente encor son être.
Travailler est le lot et l'honneur d'un mortel.
Le repos est, dit-on, le partage du ciel.
Je n'en crois rien du tout: quel bien imaginaire
D'être les bras croisés pendant l'éternité!
Est-ce dans le néant qu'est la félicité?
Dieu serait malheureux s'il n'avait rien à faire;
Il est d'autant plus Dieu qu'il est plus agissant.

Toujours, ainsi que vous, il produit quelque ouvrage:
On prétend qu'il fait plus, on dit qu'il se repent.
Il préside au scrutin qui, dans le Vatican,
Met sur un front ridé la coiffe à triple étage.
Du prisonnier Mahmoud il vous fait un sultan.
Il mûrit à Moka, dans le sable arabique,
Ce café nécessaire au pays des frimas;
Il met la fièvre en nos climats,
Et le remède en Amérique.
Il a rendu l'humain séjour
De la variété le mobile théâtre;
Il se plut à pétrir d'incarnat et d'albâtre
Les charmes arrondis du sein de Pompadour,
Tandis qu'il vous étend un noir luisant d'ébène
Sur le nez aplati d'une dame africaine,
Qui ressemble à la nuit comme l'autre au beau jour.
Dieu se joue à son gré de la race mortelle;
Il fait vivre cent ans le Normand Fontenelle,
Et trousse à trente-neuf mon dévot de Pascal.
Il a deux gros tonneaux dont le bien et le mal
Descendent en pluie éternelle
Sur cent mondes divers et sur chaque animal.
Les sots, les gens d'esprit, et les fous, et les sages,
Chacun reçoit sa dose, et le tout est égal.
On prétend que de Dieu les rois sont les images:
Les Anglais pensent autrement;
Ils disent en plein parlement
Qu'un roi n'est pas plus dieu que le pape infaillible.
Mais il est pourtant très plausible
Que ces puissants du siècle un peu trop adorés,

A la faiblesse humaine ainsi que nous livrés,
Ressemblent en un point à notre commun maître :
C'est qu'ils font comme lui le mal et le bien-être ;
Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais
Le tonneau des dégoûts, des chagrins, des caprices,
Dont on voit tant de cœurs s'abreuver à longs traits.
Répandez de pures délices
Sur votre peu d'élus à vos banquets admis ;
Que leurs fronts soient sereins, que leurs cœurs soient unis ;
Au feu de votre esprit que notre esprit s'éclaire ;
Que sans empressement nous cherchions à vous plaire ;
Qu'en dépit de la majesté
Notre agréable Liberté,
Compagne du Plaisir, mère de la Saillie,
Assaisonne avec volupté
Les ragoûts de votre ambrosie.
Les honneurs rendent vain, le plaisir rend heureux.
Versez les douceurs de la vie
Sur votre olympe sablonneux,
Et que le bon tonneau soit à jamais sans lie.

NOTES.

Cette pièce est de 1751. On l'a imprimée souvent avec le titre des *Deux tonneaux*. (Édit. de Kehl.)

v. 8. Est de tous les mortels le plus infortuné.

Voyez les *Pensées de Pascal*, 1re part. art. VII, nº 1. B.

v. 29. Du prisonnier Mahmoud il vous fait un sultan.

Mahomet V, en 1730. (L. D. B.)

ÉPITRE LXXXVI.

L'AUTEUR

ARRIVANT DANS SA TERRE, PRÈS DU LAC DE GENÈVE.

Mars 1755.

O maison d'Aristippe! ô jardins d'Épicure!
Vous qui me présentez dans vos enclos divers
Ce qui souvent manque à mes vers,
Le mérite de l'art soumis à la nature,
Empire de Pomone et de Flore sa sœur,
Recevez votre possesseur!
Qu'il soit, ainsi que vous, solitaire et tranquille.
Je ne me vante point d'avoir en cet asile
Rencontré le parfait bonheur:
Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage;
Il est encor moins chez les rois;
Il n'est pas même chez le sage:
De cette courte vie il n'est point le partage.
Il y faut renoncer: mais on peut quelquefois
Embrasser au moins son image.

Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés!
D'un tranquille océan l'eau pure et transparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés;
D'innombrables coteaux ces champs sont couronnés.

Bacchus les embellit; leur insensible pente
Vous conduit par degrés a ces monts sourcilleux
Qui pressent les enfers et qui fendent les cieux.
Le voilà ce théâtre et de neige et de gloire
Éternel boulevart qui n'a point garanti
Des Lombards le beau territoire.
Voilà ces monts affreux, célébrés dans l'histoire,
Ces monts qu'ont traversés, par un vol si hardi,
Les Charles, les Othon, Catinat, et Conti,
Sur les ailes de la victoire.

Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,
Ripaille, je te vois. O bizarre Amédée,
Est-il vrai que dans ces beaux lieux,
Des soins et des grandeurs écartant toute idée,
Tu vécus en vrai sage, en vrai voluptueux,
Et que, lassé bientôt de ton doux ermitage,
Tu voulus être pape, et cessas d'être sage?
Lieux sacrés du repos, je n'en ferais pas tant,
Et, malgré les deux clefs dont la vertu nous frappe,
Si j'étais ainsi pénitent,
Je ne voudrais point être pape.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces Géorgiques,
Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains
Dans les campagnes italiques.
Mon lac est le premier: c'est sur ces bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,

L'ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou desire, ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, et dont le nom sacré
Dans les cours des tyrans est tout bas adoré,
La Liberté. J'ai vu cette déesse altière,
Avec égalité répandant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerrière,
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens
Et de Charles-le-Téméraire.

Devant elle on portait ces piques et ces dards,
On traînait ces canons, ces échelles fatales
Qu'elle-même brisa quand ses mains triomphales
De Genève en danger défendaient les remparts.
Un peuple entier la suit : sa naïve alégresse
Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs ;
Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce
Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.
C'est là leur diadème ; ils en font plus de compte
Que d'un cercle à fleurons de marquis et de comte,
Et des larges mortiers à grands bords abattus,
Et de ces mitres d'or aux deux sommets pointus.
On ne voit point ici la grandeur insultante
Portant de l'épaule au côté
Un ruban que la Vanité
A tissu de sa main brillante,
Ni la Fortune insolente
Repoussant avec fierté
La prière humble et tremblante

De la triste Pauvreté.
On n'y méprise point les travaux nécessaires :
Les états sont égaux, et les hommes sont frères.

Liberté ! Liberté ! ton trône est en ces lieux :
La Grèce où tu naquis t'a pour jamais perdue,
Avec ses sages et ses dieux.
Rome, depuis Brutus, ne t'a jamais revue.
Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue.
Le Sarmate à cheval t'embrasse avec fureur ;
Mais le bourgeois à pied, rampant dans l'esclavage,
Te regarde, soupire, et meurt dans la douleur.
L'Anglais, pour te garder, signala son courage :
Mais on prétend qu'à Londre on te vend quelquefois.
Non, je ne le crois point : ce peuple fier et sage
Te paya de son sang, et soutiendra tes droits.
Aux marais du Batave on dit que tu chancelles ;
Tu peux te rassurer : la race des Nassaux,
Qui dressa sept autels à tes lois immortelles,
Maintiendra de ses mains fidèles
Et tes honneurs et tes faisceaux.
Venise te conserve, et Gênes t'a reprise.
Tout à côté du trône à Stockholm on t'a mise ;
Un si beau voisinage est souvent dangereux.
Préside à tout état où la loi t'autorise,
Et restes-y, si tu le peux.
Ne va plus, sous les noms et de Ligue et de Fronde,
Protectrice funeste en nouveautés féconde,
Troubler les jours brillants d'un peuple de vainqueurs,

Gouverné par les lois, plus encor par les mœurs;
Il chérit la grandeur suprême :
Qu'a-t-il besoin de tes faveurs
Quand son joug est si doux qu'on le prend pour toi-même?
Dans le vaste Orient ton sort n'est pas si beau.
Aux murs de Constantin, tremblante et consternée
Sous les pieds d'un visir tu languis enchaînée
Entre le sabre et le cordeau.
Chez tous les Levantins tu perdis ton chapeau.
Que celui du grand Tell orne en ces lieux ta tête,
Descends dans mes foyers en tes beaux jours de fête,
Viens m'y faire un destin nouveau.
Embellis ma retraite, où l'Amitié t'appelle;
Sur de simples gazons viens t'asseoir avec elle.
Elle fuit comme toi les vanités des cours,
Les cabales du monde, et son règne frivole.
O mes divinités! vous êtes mon recours.
L'une éléve mon ame, et l'autre la console :
Présidez à mes derniers jours!

VARIANTES.

v. 31. . . . . O bizarre Amédée!
De quel caprice ambitieux
Ton ame est-elle possédée?
Duc, ermite, et voluptueux,
Ah! pourquoi t'échapper de ta douce carrière?
Comment as-tu quitté ces bords délicieux,
Ta cellule et ton vin, ta maîtresse et tes jeux,

Pour aller disputer la barque de saint Pierre?
Lieux sacrés du repos, etc.

V. 120*. On lit dans quelques éditions :

O *deux* divinités! vous êtes mon recours.

NOTES.

Après un séjour de plusieurs semaines au magnifique château de Prangins, qui appartient aujourd'hui (1828) à madame Gentil de Chavagnac, fille du célèbre architecte Verniquet, Voltaire, vers le commencement de février 1755, acheta tout près de Genève, sur la rive droite du Rhône, à l'endroit où ce fleuve reçoit l'Arve, une maison de campagne que la beauté du site lui fit bientôt appeler *les Délices*. C'est de cette terre, visitée par moi en 1825 et en 1827, qu'il s'agit ici. Cependant on m'a assuré à Prangins, qui est presque en face de Ripaille, que c'est au château de Prangins même, et non aux Délices, que Voltaire composa les onze vers commençant par ceux-ci :

Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,
Ripaille, je te vois. . . . . .

Les Délices jouissent du plus bel aspect, mais de là il est impossible d'apercevoir Ripaille, qui subsiste encore, sur la rive gauche du lac, mais non comme couvent, bien qu'il soit en Savoie.

Voyez une note des *Annales de l'Empire*, année 1441, et dans la *Correspondance*, la lettre du 13 février 1755 au maréchal de Richelieu. (Clog.)

v. 17. D'un tranquille océan l'eau pure et transparente.

Le lac de Genève. (Édit. de 1755.)

v. 21. Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux.

Les Alpes. (*Ibid.*)

v. 31. Ripaille, je te vois. . . . . .

Ripaille était un couvent d'augustins sur la rive gauche du lac de Genève. La vie que le duc de Savoie Amédée y menait, depuis qu'il s'était retiré du monde, a donné lieu au proverbe, *Faire ripaille*. B. — « Ce mot ne vient point « de Ripaille où Amédée VIII, duc de Savoie, vécut déli- « cieusement après avoir cédé ses états à son fils; mais le « lieu tire son origine de *Ripaille*, pour *Ripuaille*, dérivé de « *Repue*, bonne chère. » *Dict. des Prov.* par M. de La Mésangère. (L. D. B.)

v. 31. . . . . O bizarre Amédée.

Le premier duc de Savoie, Amédée, pape ou antipape, sous le nom de Félix. (Édit. de 1755.)

v. 92. . . . . La race des Nassaux,
Qui dressa sept autels à tes lois immortelles.

L'union des sept provinces. (*Ibid.*)

v. 113. Que celui du grand Tell orne en ces lieux ta tête.

L'auteur de la liberté helvétique. (*Ibid.*)

ÉPITRE LXXXVII.

A L'EMPEREUR FRANÇOIS Ier, ET L'IMPÉRATRICE,

REINE DE HONGRIE,

SUR L'INAUGURATION DE L'UNIVERSITÉ DE VIENNE.

1756.

Quand un roi bienfesant que ses peuples bénissent
Les a comblés de ses bienfaits,
Les autres nations à sa gloire applaudissent;
Les étrangers charmés deviennent ses sujets;
Tous les rois à l'envi vont suivre ses exemples:
Il est le bienfaiteur du reste des mortels;
Et, tandis qu'aux beaux-arts il éléve des temples,
Dans nos cœurs il a des autels.
Dans Vienne à l'indigence on donne des asiles,
Aux guerriers des leçons, des honneurs aux beaux-arts,
Et des secours aux arts utiles.
Connaissez à ces traits la fille des césars.
Du Danube embelli les rives fortunées
Font retentir la voix des premiers des Germains;
Leurs chants sont parvenus aux Alpes étonnées,
Et l'écho les redit aux rivages Romains.
Le Rhône impétueux et la Tamise altière

Répétent les mêmes accents.
Thérèse et son époux ont dans l'Europe entière
Un concert d'applaudissements.
Couple auguste et chéri, recevez cet hommage
Que cent nations ont dicté;
Pardonnez cet éloge, et souffrez ce langage
En faveur de la vérité.

NOTE.

Tirée d'un volume in-folio, où se trouve le discours latin du P. Maister, jésuite, prononcé à la même occasion devant leurs majestés, au mois d'avril 1756. (Édit. de Kehl.)

ÉPITRE LXXXVIII.

A UNE JEUNE VEUVE.

Jeune et charmant objet à qui pour son partage
Le ciel a prodigué les trésors les plus doux,
Les graces, la beauté, l'esprit, et le veuvage!
Jouissez du rare avantage
D'être sans préjugés ainsi que sans époux!
Libre de ce double esclavage,
Joignez à tous ces dons le don d'en faire usage;
Faites de votre lit le trône de l'Amour;
Qu'il ramène les Ris bannis de votre cour
Par la puissance maritale.
Ah! ce n'est pas au lit qu'un mari se signale:
Il dort toute la nuit, et gronde tout le jour,
Ou s'il arrive par merveille
Que chez lui la nature éveille le desir,
Attend-il qu'à son tour chez sa femme il s'éveille?
Non: sans aucun prélude il brusque le plaisir;
Il ne connaît point l'art d'animer ce qu'on aime,
D'amener par degrés la volupté suprême;
Le traître jouit seul... si pourtant c'est jouir.
Loin de vous tous liens, fût-ce avec Plutus même!
L'Amour se chargera du soin de vous pourvoir.
Vous n'avez jusqu'ici connu que le devoir,
Le plaisir vous reste à connaître.
Quel fortuné mortel y sera votre maître!

Ah ! lorsque d'amour enivré,
Dans le sein du plaisir il vous fera renaître,
Lui-même trouvera qu'il l'avait ignoré.

NOTE.

Cette épître est tirée d'une collection manuscrite très précieuse faite vers 1760, et dont toutes les pièces n'offrent que des indications certaines. L'*Épître à une jeune Veuve* y est attribuée à Voltaire. Il y a lieu de croire que le littérateur instruit qui a fait cette collection avec un grand soin, et qui n'a commis aucune erreur dans la désignation des pièces nombreuses qui la composent, ne s'est pas plus trompé à l'égard de celle-ci. (L. D. B.)

ÉPITRE LXXXIX.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT,

SUR SON BALLET DU TEMPLE DES CHIMÈRES,

Mis en musique par M. le duc de Nivernais, et représenté chez M. le marquis de Belle-Ile, en 1760.

Votre amusement lyrique
M'a paru du meilleur ton.
Si Linus fit la musique,
Les vers sont d'Anacréon.
L'Anacréon de la Gréce
Vaut-il celui de Paris?
Il chanta la double ivresse
De Siléne et de Cypris;
Mais fit-il avec sagesse
L'histoire de son pays?
Après des travaux austères,
Dans vos doux délassements
Vous célébrez les chimères.
Elles sont de tous les temps;
Elles nous sont nécessaires.
Nous sommes de vieux enfants;
Nos erreurs sont nos lisières,
Et les vanités légères
Nous bercent en cheveux blancs.

ÉPITRE XC.

A DAPHNÉ,

CÉLÈBRE ACTRICE.

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

1761.

Belle Daphné, peintre de la nature,
Vous l'imitez et vous l'embellissez,
La voix, l'esprit, la grace, la figure,
Le sentiment n'est point encore assez ;
Vous nous rendez ces prodiges d'Athène
Que le génie étalait sur la scène.
  Quand dans les arts de l'esprit et du goût,
On est sublime, on est égal à tout.
Que dis-je? on règne, et d'un peuple fidèle
On est chéri, sur-tout si l'on est belle.
O ma Daphné! qu'un destin si flatteur
Est différent du destin d'un auteur!
  Je crois vous voir sur ce brillant théâtre
Où tout Paris, de votre art idolâtre,
Porte en tribut son esprit et son cœur.
Vous récitez des vers plats et sans grace,
Vous leur donnez la force et la douceur;
D'un froid récit vous réchauffez la glace;
Les contre-sens deviennent des raisons.
Vous exprimez par vos sublimes sons,

Par vos beaux yeux, ce que l'auteur veut dire;
Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir;
Vous exercez un magique pouvoir
Qui fait aimer ce qu'on ne saurait lire.
On bat des mains, et l'auteur ébaudi
Se remercie, et pense être applaudi.
La toile tombe, alors le charme cesse.
Le spectateur apportait des présents
Assez communs de sifflets et d'encens;
Il fait deux lots quand il sort de l'ivresse,
L'un pour l'auteur, l'autre pour son appui :
L'encens pour vous, et les sifflets pour lui.
Vous cependant, au doux bruit des éloges
Qui vont pleuvant de l'orchestre et des loges,
Marchant en reine, et traînant après vous
Vingt courtisans l'un de l'autre jaloux,
Vous admettez près de votre toilette
Du noble essaim la cohue indiscrète.
L'un dans la main vous glisse un billet-doux;
L'autre à Passy vous propose une fête;
Josse avec vous veut souper tête à tête;
Candale y soupe, et rit tout haut d'eux tous.
On vous entoure, on vous presse, on vous lasse.
Le pauvre auteur est tapi dans un coin,
Se fait petit, tient à peine une place.
Certain marquis, l'apercevant de loin,
Dit : Ah! c'est vous; bonjour, monsieur Pancrace,
Bonjour : vraiment, votre pièce a du bon.
Pancrace fait révérence profonde,
Bégaie un mot, à quoi nul ne répond,

Puis se retire, et se croit du beau monde.
Un intendant des plaisirs dits menus,
Chez qui les arts sont toujours bien venus,
Grand connaisseur, et pour vous plein de zèle,
Vous avertit que la pièce nouvelle
Aura l'honneur de paraître à la cour.
Vous arrivez conduite par l'Amour :
On vous présente à la reine, aux princesses,
Aux vieux seigneurs, qui, dans leurs vieux propos,
Vont regrettant le chant de la Duclos.
Vous recevez compliments et caresses ;
Chacun accourt, chacun dit: La voilà.
De tous les yeux vous êtes remarquée;
De mille mains on vous verrait claquée
Dans le salon, si le roi n'était là.
Pancrace suit : un gros huissier lui ferme
La porte au nez; il reste comme un terme,
La bouche ouverte et le front interdit :
Tel que Le Franc, qui, tout brillant de gloire,
Ayant en cour présenté son mémoire,
Crève à-la-fois d'orgueil et de dépit.
Il gratte, il gratte; il se présente, il dit :
Je suis l'auteur... Hélas! mon pauvre hère,
C'est pour cela que vous n'entrerez pas.
Le malheureux, honteux de sa misère,
S'esquive en hâte, et, murmurant tout bas
De voir en lui les neuf muses bannies,
Du temps passé regrettant les beaux jours,
Il rime encore, et s'étonne toujours
Du peu de cas qu'on fait des grands génies.

Pour l'achever, quelque compilateur,
Froid gazetier, jaloux d'un froid auteur,
Quelque Fréron, dans l'*Ane littéraire*,
Vient l'entamer de sa dent mercenaire;
A l'aboyeur il reste abandonné,
Comme un esclave aux bêtes condamné.
Voilà son sort; et puis cherchez à plaire.
Mais c'est bien pis, hélas! s'il réussit.
L'Envie alors, euménide implacable,
Chez les vivants harpie insatiable,
Que la mort seule à grand'peine adoucit,
L'affreuse Envie, active, impatiente,
Versant le fiel de sa bouche écumante,
Court à Paris, par de longs sifflements,
Dans leurs greniers réveiller ses enfants.
A cette voix, les voilà qui descendent,
Qui dans le monde à grands flots se répandent,
En manteau court, en soutane, en rabat,
En petit-maître, en petit magistrat.
Écoutez-les: Cette œuvre dramatique
Est dangereuse, et l'auteur hérétique.
Maître Abraham va sur lui distillant
L'acide impur qu'il vendait sur la Loire;
Maître Crevier, dans sa pesante histoire
Qu'on ne lit point, condamne son talent.
Un petit singe, à face de Thersite,
Au sourcil noir, à l'œil noir, au teint gris,
Bel esprit faux qui hait les bons esprits,
Fou sérieux que le bon sens irrite,
Écho des sots, trompette des pervers,

En prose dure insulte les beaux vers,
Poursuit le sage, et noircit le mérite.
Mais écoutez ces pieux loups-garous,
Persécuteurs de l'art des Euripides,
Qui vont hurlant en phrases insipides
Contre la scène, et même contre vous.
Quand vos talents entraînent au théâtre
Un peuple entier, de votre art idolâtre,
Et font valoir quelque ouvrage nouveau,
Un possédé, dans le fond d'un tonneau
Qu'on coupe en deux, et qu'un vieux dais surmonte,
Crie au scandale, à l'horreur, à la honte,
Et vous dépeint au public abusé
Comme un démon en fille déguisé.
Ainsi toujours, unissant les contraires,
Nos chers Français, dans leurs têtes légères,
Que tous les vents font tourner à leur gré,
Vont diffamer ce qu'ils ont admiré.
O mes amis! raisonnez, je vous prie;
Un mot suffit. Si cet art est impie,
Sans répugnance il le faut abjurer;
S'il ne l'est pas, il le faut honorer.

VARIANTES.

V. 101. Après ce vers on lisait ceux-ci, qui terminaient l'épître :

Mais s'il compose un ouvrage nouveau
Qui puisse plaire à Boufflers, à Beauveau,

A ce vainqueur des Anglais et des belles,
Qui ne trouva ni rivaux, ni cruelles;
Si le bon goût du généreux Choiseul
A ses travaux fait un honnête accueil,
S'il trouve grace aux yeux de la marquise,
Du seul mérite en plus d'un genre éprise;
S'il satisfait La Vallière et d'Ayen,
Malheur à lui : la cohorte empestée
Damne mon homme, et le *Journal chrétien*
Secrètement vous le déclare athée.
S'il répond peu, c'est qu'il est accablé;
Si, méprisant l'Envie et ses trompettes,
Il vit en paix dans ses belles retraites,
S'il y sert Dieu, c'est qu'il est exilé.

v. 106. Un petit singe, à phrases compassées,
Au sourcil noir, au long et noir habit,
Plus noir encore et de cœur et d'esprit,
Vomit sur lui ses fureurs empestées;
Mais, grace au ciel, il est un roi puissant,
Qui d'un coup d'œil protège l'innocent,
Et d'un coup d'œil démasque l'hypocrite;
Il hait la fraude, il hait les imposteurs;
Des factions il connaît les auteurs.
Tremblez, méchants, qui trompez sa justice,
Craignez l'Histoire, elle est votre supplice;
Craignez sa main : cette main qui des rois
A sur l'airain consacré les exploits,
Y gravera vos infames cabales,
Vos sourds complots, vos ténébreux scandales;
L'Hypocrisie au perfide souris,
Le Fanatisme étincelant de rage,
Le fade Orgueil peignant son plat visage
Du fard brillant de l'amour du pays,
Tout paraîtra dans son jour véritable.
On vous verra l'horreur et le mépris

D'un peuple entier par vos fourbes surpris.
Le dieu des vers, ce dieu de la lumière,
Dont votre oreille ignore les accents,
Et dont votre œil fuit les rayons perçants;
Ce même dieu, finissant sa carrière,
Daigne écraser et plonger dans la nuit
L'affreux Python que la fange a produit.
Mais aujourd'hui, dans leurs grottes obscures,
Laissons siffler ces couleuvres impures;
Ne souillons pas de leurs hideux portraits
Les doux crayons qui dessinent vos traits.
Belle Clairon, toutes ces barbaries
Sont des objets à vos yeux inconnus;
Et quand on parle à Minerve, à Vénus,
Faut-il nommer Cerbère et les Furies?

Autre variante :

Un petit singe, ignorant, indocile,
Au sourcil noir, au long et noir habit,
Plus noir encore et de cœur et d'esprit,
Répand sur moi ses phrases et sa bile;
En grimaçant le monstre s'applaudit
D'être à-la-fois et Thersite et Zoïle :
Mais, grace au ciel, etc.

NOTES.

Cette épître est adressée à mademoiselle Clairon, et l'on se doutera sans peine que ce n'est pas une traduction.

v. 14. Où tout Paris de votre art idolâtre.

Le traducteur a mis *Paris* au lieu de *Londres*. (1764.)

v. 40. L'autre à Passi vous propose une fête.

Le traducteur a mis *Passi* au lieu de *Kinsington* (1764.)

v. 103. L'acide impur qu'il vendait sur la Loire.

Le traducteur a substitué la *Loire* à la *Tamise*. (1764.)

v. 106. Un petit singe à face de Thersite.

Ce petit singe était Omer Joli de Fleuri. B.*

v. 120. Un possédé dans le fond d'un tonneau.

L'auteur anglais a sans doute en vue les chaires des presbytériens. (1764.)

v. 126. Nos chers Français, dans leurs têtes légères.

Le traducteur transporte toujours la scène à Paris. (1764.)

ÉPITRE XCI.

A MADAME DENIS.

SUR L'AGRICULTURE.

14 mars 1761.

Qu'il est doux d'employer le déclin de son âge
Comme le grand Virgile occupa son printemps !
Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage ;
Il cultivait la terre, et chantait ses présents.
Mais bientôt, ennuyé des plaisirs du village,
D'Alexis et d'Aminte il quitta le séjour,
Et, malgré Mévius, il parut à la cour.
C'est la cour qu'on doit fuir, c'est aux champs qu'il faut vivre.
Dieu du jour, dieu des vers, j'ai ton exemple à suivre.
Tu gardas les troupeaux, mais c'étaient ceux d'un roi ;
Je n'aime les moutons que quand ils sont à moi.
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Versaille et sa vaste étendue.
Le Normand Fontenelle, au milieu de Paris,
Prêta des agréments au chalumeau champêtre ;
Mais il vantait des soins qu'il craignait de connaître ;
Et de ses faux bergers il fit de beaux-esprits.
Je veux que le cœur parle, ou que l'auteur se taise ;
Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
En fait de sentiment l'art n'a rien qui nous plaise :
Ou chantez vos plaisirs, ou quittez vos chansons ;

Ce sont des faussetés et non des fictions.
Mais quoi ! loin de Paris se peut-il qu'on respire?
Me dit un petit-maître, amoureux du fracas.
Les Plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas :
On s'oublie, on espère, on jouit, on desire ;
Il nous faut du tumulte, et je sens que mon cœur,
S'il n'est pas enivré, va tomber en langueur.
Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge
Mûrissent ta raison, sillonnent ton visage ;
Que Gaussin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,
Qu'un Bernard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poisons de sa langue maudite ;
Qu'un opulent fripon, de ses pareils haï,
Ait ravi des honneurs qu'on enléve au mérite :
Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi,
Et de savoir quitter le monde qui nous quitte.
Mais vivre sans plaisir, sans faste, sans emploi !
Succomber sous le poids d'un ennui volontaire !
De l'ennui ! Penses-tu que, retiré chez toi,
Pour les tiens, pour l'état, tu n'as plus rien à faire?
La nature t'appelle, apprends à l'observer ;
La France a des déserts, ose les cultiver ;
Elle a des malheureux : un travail nécessaire,
Ce partage de l'homme et son consolateur,
En chassant l'indigence amène le bonheur :
Change en épis dorés, change en gras pâturages,
Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages.
Tes vassaux languissants, qui pleuraient d'être nés,
Qui redoutaient sur-tout de former leurs semblables,
Et de donner le jour à des infortunés,

Vont se lier gaiement par des nœuds desirables;
D'un canton désolé l'habitant s'enrichit;
Turbilli, dans l'Anjou, t'imite et t'applaudit;
Bertin, qui dans son roi voit toujours sa patrie,
Prête un bras secourable à ta noble industrie;
Trudaine sait assez que le cultivateur
Des ressorts de l'état est le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins, pour le soutien du trône,
A la faux de Cérès qu'au sabre de Bellone.
J'aime assez saint Benoît : il prétendit du moins
Que ses enfants tondus, chargés d'utiles soins,
Méritassent de vivre en guidant la charrue,
En creusant des canaux, en défrichant des bois.
Mais je suis peu content du bonhomme François :
Il crut qu'un vrai chrétien doit gueuser dans la rue,
Et voulut que ses fils, robustes fainéants,
Fissent serment à Dieu de vivre à nos dépens.
Dieu veut que l'on travaille et que l'on s'évertue;
Et le sot mari d'Ève, au paradis d'Éden,
Reçut un ordre exprès d'arranger son jardin.
C'est la première loi donnée au premier homme,
Avant qu'il eût mangé la moitié de sa pomme.
Mais ne détournons point nos mains et nos regards
Ni des autres emplois, ni sur-tout des beaux-arts.
Il est des temps pour tout; et lorsqu'en mes vallées,
Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
De quelques malheureux ma main sèche les pleurs,
Sur la scène, à Paris, j'en fais verser peut-être;
Dans Versaille étonné j'attendris de grands cœurs;
Et, sans croire approcher de Racine, mon maître,

Quelquefois je peux plaire, à l'aide de Clairon.
Au fond de son bourbier je fais rentrer Fréron.
L'archidiacre Trublet prétend que je l'ennuie;
La représaille est juste; et je sais à propos
Confondre les pervers et me moquer des sots.
En vain sur son crédit un délateur s'appuie;
Sous son bonnet carré, que ma main jette à bas,
Je découvre, en riant, la tête de Midas.
J'honore Diderot, malgré la calomnie;
Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie;
Les échos des rochers qui ceignent mon désert
Répétent après moi le nom de d'Alembert.
Un philosophe est ferme, et n'a point d'artifice;
Sans espoir et sans crainte il sait rendre justice;
Jamais adulateur, et toujours citoyen,
A son prince attaché sans lui demander rien,
Fuyant des factions les brigues ennemies,
Qui se glissent parfois dans nos académies,
Sans aimer Loyola, condamnant saint Médard,
Des billets qu'on exige il se rit à l'écart,
Et laisse aux parlements à réprimer l'Église;
Il s'éléve à son Dieu quand il foule à ses pieds
Un fatras dégoûtant d'arguments décriés;
Et son ame inflexible au vrai seul est soumise.
C'est ainsi qu'on peut vivre à l'ombre de ses bois,
En guerre avec les sots, en paix avec soi-même,
Gouvernant d'une main le soc de Triptolème,
Et de l'autre essayant d'accorder sous ses doigts
La lyre de Racine et le luth de Chapelle.
O vous, à l'amitié dans tous les temps fidéle,

Vous qui, sans préjugés, sans vice, sans travers,
Embellissez mes jours ainsi que mes déserts,
Soutenez mes travaux et ma philosophie;
Vous cultivez les arts, les arts vous ont suivie.
Le sang du grand Corneille, élevé sous vos yeux,
Apprend, par vos leçons, à mériter d'en être.
Le père de Cinna vient m'instruire en ces lieux;
Son ombre entre nous trois aime encore à paraître;
Son ombre nous console, et nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scudéris.

NOTES.

v. 14. Le Normand Fontenelle, au milieu de Paris.

Théocrite et Virgile étaient à la campagne, ou en venaient, quand ils firent des églogues. Ils chantèrent les moissons qu'ils avaient fait naître, et les troupeaux qu'ils avaient conduits. Cela donnait à leurs bergers un air de vérité qu'ils ne peuvent guère avoir dans les rues de Paris. Aussi les églogues de Fontenelle furent des madrigaux galants. (Édition de 1771.)

N. B. M. de Voltaire a donné à Fontenelle l'épithète de normand dans cette pièce, comme dans l'épître au roi de Prusse: *Blaise Pascal a tort.* Il a substitué aussi, dans le *Temple du goût*, le *discret* Fontenelle au *sage* Fontenelle des premières éditions; c'est que le sage Fontenelle n'avait pas contre les préjugés la haine active de M. de Voltaire; qu'il le laissa combattre seul, cachant avec soin aux ennemis de la raison le mépris qu'il avait pour eux, et ne s'intéressant point assez à la vérité ou à ses apôtres pour risquer de se brouiller avec les persécuteurs. (Édit. de Kehl.)

v. 54. Turbilli, dans l'Anjou, t'imite et t'applaudit.

Le marquis de Turbilli, auteur d'un ouvrage sur les défrichements, qui avait alors quelque célébrité. M. Bertin, contrôleur général, depuis ministre, avait institué des sociétés d'agriculture dans chaque généralité. MM. Trudaine, intendants des finances, ont été du petit nombre des magistrats qui ont véritablement aimé les sciences et les arts. Ils ont beaucoup contribué au progrès que les manufactures et le commerce ont fait en France sous le règne de Louis XV. Le fils était un des hommes de l'Europe le plus instruits des vrais principes et des détails de l'administration des états. (Édit. de Kehl.)

v. 61. J'aime assez saint Benoît : il prétendit du moins.

Benedict ou Benoît voulut que les mains de ses moines cultivassent la terre. Elles ont été employées à d'autres travaux, à donner des éditions des Pères, à les commenter, à copier d'anciens titres, et à en faire. Plusieurs de leurs abbés réguliers sont devenus évêques; plusieurs ont eu des richesses immenses. (Édit. de 1771.)

v. 65. Mais je suis peu content du bonhomme François.

François d'Assise, en instituant les mendiants, fit un mal beaucoup plus grand. Ce fut un impôt exorbitant mis sur le pauvre peuple, qui n'osa refuser son tribut d'aumône à des moines qui disaient la messe et qui confessaient : de sorte qu'encore aujourd'hui, dans les pays catholiques romains, le paysan, après avoir payé le roi, son seigneur, et son curé, est encore forcé de donner le pain de ses enfants à des cordeliers et à des capucins. (*Ibid.*)

v. 71. Reçut un ordre exprès d'arranger son jardin.

Cet ordre exprès, que la *Genèse* dit avoir été donné de

Dieu à l'homme, de cultiver son jardin, fait bien voir quel est le ridicule de dire que l'homme fut condamné au travail. L'Arabe Job est bien plus raisonnable : il dit que l'homme est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler (Édit. de 1771.) —Cette épître ayant fait beaucoup de bruit, la reine desira la lire; mais pour ménager la susceptibilité de cette princesse, d'Alembert corrigea ainsi deux vers :

> Et le *bon* mari d'Ève, au paradis d'Éden...
> Avant qu'il eût *goûté de la fatale pomme.*

« Ce qui est bien plat, dit-il; mais cela est encore trop bon « pour Versailles. » B.

v. 100. Sans aimer Loyola, condamnant saint Médard.

Voyez dans le volume précédent les notes sur les convulsions et sur les billets de confession, deux ridicules et opprobres de la France, à la fin de la pièce intitulée *Le pauvre Diable.* (*Ibid.*)

v. 116. Le sang du grand Corneille, élevé sous vos yeux.

Mademoiselle Corneille, mariée à M. du Pui, officier de l'état-major. (*Ibid.*)

ÉPITRE XCII.

A MADAME ÉLIE DE BEAUMONT,

EN RÉPONSE À UNE ÉPITRE EN VERS, AU SUJET DE MADEMOISELLE CORNEILLE.

20 mai 1761.

S'il est au monde une beauté
Qui de Corneille ait hérité,
Vous possédez cet apanage.
L'enfant dont je me suis chargé
N'a point l'art des vers en partage;
Vous l'avez : c'est un avantage
Qui m'a quelquefois affligé,
Et que doit fuir tout homme sage.
Ce dangereux et beau talent
Est pour vous un simple ornement,
Un pompon de plus à votre âge;
Mais quand un homme a le malheur
D'avoir fait en forme un ouvrage,
Et quand il est monsieur l'auteur,
C'est un métier dont il enrage.
Les vers, la musique, l'amour,
Sont les charmes de notre vie;
Le sage en a la fantaisie,

Et sait les goûter tour-à-tour :
S'y livrer toujours, c'est folie.

NOTES.

Anne-Louise Morin Du Ménil, à qui cette épître est adressée, est née à Caen en 1729; morte à Paris le 12 janvier 1783. Son mari, Élie de Beaumont, célèbre avocat, défenseur des Calas, lui survécut jusqu'au 10 janvier 1786. Elle est auteur de quelques romans agréables. (L. D. B.)

v. 4. L'enfant dont je me suis chargé.

Mademoiselle Corneille.

ÉPITRE XCIII.

AU DUC DE LA VALLIÈRE,

GRAND FAUCONNIER DE FRANCE.

1761.

Illustre protecteur des perdrix de Mont-Rouge,
Des faucons, des auteurs, et sur-tout des catins,
Vous dont l'auguste sceptre au cuir blanc, au bout rouge,
Est l'effroi des cocus et l'amour des p.....,
Vous daignez vous servir de votre aimable plume
Pour dire à la postérité
Que vous avez aimé certain Suisse effronté,
Très indiscret auteur de plus d'un gros volume,
Mais dont l'esprit encor conserve sa gaieté.
Il pense comme monsieur Hume,
Il rit de la sotte âpreté
De tout dévot plein d'amertume;
Tranquillement il s'accoutume
A l'humaine méchanceté;
Le flambeau de la Vérité
Quelquefois dans ses mains s'allume;
Il doit être bientôt compté
Dans le rang d'un auteur posthume :
Mais quand le temps qui tout consume
Au néant l'aura rapporté,
Son nom, comme je le présume,
Ira, par votre grace, à l'immortalité.

ÉPITRE XCIV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

1765.

Le sublime en tout genre est le don le plus rare;
C'est là le vrai phénix; et, sagement avare,
La nature a prévu qu'en nos faibles esprits
Le beau, s'il est commun, doit perdre de son prix.
La médiocrité couvre la terre entière;
Les mortels ont à peine une faible lumière,
Quelques vertus sans force, et des talents bornés.
S'il est quelques esprits par le ciel destinés
A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire,
A franchir des beaux-arts la limite ordinaire,
La nature est alors prodigue en ses présents;
Elle égale dans eux les vertus aux talents.
Le souffle du génie et ses fécondes flammes
N'ont jamais descendu que dans de nobles ames;
Il faut qu'on en soit digne, et le cœur épuré
Est le seul aliment de ce flambeau sacré.
Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.
Toi que forma Vénus, et que Minerve anime,
Toi qui ressuscitas sous mes rustiques toits
L'Électre de Sophocle, aux accents de ta voix;
(Non l'Électre française à la mode soumise,

Pour le galant Itys si galamment éprise;)
Toi qui peins la nature en osant l'embellir,
Souveraine d'un art que tu sus ennoblir,
Toi dont un geste, un mot m'attendrit et m'enflamme;
Si j'aime tes talents, je respecte ton ame.
L'amitié, la grandeur, la fermeté, la foi,
Les vertus que tu peins, je les retrouve en toi;
Elles sont dans ton cœur. La vertu que j'encense
N'est pas des voluptés la sévère abstinence.
L'amour, ce don du ciel, digne de son auteur,
Des malheureux humains est le consolateur.
Lui-même il fut un dieu dans les siècles antiques;
On en fait un démon chez nos vils fanatiques:
Très désintéressé sur ce péché charmant,
J'en parle en philosophe, et non pas en amant.
Une femme sensible, et que l'amour engage,
Quand elle est honnête homme, à mes yeux est un sage.
Que ce conteur heureux qui plaisamment chanta
Le démon Belphégor et madame Honesta,
L'Ésope des Français, le maître de la fable,
Ait de la Champmêlé vanté la voix aimable,
Ses accents amoureux, et ses sons affétés,
Écho des fades airs que Lambert a notés;
Tu n'étais pas alors; on ne pouvait connaître
Cet art qui n'est qu'à toi, cet art que tu fais naître.
Corneille, des Romains peintre majestueux,
T'aurait vue aussi noble, aussi Romaine qu'eux.
Le ciel, pour échauffer les glaces de mon âge,
Le ciel me réservait ce flatteur avantage:

Je ne suis point surpris qu'un sort capricieux
Ait pu mêler quelque ombre à tes jours glorieux.
L'ame qui sait penser n'en est point étonnée;
Elle s'en affermit, loin d'être consternée;
C'est le creuset du sage; et son or altéré
En renaît plus brillant, en sort plus épuré.
En tous temps, en tous lieux, le public est injuste;
Horace s'en plaignait sous l'empire d'Auguste.
La malice, l'orgueil, un indigne desir
D'abaisser des talents qui font notre plaisir,
De flétrir les beaux-arts qui consolent la vie,
Voilà le cœur de l'homme; il est né pour l'envie.
A l'église, au barreau, dans les camps, dans les cours,
Il est, il fut ingrat, et le sera toujours.
Du siécle que j'ai vu tu sais quelle est la gloire.
Ce siécle des talents vivra dans la mémoire.
Mais vois à quels dégoûts le sort abandonna
L'auteur d'Iphigénie et celui de Cinna,
Ce qu'essuya Quinault, ce que souffrit Molière;
Fénélon dans l'exil terminant sa carrière;
Arnaud, qui dut jouir du destin le plus beau,
Arnaud, manquant d'asile, et même de tombeau.
De l'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre!
La lumière, il est vrai, commence à se répandre;
Avec moins de talents on est plus éclairé :
Mais le goût s'est perdu, l'esprit s'est égaré.
Ce siécle ridicule est celui des brochures,
Des chansons, des extraits, et sur-tout des injures.
La barbarie approche : Appollon indigné

Quitte les bords heureux où ses lois ont régné;
Et, fuyant à regret son parterre et ses loges,
Melpoméne avec toi fuit chez les Allobroges.

NOTES.

v. 27. L'amitié, la grandeur, la fermeté, la foi.

La foi, en poésie, signifie la bonne foi. (Édit. de 1765.)

v. 39. Que ce conteur heureux qui plaisamment chanta.

La Fontaine, dans son prologue de Belphégor, dédié à mademoiselle Champmêlé, fameuse actrice pour son temps. La déclamation était alors une espèce de chant. La Motte a fait des stances pour mademoiselle Duclos, dans lesquelles il la loue d'imiter la Champmêlé: et ni l'une ni l'autre ne devaient être imitées. On est tombé depuis dans un autre défaut beaucoup plus grand: c'est un familier excessif et ridicule qui donne à un héros le ton d'un bourgeois. Le naturel dans la tragédie doit toujours se ressentir de la grandeur du sujet, et ne s'avilir jamais par la familiarité. Baron, qui avait un jeu si naturel et si vrai, ne tomba jamais dans cette bassesse. (*Ibid.*)

v. 44. Écho des fades airs que Lambert a notés.

Lambert, auteur de quelques airs insipides, très célèbre avant Lulli. (*Ibid.*)

v. 82. Melpoméne avec toi fuit chez les Allobroges.

Mademoiselle Clairon venait de quitter le théâtre, et avait été passer quelque temps à Fernei. (Édit. de Kehl.)

ÉPITRE XCV.

A HENRI IV,

Sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince, pendant la maladie du dauphin (père de Louis XVI.)

1766.

Intrépide soldat, vrai chevalier, grand homme,
Bon roi, fidèle ami, tendre et loyal amant,
Toi que l'Europe a plaint d'avoir fléchi sous Rome,
Sans qu'on osât blâmer ce triste abaissement,
Henri, tous les Français adorent ta mémoire :
Ton nom devient plus cher et plus grand chaque jour;
Et peut-être autrefois quand j'ai chanté ta gloire
Je n'ai point dans les cœurs affaibli tant d'amour.
Un des beaux rejetons de ta race chérie,
Des marches de ton trône au tombeau descendu,
Te porte, en expirant, les vœux de ta patrie,
Et les gémissements de ton peuple éperdu.
Lorsque la Mort sur lui levait sa faux tranchante,
On vit de citoyens une foule tremblante
Entourer ta statue, et la baigner de pleurs;
C'était là leur autel, et dans tous nos malheurs,
On t'implore aujourd'hui comme un dieu tutélaire.

La fille qui naquit aux chaumes de Nanterre,
Pieusement célébre en des temps ténébreux,
N'entend point nos regrets, n'exauce point nos vœux,
De l'empire français n'est point la protectrice.
C'est toi, c'est ta valeur, ta bonté, ta justice,
Qui préside à l'état raffermi par tes mains.
Ce n'est qu'en t'imitant qu'on a des jours prospères;
C'est l'encens qu'on te doit : les Grecs et les Romains
Invoquaient des héros, et non pas des bergères.
O si de mes déserts, où j'achève mes jours,
Je m'étais fait entendre au fond du sombre empire!
Si, comme au temps d'Orphée, un enfant de la lyre
De l'ordre des destins interrompait le cours!
Si ma voix...! mais tout cède à leur arrêt suprême:
Ni nos chants, ni nos cris, ni l'art et ses secours,
Les offrandes, les vœux, les autels, ni toi-même,
Rien ne suspend la mort. Ce monde illimité
Est l'esclave éternel de la fatalité.
A d'immuables lois Dieu soumit la nature.
Sur ces monts entassés, séjour de la froidure,
Au creux de ces rochers, dans ces gouffres affreux,
Je vois des animaux maigrès, pâles, hideux,
Demi-nus, affamés, courbés sous l'infortune;
Ils sont hommes pourtant : notre mère commune
A daigné prodiguer des soins aussi puissants
A pétrir de ses mains leur substance mortelle,
Et le grossier instinct qui dirige leurs sens,
Qu'à former les vainqueurs de Pharsale et d'Arbelle.
Au livre des destins tous leurs jours sont comptés;

Les tiens l'étaient aussi. Ces dures vérités
Épouvantent le lâche, et consolent le sage.
Tout est égal au monde : un mourant n'a point d'âge.
Le dauphin le disait au sein de la grandeur,
Au printemps de sa vie, au comble du bonheur ;
Il l'a dit en mourant, de sa voix affaiblie,
A son fils, à son père, à la cour attendrie.
O toi, triste témoin de son dernier moment,
Qui lis de sa vertu ce faible monument,
Ne me demande point ce qui fonda sa gloire,
Quels funestes exploits assurent sa mémoire,
Quels peuples malheureux on le vit conquérir,
Ce qu'il fit sur la terre... il t'apprit à mourir!

VARIANTE.

v. 19. Pieusement célèbre en des temps ténébreux,
A vu sans s'alarmer qu'on t'adressât des vœux.
Elle-même avec nous t'eût rendu cet hommage;
Tu l'as trop mérité : c'est toi, c'est ton courage
Qui préside à l'état raffermi par tes mains, etc.

NOTES.

L'auteur de *la Henriade* ayant appris que plusieurs Parisiens s'étaient prosternés devant la statue équestre de Henri IV, pendant la maladie à laquelle succomba, le 10 décembre 1765, Louis, dauphin, père des rois Louis XVI, Louis XVIII, et Charles X, composa *tout d'une tire* cette épître, le premier ou le deuxième jour de janvier 1766; voyez sa lettre du 3 du même mois, à d'Argental. Ces vers

ayant été imprimés quelques jours après, à Genève et à Paris, les bons citoyens de cette ville en surent gré à Voltaire; mais les dévots du quartier de Sainte-Geneviève, à laquelle Soufflot bâtissait alors une église, redoublèrent de haine contre lui. (Clog.)

v. 39. Je vois des animaux maigres, pâles, hideux.

Ces *animaux*, ou ces hommes abrutis par la misère dans laquelle les moines et les commis des fermes les fesaient croupir, étaient les habitants du pays de Gex, réuni à la France sous Henri IV, et ceux du Mont-Jura. Voyez, *Politique et Législation*, tome II, les écrits du patriarche de Fernei en faveur de ces infortunés paysans. (Clog.)

ÉPITRE XCVI.

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

1766.

Croyez qu'un vieillard cacochime,
Chargé de soixante et douze ans,
Doit mettre, s'il a quelque sens,
Son ame et son corps au régime.
Dieu fit la douce Illusion
Pour les heureux fous du bel âge;
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le sage.
Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même, et Saint-Aulaire,
Tiraient encor quelque chanson
De leur cervelle octogénaire.
Mais ces exemples sont trompeurs;
Et quand les derniers jours d'automne
Laissent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printemps donne:
Les bergères et les pasteurs
N'en forment point une couronne.
La Parque de ses vilains doigts
Marquait d'un sept avec un trois

La tête froide et peu pensante
De Fleuri, qui donna les lois
A notre France languissante :
Il porta le sceptre des rois,
Et le garda jusqu'à nonante.
Régner est un amusement
Pour un vieillard triste et pesant,
De toute autre chose incapable;
Mais vieux bel-esprit, vieux amant,
Vieux chanteur, est insupportable.
C'est à vous, ô jeune Boufflers,
A vous dont notre Suisse admire
Le crayon, la prose, et les vers,
Et les petit contes pour rire;
C'est à vous de chanter Thémire,
Et de briller dans un festin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour, et du vin.

NOTE.

Stanislas, abbé, chevalier et enfin marquis de Boufflers, mourut âgé de soixante-dix-huit ans, à Paris, le 18 janvier 1815. Il était fils du marquis de Boufflers-Remiencourt, mort capitaine des gardes du roi de Pologne (Stanislas, duc de Lorraine). Sa mère Marie-Françoise-Catherine de Beauvau-Craon, femme charmante par l'esprit et la figure, mourut à Paris en 1787. (L. D. B.)

ÉPITRE XCVIII.

A M. FRANÇOIS, DE NEUFCHATEAU.

1766.

Si vous brillez à votre aurore,
Quand je m'éteins à mon couchant;
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empressent d'éclore,
Lorsque mon terrain languissant
Est dégarni des dons de Flore;
Si votre voix jeune et sonore
Prélude d'un ton si touchant,
Quand je fredonne à peine encore
Les restes d'un lugubre chant;
Si des Graces, qu'en vain j'implore,
Vous devenez l'heureux amant;
Et si ma vieillesse déplore
La perte de cet art charmant
Dont le dieu des vers vous honore;
Tout cela peut m'humilier :
Mais je n'y vois point de remède;
Il faut bien que l'on me succède,
Et j'aime en vous mon héritier.

NOTES.

Cette épître est une réponse à des « vers adressés à Vol-

« taire par M. François, de Neufchâteau en Lorraine, âgé « de quatorze ans, etc., en lui envoyant un exemplaire de « ses ouvrages. » Les quinze vers de M. François de Neufchâteau étaient datés du 15 juillet 1766, et furent insérés avec la réponse de Voltaire dans le *Mercure* d'octobre de la même année : la réponse est du 6 auguste. (L. D. B.)

v. 19. Et j'aime en vous mon héritier.

Voltaire ne s'en est pas tenu à cet héritier : Florian dans une note de ses VERS A LA HARPE en sortant d'une représentation de *Philoctète* (*Mercure* du 5 juillet 1783) rapporte que « Voltaire, peu de jours avant sa mort, dit devant lui « qu'il choisissait l'auteur de Warwick pour son succes- « seur. » (L. D. B.)

ÉPITRE XCVIII.

A M. DE CHABANON,

Qui dans une pièce de vers exhortait l'auteur à quitter l'étude de la métaphysique pour la poésie.

27 auguste 1766.

Aimable amant de Polymnie,
Jouissez de cet âge heureux
Des voluptés et du génie;
Abandonnez-vous à leurs feux:
Ceux de mon ame appesantie
Ne sont qu'une cendre amortie,
Et je renonce à tous vos jeux.
La fleur de la saison passée
Par d'autres fleurs est remplacée.
Une sultane avec dépit,
Dans le vieux sérail délaissée,
Voit la jeune entrer dans le lit
Dont le grand-seigneur l'a chassée.
Lorsque Élie était décrépit,
Il s'enfuit, laissant son esprit
A son jeune élève Élisée.
Ma muse est de moi trop lassée;
Elle me quitte, et vous chérit;
Elle sera mieux caressée.

ÉPITRE XCIX.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

1768.

Des contraires bel assemblage,
Vous qui, sous l'air d'un papillon,
Cachez les sentiments d'un sage,
Revolez de mon ermitage
A votre brillant tourbillon;
Allez chercher l'Illusion,
Compagne heureuse du bel âge;
Que votre imagination
Toujours forte, toujours légère,
Entre Boufflers et Voisenon
Répande cent traits de lumière;
Que Diane, que les Amours,
Partagent vos nuits et vos jours.
S'il vous reste en ce train de vie,
Dans un temps si bien employé,
Quelques moments pour l'amitié,
Ne m'oubliez pas, je vous prie;
J'aurais encor la fantaisie
D'être au nombre de vos amants:
Je céde ces honneurs charmants
Aux doyens de l'académie.

Mais quand j'aurai quatre-vingts ans,
Je prétends de ces jeunes gens
Surpasser la galanterie,
S'ils me passent en beaux talents.
Ces petits vers froids et coulants
Sentent un peu la décadence :
On m'assure qu'en plus d'un sens
Il en est tout de même en France.
Le bon temps reviendra, je pense ;
Et j'ai la plus ferme espérance
Dans un de messieurs vos parents.

NOTES.

Madame de Saint-Julien était sœur du comte de La Tour du Pin, commandant en Bourgogne, et parente du duc de Choiseul. (L. D. B.)

v. 2. Vous qui, sous l'air d'un papillon.

Voltaire l'appelait Papillon-Philosophe. (L. D. B.)

v. 12. Que Diane, que les Amours.

Madame de Saint-Julien aimait beaucoup la chasse. (Édit. de Kehl.)

v. 20. Je cède ces honneurs charmants
Aux doyens de l'académie.

Les doyens de l'académie française, en 1768, étaient le maréchal de Richelieu, reçu en 1720, et MM. d'Olivet et Hénault, reçus en 1723. B.

v. 32. Dans un de messieurs vos parents.

M. le duc de Choiseul. (Édit. de Kehl.)

ÉPITRE C.

A MON VAISSEAU.

1768.

O vaisseau qui portes mon nom,
Puisses-tu comme moi résister aux orages!
L'empire de Neptune a vu moins de naufrages
Que le Permesse d'Apollon.
Tu vogueras peut-être à ces climats sauvages
Que Jean-Jacque a vantés dans son nouveau jargon.
Va débarquer sur ces rivages
Patouillet, Nonnotte, et Fréron;
A moins qu'aux chantiers de Toulon
Ils ne servent le roi noblement et sans gages.
Mais non, ton sort t'appelle aux dunes d'Albion.
Tu verras dans les champs qu'arrose la Tamise
La Liberté superbe auprès du trône assise:
Le chapeau qui la couvre est orné de lauriers;
Et, malgré ses partis, sa fougue, et sa licence,
Elle tient dans ses mains la corne d'abondance
Et les étendards des guerriers.

Sois certain que Paris ne s'informera guère
Si tu vogues vers Smyrne où l'on vit naître Homère,
Ou si ton breton nautonier
Te conduit près de Naple, en ce séjour fertile

Qui fait bien plus de cas du sang de saint Janvier
Que de la cendre de Virgile.
Ne va point sur le Tibre ; il n'est plus de talents,
Plus de héros, plus de grand homme ;
Chez ce peuple de conquérants
Il est un pape, et plus de Rome.

Va plutôt vers ces monts qu'autrefois sépara
Le redoutable fils d'Alcméne,
Qui dompta les lions, sous qui l'hydre expira,
Et qui des dieux jaloux brava toujours la haine.
Tu verras en Espagne un Alcide nouveau,
Vainqueur d'une hydre plus fatale,
Des superstitions déchirant le bandeau,
Plongeant dans la nuit du tombeau
De l'inquisition la puissance infernale.
Dis-lui qu'il est en France un mortel qui l'égale ;
Car tu parles, sans doute, ainsi que le vaisseau
Qui transporta dans la Colchide
Les deux jumeaux divins, Jason, Orphée, Alcide.
Baptisé sous mon nom, tu parles hardiment :
Que ne diras-tu point des énormes sottises
Que mes chers Français ont commises
Sur l'un et sur l'autre élément !

Tu brûles de partir : attends, demeure, arrête ;
Je prétends m'embarquer ; attends-moi, je te joins.
Libre de passions, et d'erreurs, et de soins,
J'ai su de mon asile écarter la tempête :
Mais dans mes prés fleuris, dans mes sombres forêts,

Dans l'abondance et dans la paix,
Mon ame est encore inquiète;
Des méchants et des sots je suis encor trop près:
Les cris des malheureux percent dans ma retraite.
Enfin le mauvais goût qui domine aujourd'hui
Déshonore trop ma patrie.
Hier on m'apporta, pour combler mon ennui,
Le Tacite de La Blétrie.
Je n'y tiens point, je pars; et j'ai trop différé.

Ainsi je m'occupais, sans suite et sans méthode,
De ces pensers divers, où j'étais égaré,
Comme tout solitaire à lui-même livré,
Ou comme un fou qui fait une ode,
Quand Minerve, tirant les rideaux de mon lit,
Avec l'aube du jour m'apparut, et me dit:
Tu trouveras par-tout la même impertinence;
Les ennuyeux et les pervers
Composent ce vaste univers:
Le monde est fait comme la France.

Je me rendis à la raison;
Et, sans plus m'affliger des sottises du monde,
Je laissai mon vaisseau fendre le sein de l'onde,
Et je restai dans ma maison.

NOTES.

Une compagnie de Nantes venait de mettre en mer un

beau vaisseau qu'elle a nommé *le Voltaire*. (Édit. in-4°.) — C'était un vaisseau de six cents tonneaux qui fut construit à Nantes en 1768. (L. D. B.) — Voyez dans la *Correspondance* la lettre du 2 juin 1768 à M. de Montaudoin. Piron, devenu dévot, sans doute pour expier son cantique au dieu des jardins, fit en ce temps-là un mauvais distique contre Voltaire et son vaisseau. (Clog.)

v. 32. Tu verras en Espagne un Alcide nouveau.

M. le comte d'Aranda. (Édit. in-4°.)

ÉPITRE CI.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

1769.

Chantre des vrais plaisirs, harmonieux émule
Du pasteur de Mantoue et du tendre Tibulle,
Qui peignez la nature et qui l'embellissez,
Que vos *Saisons* m'ont plu! que mes sens émoussés
A votre aimable voix se sentirent renaître!
Que j'aime, en vous lisant, ma retraite champêtre!
Je fais, depuis quinze ans, tout ce que vous chantez.
Dans ces champs malheureux, si long-temps désertés,
Sur les pas du travail j'ai conduit l'Abondance;
J'ai fait fleurir la Paix et régner l'Innocence.
Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés;
Ces granges, ces hameaux désormais habités,
Ces landes, ces marais changés en pâturages,
Ces colons rassemblés, ce sont là mes ouvrages:
Ouvrages fortunés, dont le succès constant
De la mode et du goût n'est jamais dépendant;
Ouvrages plus chéris que *Mérope* et *Zaïre*,
Et que n'atteindront point les traits de la satire!
Heureux qui peut chanter les jardins et les bois,
Les charmes de l'amour, l'honneur des grands exploits,
Et, parcourant des arts la flatteuse carrière,
Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière!

Mais encor plus heureux qui peut, loin de la cour,
Embellir sagement son champêtre séjour,
Entendre autour de lui cent voix qui le bénissent !
De ses heureux succès quelques fripons gémissent;
Un vil cagot mitré, tyran des gens de bien,
Va l'accuser en cour de n'être pas chrétien.
Le sage ministère écoute avec surprise;
Il reconnaît Tartufe, et rit de sa sottise.
Cependant le vieillard achéve ses moissons:
Le pauvre en est nourri; ses chanvres, ses toisons,
Habillent décemment le berger, la bergère.
Il unit par l'hymen Mœris avec Glycère;
Il donne une chasuble au bon curé du lieu,
Qui, buvant avec lui, voit bien qu'il croit en Dieu.
Ainsi dans l'alégresse il achéve sa vie.
Ce n'est qu'au successeur du chantre d'Ausonie
De peindre ces tableaux ignorés dans Paris,
D'en ranimer les traits par son beau coloris,
D'inspirer aux humains le goût de la retraite.
Mais de nos chers Français la noblesse inquiéte,
Pouvant régner chez soi, va ramper dans les cours;
Les folles vanités consument ses beaux jours:
Le vrai séjour de l'homme est un exil pour elle.
Plutus est dans Paris, et c'est là qu'il appelle
Les voisins de l'Adour, et du Rhône, et du Var:
Tous viennent à genoux environner son char;
Les uns montent dessus; les autres dans la boue
Baisent, en soupirant, les rayons de sa roue.
Le fils de mon manœuvre, en ma ferme élevé,
A d'utiles travaux à quinze ans enlevé,

Des laquais de Paris s'en va grossir l'armée.
Il sert d'un vieux traitant la maîtresse affamée ;
De sergent des impôts il obtient un emploi :
Il vient dans son hameau, tout fier, *De par le roi*,
Fait des procès-verbaux, tyrannise, emprisonne,
Ravit aux citoyens le pain que je leur donne,
Et traîne en des cachots le père et les enfants.
Vous le savez, grand Dieu! j'ai vu des innocents,
Sur le faux exposé de ces loups mercenaires,
Pour cinq sous de tabac envoyés aux galères.
Chers enfants de Cérès, ô chers agriculteurs !
Vertueux nourriciers de vos persécuteurs,
Jusqu'à quand serez-vous, vers ces tristes frontières,
Écrasés sans pitié sous ces mains meurtrières?
Ne vous ai-je assemblés que pour vous voir périr,
En maudissant les champs que vos mains font fleurir!
Un temps viendra sans doute où des lois plus humaines
De vos bras opprimés relâcheront les chaînes :
Dans un monde nouveau vous aurez un soutien;
Car pour ce monde-ci je n'en espère rien.

Extremum... quod te alloquor, hoc est.
VIRG., *Énéide*, VI, v. 466.

VARIANTE.

v. 15. Ouvrages fortunés dont l'illustre Fréron,
Le divin Patouillet, monsieur l'abbé Guyon,
Ne pourront dans ma ferme abolir la mémoire :
Qu'ils m'en laissent jouir, ils ont assez de gloire.

NOTES.

Voltaire, à l'article ÉGLOGUE, dans les *Questions sur l'En-*

cyclopédie, avait donné cette épître sous le titre d'Églogue à M. de Saint-Lambert, auteur du poëme des *Quatre Saisons*. (L. D. B.)

v. 27. Un vil cagot mitré, tyran des gens de bien.

On ne sait quel est le misérable brouillon dont l'auteur parle ici; dès que nous en serons informés, nous lui rendrons toute la justice qu'il mérite. (Édit. de 1771.)

N. B. Il s'agit ici du nommé Biord, évêque d'Anneci, lequel proposa à M. le duc de Choiseul de faire enlever M. de Voltaire de son château, attendu que sa présence empêchait Biord de faire croire la présence réelle aux Génevois. Le ministre lui répondit avec le mépris que méritaient sa sottise, son insolence, et sa méchanceté. Biord croire que son nom l'emportera sur celui de l'auteur d'*Alzire* et de *Mahomet!* un prêtre ordonner, au nom de Dieu, d'arracher un vieillard de son asile; proposer à un ministre de violer les lois de l'humanité et celles de la nation! (Édit. de Kehl.)

ÉPITRE CII.

A M. DE LA HARPE.

1769.

Des dames de Paris Boileau fit la satire.
De la moitié du monde, hélas ! faut-il médire?
Jean-Jacque, assez connu par ses témérités,
En nouveau Diogène aboie à nos beautés.
Il leur a préféré l'innocente faiblesse,
Les faciles appas de sa grosse Suissesse,
Qui, contre son amant ayant peu combattu,
Se défait d'un faux germe, et garde sa vertu.
Mais nos dames, dit-il, sont fausses et galantes,
Sans esprit, sans pudeur, et fort impertinentes;
Elles ont l'air hautain, mais l'accueil familier,
Le ton d'un petit-maître, et l'œil d'un grenadier.
O le méchant esprit ! gardez-vous bien de lire
De ce grave insensé l'insipide délire.
Auteurs mieux élevés, fêtez dans vos écrits
Les dames de Versaille et celles de Paris.
Étudiez leur goût : vous trouverez chez elles
De l'esprit sans effort, des graces naturelles,
De l'art de converser les naïves douceurs,
L'honnête liberté qui réforma nos mœurs,
Et tous ces agréments que souvent Polymnie

Dédaigna d'accorder aux hommes de génie.
Ne connaissez-vous point une femme de bien,
Aimable en ses propos, décente en son maintien,
Belle sans être vaine, instruite, et pourtant sage?
Elle n'est pas pour vous; mais briguez son suffrage.
Après un tel portrait cherchez-vous encor plus?
Avec tous les attraits vous faut-il des vertus?
Faites-vous présenter par certain secrétaire
Chez certaine beauté dont le nom doit se taire;
C'est Vénus-Uranie, épouse du dieu Mars.
C'est elle dont l'esprit anime les beaux-arts;
Non celle qu'on voyait, sous le fils de Cynire,
De son fripon d'enfant suivant l'injuste empire,
Entre Adonis et Mars partager ses faveurs.
Il est vrai qu'en sa cour il est très peu d'auteurs;
Dans les palais des dieux elle vit retirée.
Vénus est philosophe au sein de l'empyrée:
Mais sa philosophie est de faire du bien;
Elle exige sur-tout que je n'en dise rien.
Sur mille infortunés que sa bonté console
J'ai promis le secret, et je lui tiens parole.
Toi qui peignis si bien, dans un style épuré,
Une tendre novice, un honnête curé;
Toi dont le goût formé voudrait encor s'instruire,
Entre Mars et Vénus tâche de t'introduire.
Déja de leurs bienfaits tu connais le pouvoir:
Il est un plus grand bien, c'est celui de les voir.
Mais ce bonheur est rare; et le dieu de la guerre
Garde son cabinet, dont on n'approche guère.
Je sais plus d'un brave homme, à sa porte assidu,

Qui lui doit sa fortune, et ne l'a jamais vu.
Il faut entrer pourtant; il faut que les Apelles
Puissent à leur plaisir contempler leurs modèles,
Et, pleins de leurs vertus ainsi que de leurs traits,
En transmettre à nos yeux de fidèles portraits.
Tes vers seront plus beaux; et ta muse plus fière
D'un pas plus assuré va fournir sa carrière.
Courtin jadis en vers à Sonning dit : « Adieu,
« Faites mes compliments à l'abbé de Chaulieu. »
Moi, je te dis en prose : « Enfant de l'Harmonie,
« Présente mon hommage à Vénus-Uranie. »

NOTE.

v. 143. Toi qui peignis si bien, dans un style épuré,
Une tendre novice, un honnête curé.

Dans le drame de *Mélanie*. B.

ÉPITRE CIII.

A BOILEAU,

OU

MON TESTAMENT.

Mars 1769.

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault, et flatteur de Louis,
Mais oracle du goût dans cet art difficile
Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile,
Dans la cour du Palais je naquis ton voisin;
De ton siècle brillant mes yeux virent la fin;
Siècle de grands talents bien plus que de lumière,
Dont Corneille, en bronchant, sut ouvrir la carrière.
Je vis le jardinier de ta maison d'Auteuil,
Qui chez toi, pour rimer, planta le chèvre-feuil.
Chez ton neveu Dongois je passai mon enfance;
Bon bourgeois qui se crut un homme d'importance.
Je veux t'écrire un mot sur tes sots ennemis,
A l'hôtel Rambouillet contre toi réunis,
Qui voulaient pour loyer de tes rimes sincères,
Couronné de lauriers, t'envoyer aux galères.
Ces petits beaux-esprits craignaient la vérité,
Et du sel de tes vers la piquante âcreté.
Louis avait du goût, Louis aimait la gloire:
Il voulut que ta muse assurât sa mémoire;
Et, satirique heureux, par ton prince avoué,
Tu pus censurer tout, pourvu qu'il fût loué.

Bientôt les courtisans, ces singes de leur maître,
Surent tes vers par cœur, et crurent s'y connaître.
On admira dans toi jusqu'au style un peu dur
Dont tu défiguras le vainqueur de Namur;
Et sur l'amour de Dieu ta triste psalmodie,
Du haineux janséniste en son temps applaudie;
Et l'Équivoque même, enfant plus ténébreux,
D'un père sans vigueur avorton malheureux.
Des Muses dans ce temps, au pied du trône assises,
On aimait les talents, on passait les sottises.
Un maudit Écossais, chassé de son pays,
Vint changer tout en France, et gâta nos esprits.
L'Espoir trompeur et vain, l'Avarice au teint blême,
Sous l'abbé Terrasson calculant son système,
Répandaient à grands flots leurs papiers imposteurs,
Vidaient nos coffres-forts, et corrompaient nos mœurs;
Plus de goût, plus d'esprit: la sombre arithmétique
Succéda dans Paris à ton art poétique.
Le duc et le prélat, le guerrier, le docteur,
Lisaient pour tous écrits les billets au porteur.
On passa du Permesse aux rivages du Gange,
Et le sacré vallon fut la place du change.
Le ciel nous envoya, dans ces temps corrompus,
Le sage et doux pasteur des brebis de Fréjus,
Économe sensé, renfermé dans lui-même,
Et qui n'affecta rien que le pouvoir suprême.
La France était blessée: il laissa ce grand corps
Reprendre un nouveau sang, raffermir ses ressorts,
Se rétablir lui-même en vivant de régime.
Mais si Fleuri fut sage, il n'eut rien de sublime;

Il fut loin d'imiter la grandeur des Colberts :
Il négligeait les arts, il aimait peu les vers.
Pardon si contre moi son ombre s'en irrite,
Mais il fut en secret jaloux de tout mérite.
Je l'ai vu refuser, poliment inhumain,
Une place à Racine, à Crébillon du pain.
Tout empira depuis. Deux partis fanatiques,
De la droite raison rivaux évangéliques,
Et des dons de l'esprit dévots persécuteurs,
S'acharnaient à l'envi sur les pauvres auteurs.
Du faubourg Saint-Médard les dogues aboyèrent,
Et les renards d'Ignace avec eux se glissèrent.
J'ai vu ces factions, semblables aux brigands
Rassemblés dans un bois pour voler les passants ;
Et, combattant entre eux pour diviser leur proie,
De leur guerre intestine ils m'ont donné la joie.
J'ai vu l'un des partis de mon pays chassé,
Maudit comme les Juifs, et comme eux dispersé ;
L'autre, plus méprisé, tombant dans la poussière
Avec Guyon, Fréron, Nonnotte, et Sorinière.
Mais parmi ces faquins l'un sur l'autre expirants,
Au milieu des billets exigés des mourants,
Dans cet amas confus d'opprobre et de misère,
Qui distingue mon siècle et fait son caractère,
Quels chants pouvaient former les enfants des neuf Sœurs ?
Sous un ciel orageux, dans ces temps destructeurs,
Des chantres de nos bois les voix sont étouffées,
Au siècle des Midas on ne voit point d'Orphées.
Tel qui dans l'art d'écrire eût pu te défier,
Va compter dix pour cent chez Rabot le banquier :

De dépit et de honte il a brisé sa lyre.
Ce temps est, réponds-tu, très bon pour la satire.
Mais quoi ! puis-je en mes vers, aiguisant un bon mot,
Affliger sans raison l'amour-propre d'un sot ;
Des Cotins de mon temps poursuivre la racaille,
Et railler un Coger dont tout Paris se raille ?
Non, ma muse m'appelle à de plus hauts emplois :
A chanter la vertu j'ai consacré ma voix.
Vainqueur des préjugés que l'imbécile encense,
J'ose aux persécuteurs prêcher la tolérance ;
Je dis au riche avare : Assiste l'indigent ;
Au ministre des lois : Protége l'innocent ;
Au docteur tonsuré : Sois humble et charitable,
Et garde-toi sur-tout de damner ton semblable.
Malgré soixante hivers, escortés de seize ans,
Je fais au monde encore entendre mes accents.
Du fond de mes déserts, aux malheureux propice,
Pour Sirven opprimé je demande justice :
Je l'obtiendrai sans doute ; et cette même main
Qui ranima la veuve et vengea l'orphelin
Soutiendra jusqu'au bout la famille éplorée
Qu'un vil juge a proscrite, et non déshonorée.
Ainsi je fais trembler, dans mes derniers moments,
Et les pédants jaloux, et les petits tyrans.
J'ose agir sans rien craindre, ainsi que j'ose écrire.
Je fais le bien que j'aime, et voilà ma satire.
Je vous ai confondus, vils calomniateurs,
Détestables cagots, infames délateurs ;
Je vais mourir content. Le siècle qui doit naître
De vos traits empestés me vengera peut-être.

Oui, déja Saint-Lambert, en bravant vos clameurs,
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs;
Aux sons harmonieux de son luth noble et tendre,
Mes mânes consolés chez les morts vont descendre.
Nous nous verrons, Boileau : tu me présenteras
Chapelain, Scudéri, Perrin, Pradon, Coras.
Je pourrais t'amener, enchaînés sur mes traces,
Nos Zoïles honteux, successeurs des Garasses.
Minos entre eux et moi va bientôt prononcer :
Des serpents d'Alecton nous les verrons fesser:
Mais je veux avec toi baiser dans l'Élysée
La main qui nous peignit l'épouse de Thésée.
J'embrasserai Quinault, en dusses-tu crever;
Et si ton goût sévère a pu désapprouver
Du brillant Torquato le séduisant ouvrage,
Entre Homère et Virgile il aura mon hommage.
Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
Aux badauds effarés dire mon sentiment;
Je veux le dire encor dans ces royaumes sombres :
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.
A table avec Vendôme, et Chapelle, et Chaulieu,
M'enivrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu,
Secondé de Ninon, dont je fus légataire,
J'adoucirai les traits de ton humeur austère.
Partons : dépêche-toi, curé de mon hameau,
Viens de ton eau bénite asperger mon caveau.

NOTES.

Clément de Dijon répondit à cette épître par une pièce

intitulée : *Boileau à Voltaire*. C'est à cette réponse que Voltaire fait allusion dans le quatrième vers de son épître CXI à Horace. B.

v. 10. Qui chez toi, pour rimer, planta le chèvre-feuil.

Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
Qui dirige chez moi l'if et le chèvre-feuil.

La maison était fort vilaine et le jardin aussi. (Édition de 1769.)

v. 11. Chez ton neveu Dongois je passai mon enfance.

Boileau a dit quelque part : *M. Dongois, mon illustre neveu*. C'était un greffier du parlement, qui demeurait dans la cour du Palais avec toute la famille de Boileau. (Édit. de 1771.)

v. 14. A l'hôtel Rambouillet, contre toi réunis.

L'hôtel Rambouillet se déchaîna long-temps contre Boileau, qui avait accablé, dans ses satires, Chapelain, très estimé et recherché dans cette maison, mauvais poëte, à la vérité, mais homme fort savant, et, ce qui est étonnant, bon critique; Cotin, non moins plat poëte, et, de plus, plat prédicateur, mais homme de lettres et aimable dans la société; d'autres encore, dont aucun ne lui avait donné le moindre sujet de plainte. Il n'en est pas de même de notre auteur; il n'a jamais rendu ridicules que ceux qui l'ont attaqué; et en cela il a très bien fait, et nous l'exhortons à continuer. (Édition de 1773.)

v. 36. Sous l'abbé Terrasson calculant son système.

L'abbé Terrasson, traducteur de Diodore de Sicile, philosophe et savant, mais entêté du système de Law. Il fit imprimer, le 21 juin 1720, une brochure dans laquelle il

démontrait que les billets de banque étaient fort préférables à l'argent, parceque le billet avait un prix invariable. Les colporteurs qui débitaient sa brochure criaient en même temps un arrêt qui réduisait les billets à moitié. Il fut ruiné par ce système même qu'il avait tant prêché. Ce fut lui qui, dans le temps où l'on remboursait en papier toutes les rentes, proposa à Law de rembourser la religion catholique. Law lui répondit que l'Église n'était pas si sotte, et qu'il lui fallait de l'argent comptant. (Édit. de 1773.)

v. 58. Une place à Racine, à Crébillon du pain.

Louis Racine, fils du grand Racine. (Édit. de 1773.)

v. 72. Avec Guyon, Fréron, Nonnotte, et Sorinière.

Guyon, auteur de plusieurs livres, comme de l'*Oracle des philosophes*. Fréron est connu; Nonnotte est, ainsi que Fréron, un ex-jésuite et un folliculaire; Sorinière, nous ne savons quel est cet auteur. (Édit. de 1773.)

v. 97. Malgré soixante hivers, escortés de seize ans.

L'auteur aurait dû dire dix-sept, mais apparemment dix-sept aurait gâté le vers. (Édit. de 1773.)

v. 100. Pour Sirven opprimé je demande justice.

Sirven est cet homme si innocent et si connu dont M. de Voltaire prit la défense. Les juges l'avaient condamné lui et sa femme au dernier supplice. Le procureur fiscal de cette juridiction, nommé Trinquet, donna les conclusions suivantes : « Je requiers que l'accusé duement atteint et « convaincu de parricide soit banni pour dix ans. » Ce Trinquet était ivre, sans doute, quand il conclut ainsi; mais les juges! Et c'est de pareils imbéciles barbares que dépend

la vie des hommes! A la fin M. de Voltaire est venu à bout de faire rendre justice à cette famille. (Édit. de 1773.)

v. 113. Oui, déja Saint-Lambert, en bravant vos clameurs,
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs.

M. de Saint-Lambert, dans son excellent poëme des *Quatre Saisons*. (Édit. de 1769.)

v. 120. Nos Zoïles honteux, successeurs des Garasses.

Garasse, jésuite fameux par l'excès de ses bêtises et de ses fureurs. Il fut le délateur et le calomniateur de Théophile, auquel il pensa en coûter la vie, dans un temps où il y avait beaucoup de juges aussi absurdes que Garasse. (Édit. de 1773.)

ÉPITRE CIV.

A L'AUTEUR

DU LIVRE DES TROIS IMPOSTEURS.

Mars 1769.

Insipide écrivain, qui crois à tes lecteurs
Crayonner les portraits de tes Trois Imposteurs,
D'où vient que, sans esprit, tu fais le quatrième?
Pourquoi, pauvre ennemi de l'essence suprême,
Confonds-tu Mahomet avec le Créateur,
Et les œuvres de l'homme avec Dieu, son auteur?...
Corrige le valet, mais respecte le maître.
Dieu ne doit point pâtir des sottises du prêtre :
Reconnaissons ce Dieu, quoique très mal servi.
De lézards et de rats mon logis est rempli;
Mais l'architecte existe, et quiconque le nie
Sous le manteau du sage est atteint de manie.
Consulte Zoroastre, et Minos, et Solon,
Et le martyr Socrate, et le grand Cicéron :
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père.
Ce système sublime à l'homme est nécessaire.
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.

Si les cieux, dépouillés de son empreinte auguste,
Pouvaient cesser jamais de le manifester,
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
Que le sage l'annonce, et que les rois le craignent.
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur est au ciel : apprenez à trembler.
Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.
Mais toi, raisonneur faux, dont la triste imprudence
Dans le chemin du crime ose les rassurer,
De tes beaux arguments quel fruit peux-tu tirer?
Tes enfants à ta voix seront-ils plus dociles?
Tes amis, au besoin, plus sûrs et plus utiles?
Ta femme plus honnête? et ton nouveau fermier,
Pour ne pas croire en Dieu, va-t-il mieux te payer?...
Ah! laissons aux humains la crainte et l'espérance.
Tu m'objectes en vain l'hypocrite insolence
De ces fiers charlatans aux honneurs élevés,
Nourris de nos travaux, de nos pleurs abreuvés;
Des Césars avilis la grandeur usurpée;
Un prêtre au Capitole où triompha Pompée;
Des faquins en sandale, excrément des humains,
Trempant dans notre sang leurs détestables mains;
Cent villes à leur voix couvertes de ruines,
Et de Paris sanglant les horribles matines;
Je connais mieux que toi ces affreux monuments;
Je les ai sous ma plume exposés cinquante ans.
Mais, de ce fanatisme ennemi formidable,
J'ai fait adorer Dieu quand j'ai vaincu le diable.

Je distinguai toujours de la religion
Les malheurs qu'apporta la superstition.
L'Europe m'en sut gré ; vingt têtes couronnées
Daignèrent applaudir mes veilles fortunées,
Tandis que Patouillet m'injuriait en vain.
J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin.
On les vit opposer, par une erreur fatale,
Les abus aux abus, le scandale au scandale.
Parmi les factions ardents à se jeter,
Ils condamnaient le pape, et voulaient l'imiter.
L'Europe par eux tous fut long-temps désolée ;
Ils ont troublé la terre, et je l'ai consolée.
J'ai dit aux disputants l'un sur l'autre acharnés :
Cessez, impertinents ; cessez, infortunés ;
Très sots enfants de Dieu, chérissez-vous en frères,
En ne vous mordez plus pour d'absurdes chimères.
Les gens de bien m'ont cru : les fripons écrasés
Et ont poussé des cris du sage méprisés ;
Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantisme
De tout esprit bien fait devient le catéchisme.
Je vois venir de loin ces temps, ces jours sereins,
Où la philosophie, éclairant les humains,
Doit les conduire en paix aux pieds du commun maître ;
Le Fanatisme affreux tremblera d'y paraître :
On aura moins de dogme avec plus de vertu.
Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu,
Il n'amènera plus deux témoins à sa suite
Jurer quelle est sa foi, mais quelle est sa conduite.
A l'attrayante sœur d'un gros bénéficier

Un amant huguenot pourra se marier;
Des trésors de Loréte, amassés pour Marie,
On verra l'indigence habillée et nourrie;
Les enfants de Sara, que nous traitons de chiens,
Mangeront du jambon fumé par des chrétiens.
Le Turc, sans s'informer si l'iman lui pardonne,
Chez l'abbé Tamponet ira boire en Sorbonne.
Mes neveux souperont sans rancune et gaiement
Avec les héritiers des frères Pompignan;
Ils pourront pardonner au pincé La Blétrie
D'avoir coupé trop tôt la trame de ma vie.
Entre les beaux-esprits on verra l'union :
Mais qui pourra jamais souper avec Fréron?

NOTES.

Cette épître est du commencement de 1769, et non de l'année 1771. Voltaire en parle dans sa lettre du 15 mars 1769, à madame du Deffand (qui ne croyait à rien), en lui disant : « Voici un petit ouvrage contre l'athéisme. » Il y cite aussi l'*Épître à Boileau*. (Clog.)

v. 2. Crayonner les portraits de tes Trois Imposteurs.

Ce livre des *Trois Imposteurs* est un très mauvais ouvrage, plein d'un athéisme grossier, sans esprit, et sans philosophie. (Édit. de 1771.) — Le *Traité des Trois Imposteurs* parut sans date en 1768, et fut depuis réimprimé plusieurs fois en divers formats. C'est au fond l'esprit de Spinosa, qui avait paru cinquante ans auparavant. Nous ajouterons qu'il

paraît certain que ce traité est de Guillaume, curé de Fresne-sur-Berni; et qu'il fut imprimé à Yverdon, par les soins du professeur Félice. (L. D. B.)

v. 75. Il n'amènera plus deux témoins à sa suite.

En France, pour être reçu procureur, notaire, greffier, il faut deux témoins qui déposent de la catholicité du récipiendaire. (Édit. de 1771.)

v. 84. Chez l'abbé Tamponet ira boire en Sorbonne.

Tamponet était en effet docteur de Sorbonne. (Édition de 1771.)

v. 87. Ils pourront pardonner au pincé La Blétrie.

La Bletterie, à ce qu'on m'a rapporté, a imprimé que j'avais oublié de me faire enterrer. (Édition de 1771.)

ÉPITRE CV.

A M. PIGAL.

1770.

Cher Phidias, votre statue
Me fait mille fois trop d'honneur;
Mais quand votre main s'évertue
A sculpter votre serviteur,
Vous agacez l'esprit railleur
De certain peuple rimailleur,
Qui depuis si long-temps me hue.
L'ami Fréron, ce barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue,
Sourdement de sa main crochue
Mutilera votre labeur.
  Attendez que le destructeur
Qui nous consume et qui nous tue,
Le Temps, aidé de mon pasteur,
Ait d'un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.
Que ferez-vous d'un pauvre auteur
Dont la taille et le cou de grue,
Et la mine très peu joufflue,
Feront rire le connaisseur?

Sculptez-nous quelque beauté nue
De qui la chair blanche et dodue
Séduise l'œil du spectateur,
Et qui dans son ame insinue
Ces doux desirs et cette ardeur
Dont Pygmalion le sculpteur,
Votre digne prédécesseur,
Brûla, si la fable en est crue.
Au marbre il sut donner un cœur,
Cinq sens, instruments du bonheur,
Une ame en ces sens répandue;
Et, soudain fille devenue,
Cette fille resta pourvue
De doux appas que sa pudeur
Ne dérobait point à la vue:
Même elle fut plus dissolue
Que son père et son Créateur.
Que cet exemple si flatteur
Par vos beaux soins se perpétue!

VARIANTES.

v. 1. Monsieur Pigal, votre statue
Me fait mille fois trop d'honneur;
Jean-Jacque a dit avec candeur
Que c'est à lui qu'elle était due.
Quand votre ciseau s'évertue, etc.

v. 24. Et qui dans nos sens insinue...

v. 29. Son marbre eut un esprit, un cœur.
Il eut mieux, dit un grave auteur :
Car, soudain fille devenue, etc.

v. 38. C'est un exemple très flatteur :
Il faut bien qu'on le perpétue.

NOTE.

Voyez ci-après l'épître CXVIII, à madame Necker, et dans le volume suivant les stances adressées à la même dame, année 1770. B.

ÉPITRE CVI.

AU ROI DE DANEMARCK,

CHRISTIAN VII,

SUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE ACCORDÉE DANS TOUS SES ÉTATS.

Janvier 1771.

Monarque vertueux, quoique né despotique,
Crois-tu régner sur moi de ton golfe Baltique?
Suis-je un de tes sujets pour me traiter comme eux,
Pour consoler ma vie, et pour me rendre heureux?
Peu de rois, comme toi, transgressent les limites
Qu'à leur pouvoir sacré la nature a prescrites.
L'empereur de la Chine, à qui j'écris souvent,
Ne m'a pas jusqu'ici fait un seul compliment.
Je suis plus satisfait de l'auguste amazone
Qui du gros Mustapha vient d'ébranler le trône;
Et Stanislas-le-Sage, et Frédéric-le-Grand
(Avec qui j'eus jadis un petit différend),
Font passer quelquefois dans mes humbles retraites
Des bontés dont la Suisse embellit ses gazettes.
Avec Ganganelli je ne suis pas si bien:
Sur mon voyage en Prusse il m'a cru peu chrétien.
Ce pape s'est trompé, bien qu'il soit infaillible.
Mais, sans examiner ce qu'on doit à la Bible,
S'il vaut mieux dans ce monde être pape que roi,

S'il est encor plus doux d'être obscur comme moi,
Des déserts du Jura ma tranquille vieillesse
Ose se faire entendre à ta sage jeunesse;
Et libre avec respect, hardi sans être vain,
Je me jette à tes pieds au nom du genre humain.
Il parle par ma voix, il bénit ta clémence;
Tu rends ses droits à l'homme, et tu permets qu'on pense.
Sermons, romans, physique, ode, histoire, opéra,
Chacun peut tout écrire; et siffle qui voudra.
Ailleurs on a coupé les ailes à Pégase.
Dans Paris quelquefois un commis à la phrase
Me dit : « A mon bureau venez vous adresser;
« Sans l'agrément du roi vous ne pouvez penser.
« Pour avoir de l'esprit allez à la police;
« Les filles y vont bien, sans qu'aucune en rougisse :
« Leur métier vaut le vôtre, il est cent fois plus doux,
« Et le public sensé leur doit bien plus qu'à vous. »
C'est donc ainsi, grand roi, qu'on traite le Parnasse,
Et les suivants honnis de Plutarque et d'Horace!
Bélisaire à Paris ne peut rien publier,
S'il n'est pas de l'avis de monsieur Ribalier!
Hélas! dans un état l'art de l'imprimerie
Ne fut en aucun temps fatal à la patrie.
Les pointes de Voiture, et l'orgueil des grands mots
Que prodigua Balzac assez mal-à-propos,
Les romans de Scarron, n'ont point troublé le monde;
Chapelain ne fit point la guerre de la Fronde.
Chez le Sarmate altier la Discorde en fureur,
Sous un roi sage et doux, semant par-tout l'horreur;
De l'empire ottoman la splendeur éclipsée,

Sous l'aigle de Moscou sa force terrassée,
Tous ces grands mouvements seraient-ils donc l'effet
D'un obscur commentaire ou d'un méchant sonnet?
Non, lorsqu'aux factions un peuple entier se livre,
Quand nous nous égorgeons, ce n'est pas pour un livre.
Hé! quel mal après tout peut faire un pauvre auteur?
Ruiner son libraire, excéder son lecteur,
Faire siffler par-tout sa charlatanerie,
Ses creuses visions, sa folle théorie.
Un livre est-il mauvais, rien ne peut l'excuser;
Est-il bon, tous les rois ne peuvent l'écraser.
On le supprime à Rome, et dans Londre on l'admire;
Le pape le proscrit, l'Europe le veut lire.
Un certain charlatan, qui s'est mis en crédit,
Prétend qu'à son exemple on n'ait jamais d'esprit.
Tu n'y parviendras pas, apostat d'Hippocrate;
Tu guérirais plutôt les vapeurs de ma rate.
Va, cesse de vexer les vivants et les morts;
Tyran de ma pensée, assassin de mon corps,
Tu peux bien empêcher tes malades de vivre,
Tu peux les tuer tous, mais non pas un bon livre.
Tu les brûles, Jérôme; et de ces condamnés
La flamme, en m'éclairant, noircit ton vilain nez.
Mais voilà, me dis-tu, des phrases malsonnantes,
Sentant son philosophe, au vrai même tendantes.
Eh bien, réfute-les; n'est-ce pas ton métier?
Ne peux-tu comme moi barbouiller du papier?
Le public à profit met toutes nos querelles;
De nos cailloux frottés il sort des étincelles:
La lumière en peut naître; et nos grands érudits

Ne nous ont éclairés qu'en étant contredits.
Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes frères.
Sans le droit d'examen et sans les adversaires
Tout languit comme à Rome, où depuis huit cents ans
Le tranquille esclavage écrasa les talents.
Tu ne veux pas, grand roi, dans ta juste indulgence,
Que cette liberté dégénère en licence;
Et c'est aussi le vœu de tous les gens sensés :
A conserver les mœurs ils sont intéressés;
D'un écrivain pervers ils font toujours justice.
Tous ces libelles vains dictés par l'Avarice,
Enfants de l'Impudence, élevés chez Marteau,
Y trouvent en naissant un éternel tombeau.
Que dans l'Europe entière on me montre un libelle
Qui ne soit pas couvert d'une honte éternelle,
Ou qu'un oubli profond ne retienne englouti
Dans le fond du bourbier dont il était sorti?
On punit quelquefois et la plume et la langue,
D'un ligueur turbulent la dévote harangue,
D'un Guignard, d'un Bourgoin les horribles sermons,
Au nom de Jésus-Christ prêchés par des démons.
Mais quoi! si quelque main dans le sang s'est trempée,
Vous est-il défendu de porter une épée?
En coupables propos si l'on peut s'exhaler,
Doit-on faire une loi de ne jamais parler?
Un cuistre en son taudis compose une satire,
En ai-je moins le droit de penser et d'écrire?
Qu'on punisse l'abus; mais l'usage est permis.
De l'auguste raison les sombres ennemis
Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile

Qui fondit en métal un alphabet mobile,
L'arrangea sous la presse, et sut multiplier
Tout ce que notre esprit peut transmettre au papier.
Cet art, disait Boyer, a troublé des familles;
Il a trop raffiné les garçons et les filles.
Je le veux; mais aussi quels biens n'a-t-il pas faits?
Tout peuple, excepté Rome, a senti ses bienfaits.
Avant qu'un Allemand trouvât l'imprimerie,
Dans quel cloaque affreux barbotait ma patrie!
Quel opprobre, grand Dieu! quand un peuple indigent
Courait à Rome, à pied, porter son peu d'argent,
Et revenait, content de la sainte Madone,
Chantant sa litanie, et demandant l'aumône!
Du temple au lit d'hymen un jeune époux conduit
Payait au sacristain pour sa première nuit.
Un testateur, mourant sans léguer à saint Pierre,
Ne pouvait obtenir l'honneur du cimetière.
Enfin tout un royaume, interdit et damné,
Au premier occupant restait abandonné,
Quand, du pape et de Dieu s'attirant la colère,
Le roi, sans payer Rome, épousait sa commère.
Rois! qui brisa les fers dont vous étiez chargés?
Qui put vous affranchir de vos vieux préjugés?
Quelle main favorable à vos grandeurs suprêmes
A du triple bandeau vengé cent diadèmes?
Qui, du fond de son puits tirant la Vérité,
A su donner une ame au public hébété?
Les livres ont tout fait; et, quoi qu'on puisse dire,
Rois, vous n'avez régné que lorsqu'on a su lire.
Soyez reconnaissants, aimez les bons auteurs:

Il ne faut pas du moins vexer vos bienfaiteurs.
Et comptez-vous pour rien les plaisirs qu'ils vous donnent?
Plaisirs purs que jamais les remords n'empoisonnent.
Les pleurs de Melpoméne et les ris de sa sœur
N'ont-ils jamais guéri votre mauvaise humeur?
Souvent un roi s'ennuie; il se fait lire à table
De Charle ou de Louis l'histoire véritable.
Si l'auteur fut gêné par un censeur bigot,
Ne décidez-vous pas que l'auteur est un sot?
Il faut qu'il soit à l'aise; il faut que l'aigle altière
Des airs à son plaisir franchisse la carrière.
Je ne plains point un bœuf au joug accoutumé;
C'est pour baisser son cou que le ciel l'a formé.
Au cheval qui vous porte un mors est nécessaire.
Un moine est de ses fers esclave volontaire.
Mais au mortel qui pense on doit la liberté.
Des neuf savantes Sœurs le Parnasse habité
Serait-il un couvent sous une mère abbesse,
Qu'un évêque bénit, et qu'un Grisel confesse?
On ne leur dit jamais : Gardez-vous bien, ma sœur,
De vous mettre à penser sans votre directeur;
Et quand vous écrirez sur l'almanach de Liége,
Ne parlez des saisons qu'avec un privilége.
Que dirait Uranie à ces plaisants propos?
Le Parnasse ne veut ni tyrans ni bigots :
C'est une république éternelle et suprême,
Qui n'admet d'autre loi que la loi de Théléme;
Elle est plus libre encor que le vaillant Bernois,
Le noble de Venise, et l'esprit génevois;
Du bout du monde à l'autre elle étend son empire;

Parmi ses citoyens chacun voudrait s'inscrire.
Chez nos Sœurs, ô grand roi! le droit d'égalité,
Ridicule à la cour, est toujours respecté.
Mais leur gouvernement, à tant d'autres contraire,
Ressemble encore au tien, puisqu'à tous il sait plaire.

VARIANTES.

V. 92. S'il faut en croire la *Correspondance de Grimm* (tome VII, page 437), quelque temps après la publication de sa pièce, Voltaire ajouta les huit vers que voici :

La voix des gens de bien nous suffit pour confondre
Du fantasque Maillet le système hypocondre;
Celui de la nature à peine s'est montré,
Qu'au sein de la poussière il est soudain rentré.
Non, grand Dieu! dans ce monde, où la sagesse brille,
Jamais du blé pouri ne fit naître une anguille;
Thémis dut mépriser ce système nouveau :
C'est au savant d'instruire, et non pas au bourreau. B.

V. 133. Au lieu de ce vers et des trois qui suivent, on lisait d'abord :

Qui vous rendit chez vous puissants sans être impies?
Qui sut, de votre table écartant les harpies,
Sauver le peuple et vous de leur voracité?
Qui sut donner une ame au public hébété?

Voltaire n'eut d'autre motif pour faire ce changement que d'éviter une répétition : il est question des harpies dans les quatre derniers vers de l'épître à d'Alembert, qui suit. B.

NOTES.

v. 39. Bélisaire à Paris ne peut rien publier.

Le chapitre quinzième du roman moral de *Bélisaire*

passe en général pour un des meilleurs morceaux de littérature, de philosophie, et de vraie piété, qui aient jamais été écrits dans la langue française. Son succès universel irrita un principal de collége, docteur de Sorbonne, nommé Ribalier, qui, avec un autre régent de collége, nommé Coger, souleva une grande partie de la Sorbonne contre M. Marmontel, auteur de cet ouvrage. Les docteurs cherchèrent pendant six mois entiers des propositions malsonnantes, téméraires, sentant l'hérésie. Il fallut bien qu'ils en trouvassent. On en trouverait dans le *Pater noster*, en transposant un mot, et en abusant d'un autre.

La faculté fit enfin imprimer sa censure en latin comme en français, et elle commençait par un solécisme. Le public en rit, et bientôt on n'en parla plus. (Édit. de 1771.)

v. 43. Les pointes de Voiture et l'orgueil des grands mots.

Voiture, qui fut frivole, et qui ne chercha que le bel esprit; Balzac, qui fut toujours ampoulé, et qui ne dit presque jamais rien d'utile, eurent une très grande réputation dans leur temps; Chapelain en eut encore davantage: ils étaient les rois de la littérature. Les querelles dont ils furent l'objet ne servirent qu'à faire naître enfin le bon goût, et ne causèrent d'ailleurs aucun mal. (Édit. de 1771.)

v. 47. Chez le Sarmate altier, la Discorde en fureur.

Ce sera aux yeux de la postérité un évènement unique, même en Pologne, qu'une guerre civile si acharnée et si cruelle, sous un roi auquel la faction opposée n'a jamais pu reprocher la moindre contravention aux lois, le plus léger abus de l'autorité, ni même la moindre action qui pût déplaire dans un particulier. C'est pour la première fois qu'on a vu un roi se borner à plaindre ceux qui se rendaient malheureux eux-mêmes en ravageant leur patrie.

Il ne leur a donné que l'exemple de la modération. (Édit. de 1771.)

v. 72. La flamme, en m'éclairant, noircit ton vilain nez.

Il s'agit ici de Van-Swieten, premier médecin de l'impératrice-reine. Il s'était fait inquisiteur des livres, et passait pour entendre aussi parfaitement la médecine préservatrice des ames, qu'il entendait mal la médecine curative des corps. Il s'occupait sur-tout d'empêcher les œuvres de M. de Voltaire de pénétrer dans la ville impériale. C'était d'ailleurs un homme assez savant, et dont les compilations peuvent être utiles, quoiqu'il n'eût aucune philosophie, ni aucune connaissance des découvertes physiques faites de nos jours. (Édit. de Kehl.)

v. 83. Tout languit comme à Rome, où depuis huit cents ans.

On ne voit pas en effet depuis ce temps un seul livre écrit à Rome, qui soit un ouvrage de génie, et qui entre dans la bibliothèque des nations. Les Dante, les Pétrarque, les Bocace, les Machiavel, les Guichardin, les Boyardo, les Tasse, les Arioste, ne furent point Romains. (Édition de 1771.)

v. 91. Enfants de l'Impudence, élevés chez Marteau.

Célèbre imprimeur de sottises. Tous les libelles contre Louis XIV étaient imprimés à Cologne, chez Pierre Marteau. (Édit. de 1771.)

v. 99. D'un Guignard, d'un Bourgoin, les horribles sermons.

C'étaient des écrivains, des prédicateurs de la Ligue. Guignard était un jésuite qui fut pendu, et Bourgoin un jacobin qui fut roué. Il est vrai qu'ils étaient des fanatiques

imbéciles; mais avec leur imbécillité ils mettaient le couteau dans les mains des parricides. (Édit. de 1771.)

v. 113. Cet art, disait Boyer, a troublé des familles.

Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, disait toujours que l'imprimerie avait fait un mal effroyable; et que, depuis qu'il y avait des livres, les filles savaient plus de sottises à dix ans qu'elles n'en avaient su auparavant à vingt. (Édit. de 1771.)

v. 123. Du temple au lit d'hymen un jeune époux conduit.

Jusqu'au seizième siècle il n'était pas permis chez les catholiques à un nouveau marié de coucher avec sa femme sans avoir fait bénir le lit nuptial, et cette bénédiction était taxée. (Édit. de 1771.)

v. 125. Un testateur, mourant, sans léguer à saint Pierre.

Quiconque ne fesait pas un legs à l'Église par son testament était déclaré déconfez, on lui refusait la sépulture; et, par accommodement, l'official, ou le curé, ou le prieur le plus voisin, fesait un testament au nom du mort, et léguait pour lui à l'Église en conscience ce que le testateur aurait dû raisonnablement donner. (Édit. de 1771.)

v. 127. Enfin tout un royaume interdit et damné.

Le commun des lecteurs ignore la manière dont on interdisait un royaume. On croit que celui qui se disait le père commun des chrétiens se bornait à priver une nation de toutes les fonctions du christianisme, afin qu'elle méritât sa grace en se révoltant contre le souverain; mais on observait dans cette sentence des cérémonies qui doivent passer à la postérité. D'abord on défendait à tout laïque

d'entendre la messe, et on n'en célébrait plus au maître-autel. On déclarait l'air impur; on ôtait tous les corps saints de leurs châsses, et on les étendait par terre dans l'église, couverts d'un voile : on dépendait les cloches, et on les enterrait dans des caveaux. Quiconque mourait dans le temps de l'interdit était jeté à la voirie. Il était défendu de manger de la chair, de se raser, de se saluer; enfin le royaume appartenait de droit au premier occupant; mais le pape prenait le soin d'annoncer ce droit par une bulle particulière, dans laquelle il désignait le prince qu'il gratifiait de la couronne vacante. (Édit. de 1771.)

v. 130. Le roi, sans payer Rome, épousait sa commère.

Robert, roi de France, épousa sa cousine, veuve d'Eudes, comte de Chartres et de Blois; il avait tenu sur les fonts de baptême un des enfants de cette princesse. B.

v. 166. Qui n'admet d'autre loi qui la loi de Thélême.

Abbaye de la fondation de Rabelais. (*Gargantua*, liv. I, chap. LVII.) On avait gravé sur la porte : *Fay ce que vouldras.* (Édit. de 1771.)

ÉPITRE CVII.

A M. D'ALEMBERT.

1771.

Esprit juste et profond, parfait ami, vrai sage,
D'Alembert, que dis-tu de mon dernier ouvrage?
Le roi danois et toi, mes juges souverains,
Vous donnez carte blanche à tous les écrivains.
Le privilége est beau; mais que faut-il écrire?
Me permettriez-vous quelques grains de satire?
Virgile a-t-il bien fait de pincer Mévius?
Horace a-t-il raison contre Nomentanus?
Oui, si ces deux Latins, montés sur le Parnasse,
S'égayaient aux dépens de Virgile et d'Horace,
La défense est de droit; et d'un coup d'aiguillon
L'abeille en tous les temps repoussa le frelon.
La guerre est au Parnasse, au conseil, en Sorbonne:
Allons, défendons-nous; mais n'attaquons personne.
Vous m'avez endormi, disait ce bon Trublet:
Je réveillai mon homme à grands coups de sifflet.
Je fis bien : chacun rit, et j'en ris même encore.
La critique a du bon; je l'aime et je l'honore.
Le parterre éclairé juge les combattants,
Et la saine raison triomphe avec le temps.
Lorsque dans son grenier certain Larcher réclame
La loi qui prostitue et sa fille et sa femme,

Qu'il veut dans Notre-Dame établir son sérail,
On lui dit qu'à Paris plus d'un gentil bercail
Est ouvert aux travaux d'un savant antiquaire;
Mais que jamais la loi n'ordonna l'adultère.
Alors on examine; et le public instruit
Se moque de Larcher, qui jure en son réduit.
L'abbé François écrit; le Léthé sur ses rives
Reçoit avec plaisir ses feuilles fugitives.
Tancrède en vers croisés fait-il bâiller Paris?
On m'ennuie à mon tour des plus pesants écrits;
A Danchet, à Brunet, le Pont-Neuf me compare;
On préfère à mes vers Crébillon le barbare;
Cette longue dispute échauffe les esprits.
Alors du plus beau feu vingt poëtes épris,
De chefs-d'œuvre sans nombre enrichissant la scène,
Sur de sublimes tons font ronfler Melpomène.
Qu'importe que mon nom s'efface dans l'oubli?
L'esprit, le goût s'épure, et l'art est embelli.
Mais ne pardonnons pas à ces folliculaires,
De libelles affreux écrivains téméraires,
Aux stances de La Grange, aux couplets de Rousseau,
Que Mégère en courroux tira de son cerveau.
Pour gagner vingt écus ce fou de La Beaumelle
Insulte de Louis la mémoire immortelle.
Il croit déshonorer, dans ses obscurs écrits,
Princes, ducs, maréchaux, qui n'en ont rien appris.
Contre le vil croquant tout honnête homme éclate,
Avant que sur sa joue ou sur son omoplate
Des rois et des héros les grands noms soient vengés
Par l'empreinte des lis qu'il a tant outragés.

Ces serpents odieux de la littérature,
Abreuvés de poisons et rampant dans l'ordure,
Sont toujours écrasés sous les pieds des passants.
Vive le cygne heureux qui, par ses doux accents,
Célébra les saisons, leurs dons, et leurs usages,
Les travaux, les vertus, et les plaisirs des sages!
Vainement de Dijon l'impudent écolier
Coassa contre lui du fond de son bourbier.
Nous laissons le champ libre à ces petits critiques,
De l'ivrogne Fréron disciples faméliques,
Qui, ne pouvant apprendre un honnête métier,
Devers Saint-Innocent vont salir du papier,
Et sur les dons des dieux porter leurs mains impies;
Animaux malfesants, semblables aux harpies,
De leurs ongles crochus et de leur souffle affreux
Gâtant un bon dîner qui n'était pas pour eux.

NOTES.

v. 2. D'Alembert, que dis-tu de mon dernier ouvrage.

Il s'agit de l'épître au roi de Danemarck, qui précède. B.

v. 15. Vous m'avez endormi, disait ce bon Trublet.

Voyez dans le volume précédent, la pièce intitulée *le Pauvre Diable.* (Édit. de 1771.)

v. 21. Lorsque dans son grenier certain Larcher réclame.

Larcher, répétiteur au collége Mazarin. Il soutint opiniâtrément que dans la grande ville de Babylone toutes

les femmes et les filles de la cour étaient obligées par la loi de se prostituer une fois dans leur vie au premier venu, pour de l'argent, et cela dans le temple de Vénus, quoique Vénus fût inconnue à Babylone. Il trouvait fort mauvais qu'on ne crût pas à cette impertinence, puisque Hérodote l'avait dite expressément. Le même Larcher disputa fortement sur le grand serpent Ophionée, sur le bouc de Mendès qui couchait avec les dames hébraïques; il traita notre auteur de vilain athée pour avoir dit que *la Providence envoie la peste et la famine sur la terre.* Il y a encore dans la poussière des collèges de ces cuistres qui semblent être du cinquième siècle. Notre auteur ne fit que se moquer de ce Larcher, et il fut secondé de tout Paris, à qui il le fit connaître. (Édit. de 1771.)

v. 29. L'abbé François écrit : Le Léthé sur ses rives.

Il y a en effet un abbé, nommé François, des ouvrages duquel le fleuve Léthé s'est chargé entièrement. C'est un pauvre imbécile qui a fait un livre en deux volumes contre les philosophes, livre que personne ne connaît ni ne connaîtra. (Édit. de 1771.)

v. 33. A Danchet, à Brunet, le Pont-Neuf me compare.

Danchet est un de ces poëtes médiocres qu'on ne connaît plus; il a fait quelques tragédies et quelques opéra. Pour Brunet, nous ne savons qui c'est, à moins que ce ne soit un nommé M. Le Brun, qui avait fait autrefois une ode pour engager notre auteur à prendre chez lui mademoiselle Corneille. Quelqu'un lui dit méchamment qu'on avait voulu recevoir mademoiselle Corneille, mais point son ode qui ne valait rien. Alors M. Le Brun écrivit contre le même homme auquel il venait de donner tant de louan-

ges. Cela est dans l'ordre; mais il paraît dans l'ordre aussi qu'on se moque de lui. (Édit. de 1771.)

v. 34. On préfère à mes vers Crébillon le barbare.

Nous ne savons si par *barbare* on entend ici la barbarie d'Atrée, ou la barbarie du style, qu'on a reprochée à Crébillon; c'est peut-être l'un et l'autre. Mais ce n'est pas parceque Atrée est trop cruel qu'on ne joue point cette pièce, et qu'elle passe pour mauvaise chez tous les gens de goût; car, dans Rodogune, Cléopâtre est plus cruelle encore, et cette atrocité même semblerait devoir être plus révoltante dans une femme que dans un homme : cependant cette fin de la tragédie de Rodogune est un chef-d'œuvre du théâtre, et réussira toujours.

Nous trouvons dans le *Mercure* de novembre 1770, page 83, les réflexions les plus judicieuses qu'on ait encore faites sur *Atrée;* les voici :

« En général les vengeances, pour être intéressantes au « théâtre, doivent être promptes, subites, violentes; il faut « toujours frapper de grands coups sur la scène : les hor- « reurs longues et détaillées ne sont que rebutantes. M. de « Crébillon, malgré ce précepte, a risqué la coupe d'Atrée; « mais elle n'a pu réussir, à beaucoup près. Quelques esprits « faux, quelques jeunes têtes qui n'ont pas réfléchi croient « que les atrocités sont le plus grand effort de l'esprit hu- « main, et que l'horreur est ce qu'il y a de plus tragique. « Elles se trompent beaucoup; c'est tout ce qu'il y a de plus « facile à trouver. Nous avons des romans inconnus et fort « au-dessous du médiocre où l'on a rassemblé assez d'hor- « reurs pour faire cinquante tragédies détestables. »

Il y a bien d'autres raisons qui font voir qu'*Atrée* est une fort mauvaise pièce.

1° C'est qu'elle est extrêmement mal écrite. D'abord « Atrée voit enfin renaître l'espoir et la douceur de se ven-

« ger d'un traître. Les vents, qu'un dieu contraire enchaî-
« nait loin de lui, semblent exciter son courroux avec les
« flots; le calme, si long-temps fatal à sa vengeance, n'est
« plus d'intelligence avec ses ennemis; le soldat ne craint
« plus qu'un indigne repos avilisse l'honneur de ses der-
« niers travaux. »

Aussitôt après Atrée commande *que la flotte d'Atrée se prépare à voguer loin de l'île d'Eubée;* il ordonne qu'on porte à tous ses chefs ses ordres absolus; et il dit que *ce jour tant souhaité ranime dans son cœur l'espoir de la fierté.*

Cet énorme galimatias, cet assemblage de paroles vagues, oiseuses, incohérentes, qui ne disent rien, qui n'apprennent ni où l'on est ni l'acteur qui parle, sont insupportables à quiconque a la plus légère connaissance du théâtre et de la langue.

Les maximes qu'Atrée débite, dès cette première scène, sont d'une extravagance qui va jusqu'au ridicule. Atrée dit :

> Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux :
> Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance;
> Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

Cette plaisanterie monstrueuse n'est-elle pas bien placée! La Fontaine a dit en riant :

> . . . . . Je sais que la vengeance
> Est un morceau de roi, car vous vivez en dieux.

Mais mettre une telle raillerie sérieusement dans une tragédie, cela est bien déplacé; et exprimer de tels sentiments sans avoir dit encore de quoi il veut se venger, cela est contre les principes du théâtre et du sens commun.

2° Il y a bien plus, c'est que cette fureur de vengeance, au bout de vingt ans, est nécessairement de la plus grande froideur, et ne peut intéresser personne.

3° Un homme qui jure à la première scène qu'il se ven-

genra, et qui exécute son projet à la dernière sans aucun obstacle, ne peut jamais faire aucun effet. Il n'y a ni intrigue ni péripétie, rien qui vous tienne en suspens, rien qui vous surprenne, rien qui vous émeuve; ce n'est qu'une atrocité longue et plate.

4° La pièce pèche encore par un défaut plus grand, s'il est possible; c'est un amour insipide et inutile entre un fils d'Atrée, nommé Plisthène, et Théodamie, fille de Thieste; amour postiche qui ne sert qu'à remplir le vide de la pièce.

5° Le style est digne de cette conduite : ce sont des répétitions continuelles du plaisir de la vengeance :

Un ennemi ne peut pardonner une offense;
Il faut un terme au crime et non à la vengeance.
Rien ne peut *arrêter mes transports* furieux.
Tout est prêt, *et déja dans mon cœur* furieux
Je goûte le plaisir *le plus parfait* des dieux;
Je vais être vengé, *Thieste, quelle joie!*

La plupart des vers sont obscurs, et ne sont pas français.

Ah! si je vous suis cher, que mon respect extrême
M'acquitte bien, seigneur, de mon bonheur suprême!
Mon amitié pour vous, par vos maux consacrée,
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Et, bravant sans respect et les dieux et son père,
Son cœur pour eux et lui n'a qu'une foi légère :
Mais dût tomber sur moi le plus affreux courroux,
Je ne saurais trahir ce que je sens pour vous.
Que, pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De sa fille au refus il doit verser le sang.

Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.
D'une indigne frayeur je vois son ame atteinte;
Thieste, chasse-s-en les soupçons et la crainte.

Une pièce écrite ainsi d'un bout à l'autre pourrait-elle

réussir? Pour comble d'impertinence la pièce finit par ce vers abominable :

Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

Un tel vers est d'un scélérat ivre. Et remarquez qu'Atrée a ci-devant regardé la vengeance comme une vertu, dans un autre vers non moins extravagant.

Il faut un terme au crime, et non à la vengeance.

Nous avouons que la *Sémiramis* du même auteur, son *Xerxès*, son *Catilina*, son *Triumvirat*, sont des pièces encore plus mauvaises, et que tout cela pouvait bien lui mériter le nom de barbare; mais nous ne convenons pas que son *Électre*, et sur-tout son *Rhadamiste*, méritent le mépris profond que Boileau avait pour ces deux tragédies. Le public a décidé qu'il y a de très belles choses, particulièrement dans *Rhadamiste;* et quand le public a décidé constamment pendant soixante ans, il ne faut pas en appeler. Si les défauts subsistent, les beautés l'emportent. Boileau fut trop rebuté des défauts. *Rhadamiste* sera toujours jouée avec un grand succès; et même on verra *Électre* avec plaisir, malgré l'amour qui défigure cette pièce. Il y a dans ces deux ouvrages un fond de tragique qui attache le spectateur.

L'abbé de Chaulieu disait que la pièce de *Rhadamiste* aurait été très claire, n'eût été l'exposition. Mais quoique le premier acte soit un peu obscur, il me semble qu'il y a dans les autres de très grandes beautés. (Édit. de 1771.)

v. 43. Aux stances de La Grange, aux couplets de Rousseau.

Les *Philippiques* de La Grange et les *Couplets* de Rousseau passèrent assez long-temps pour être écrits avec force et enthousiasme; mais les esprits bien faits et les gens de bon goût ne s'y sont jamais laissé tromper. En effet ôtez les injures, il ne reste rien. Le succès ne fut dû qu'à la ma-

lignité humaine. Mais quel succès, qui conduisit La Grange en prison et le portrait de Rousseau à la Gréve!

La Grange était le plus coupable des deux, sans contredit; mais le duc d'Orléans régent eut encore plus de clémence que La Grange n'avait eu de folie. (Édit. de 1771.)

v. 45. Pour gagner vingt écus, ce fou de La Beaumelle.

On ne peut mieux connaître cet homme que par la lettre que nous allons copier. N'ayant ni le génie de La Grange ni celui de Rousseau, il s'est rendu aussi criminel qu'eux, mais infiniment plus méprisable. Il est né dans un village des Cévennes, auprès de Castres. Il a passé quelques années à Genève, et a été répétiteur des enfants de M. de Budé de Boisy. Il y fut proposant pour être ministre, en 1745.

Voici la lettre qui le fera connaître.

LETTRE A M. DE LA CONDAMINE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, ETC.

A Fernei, 8 mars 1772.

MONSIEUR,

M. l'envoyé de Parme m'a fait parvenir votre lettre. J'ai l'honneur d'être votre confrère dans plus d'une académie : je suis votre ami depuis plus de quarante ans. Vous me parlez avec candeur, je vais vous répondre de même.

Le sieur de La Beaumelle, en 1752, vendit, à Francfort, au libraire Eslinger, pour dix-sept louis, le *Siècle de Louis XIV*, que j'avais composé (autant qu'il avait été en moi) à l'honneur de la France et de ce monarque.

Il plut à cet écrivain de tourner cet éloge véridique en libelle diffamatoire. Il le chargea de notes, dans lesquelles

il dit qu'il soupçonne Louis XIV d'avoir fait empoisonner le marquis de Louvois, son ministre, dont il était excédé, et qu'en effet ce ministre craignait que le roi ne l'empoisonnât. (Tom. III, pag. 269 et 271.)

Que Louis XIV ayant promis à madame de Maintenon de la déclarer reine, madame la duchesse de Bourgogne irritée engagea le prince son époux, père de Louis XV, à ne point secourir Lille, assiégée alors par le prince Eugène, et à trahir son roi, son aïeul, et sa patrie.

Il ajoute que l'armée des assiégeants jetait dans Lille des billets dans lesquels il était écrit : « Rassurez-vous, Fran-« çais, la Maintenon ne sera pas reine, nous ne lèverons « pas le siège. »

La Beaumelle rapporte la même anecdote dans les mémoires qu'il a fait imprimer sous le nom de madame de Maintenon. (Tome IV, page 109.)

Qu'on trouva l'acte de célébration du mariage de Louis XIV avec madame de Maintenon, dans des vieilles culottes de l'archevêque de Paris, mais que « un tel mariage n'est pas « extraordinaire, attendu que Cléopâtre déja vieille en-« chaîna Auguste. » (Tome III, page 75.)

Que le duc de Bourbon, étant premier ministre, fit assassiner Vergier, ancien commissaire de marine, par un officier, auquel il donna la croix de Saint-Louis pour récompense. (Tome III du *Siècle*, page 323.)

Que le grand-père de l'empereur aujourd'hui régnant avait, ainsi que sa maison, des empoisonneurs à gages. (Tome II, page 345.)

Les calomnies absurdes contre le duc d'Orléans, régent du royaume, sont encore plus exécrables; on ne veut pas en souiller le papier. Les enfants de La Voisin, de Cartouche, et de Damiens, n'auraient jamais osé écrire ainsi, s'ils avaient su écrire. L'ignorance de ce malheureux égalait sa détestable impudence.

Cette ignorance est poussée jusqu'à dire que la loi qui veut que le premier prince du sang hérite de la couronne, au défaut d'un fils du roi, *n'exista jamais.*

Il assure hardiment que le jour que le duc d'Orléans se fit reconnaître, à la cour des pairs, régent du royaume, le parlement suivit constamment l'instabilité de ses pensées; que le premier président de Maisons était prêt à former un parti pour le duc du Maine, quoiqu'il n'y ait jamais eu de premier président de ce nom.

Toutes ces inepties, écrites du style d'un laquais qui veut faire le bel-esprit et l'homme important, furent reçues comme elles le méritaient : on n'y prit pas garde; mais on rechercha le malheureux qui pour peu d'argent avait vomi tant de calomnies atroces contre toute la famille royale, contre les ministres, les généraux, et les plus honnêtes gens du royaume. Le gouvernement fut assez indulgent pour se contenter de le faire enfermer dans un cachot, le 24 avril 1753. Vous m'apprenez dans votre lettre qu'il fut enfermé deux fois, c'est ce que j'ignorais.

Après avoir publié ces horreurs, il se signala par un autre libelle intitulé *Mes pensées*, dans lequel il insulta nommément messieurs d'Erlach, de Watteville, de Diesbach, de Sinner, et d'autres membres du conseil souverain de Berne, qu'il n'avait jamais vus. Il voulut ensuite en faire une nouvelle édition; M. le comte d'Erlach en écrivit en France, où La Beaumelle était pour lors; on l'exila dans le pays des Cévennes, dont il est natif. Je ne vous parle, monsieur, que papiers sur table et preuves en main.

Il avait ontragé la maison de Saxe dans le même libelle (page 108), et s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui venait de voler sa maîtresse.

Lorsqu'il fut en France, il demanda un certificat de madame la duchesse de Gotha. Cette princesse lui fit expédier celui-ci :

« On se rappelle très bien que vous partîtes d'ici avec la « gouvernante des enfants d'une dame de Gotha, qui s'é- « clipsa furtivement avec vous, après avoir volé sa maî- « tresse, ce dont tout le public est pleinement instruit ici. « Mais nous ne disons pas que vous ayez part à ce vol. A « Gotha, 24 juillet 1767. *Signé* Rousseau, conseiller aulique « de son altesse sérénissime. »

Son altesse eut la bonté de m'envoyer la copie de cette attestation, et m'écrivit ensuite ces propres mots, le 15 auguste 1767 : « Que vous êtes aimable d'entrer si bien dans « mes vues au sujet de ce misérable La Beaumelle! Croyez- « moi, nous ne pouvons rien faire de plus sage que de l'a- « bandonner lui et son aventurière, etc. » Je garde les originaux de ces lettres écrites de la main de madame la duchesse de Gotha. Je pourrais alléguer des choses beaucoup plus graves; mais comme elles pourraient être trop funestes à cet homme, je m'arrête par pitié.

Voilà une petite partie du procès bien constatée. Je vous en fais juge, monsieur, et je m'en rapporte à votre équité.

Dans ce cloaque d'infamies, sur lequel j'ai été forcé de jeter les yeux un moment, j'ai été bien consolé par votre souvenir. Je vous souhaite du fond de mon cœur une vieillesse plus heureuse que la mienne, sous laquelle je succombe dans des souffrances continuelles.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Nous n'ajouterons rien à une lettre aussi authentique et aussi décisive. Nous nous contenterons de féliciter notre auteur philosophe d'avoir pour ennemis de tels misérables. (Édit. de 1771.)

v. 59. Vainement de Dijon l'impudent écolier.

Un nommé Clément, jeune homme, fils d'un procureur de Dijon, et ci-devant maître de quartier dans une pen-

sion, a fait un livre entier contre M. de Saint-Lambert, M. Delille, M. Dorat, M. Watelet, et M. Le Mierre. Ce jeune homme s'est avisé de dicter des arrêts du haut d'un tribunal qu'il s'est érigé. Il commence par prononcer qu'il ne faut point traduire Virgile en vers; et ensuite il décide que M. Delille a fort mal traduit les *Géorgiques*. Sa traduction est pourtant, de l'aveu de tous les connaisseurs, la meilleure qui ait été faite dans aucune langue, et il y en a eu quatre éditions en deux ans. Ce Clément, sans respect pour le public, décide, d'un ton de maître, que tel vers est ridicule, tel autre plat, tel autre grossier, sans alléguer la plus faible raison. Il ressemble à ces juges qui ne motivent jamais leurs arrêts.

Nous ne connaissons point ce critique, nous ne connaissons point M. Delille; mais nous remercions M. Delille du plaisir qu'il nous a fait. Nous avouons qu'il a égalé Virgile en plusieurs endroits, et qu'il a vaincu les plus grandes difficultés. Nous osons dire qu'il a rendu un signalé service à la langue française, et Clément n'en a rendu qu'à l'envie.

Il attaque avec plus d'orgueil encore l'estimable poëme des *Saisons*, de M. de Saint-Lambert. Mais quel chef-d'œuvre avait fait ce Clément pour être en droit de condamner si fièrement? à quels bons ouvrages avait-il donné la vie pour être en droit de porter ainsi des arrêts de mort? Il avait lu une tragédie de sa façon aux comédiens de Paris, qui ne purent en écouter que deux actes. Le *pauvre diable* mourant de honte et de faim se fit satirique pour avoir du pain. Vous trouverez dans l'histoire du *Pauvre Diable* la véritable histoire de tous ces petits écoliers qui, ne pouvant rien faire, se mettent à juger ce que les autres font. (Édit. de 1771.)

ÉPITRE CVIII.

A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

CATHERINE II.

1771.

Élève d'Apollon, de Thémis, et de Mars,
Qui sur ton trône auguste as placé les beaux-arts,
Qui penses en grand homme, et qui permets qu'on pense;
Toi qu'on voit triompher du tyran de Byzance,
Et des sots préjugés, tyrans plus odieux,
Prête à ma faible voix des sons mélodieux;
A mon feu qui s'éteint rends sa clarté première:
C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.
On m'a trop accusé d'aimer peu Moustapha,
Ses visirs, ses divans, son mufti, ses fetfa.
Fetfa! ce mot arabe est bien dur à l'oreille;
On ne le trouve point chez Racine et Corneille:
Du dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet.
On l'exprime en français par *Lettres de cachet*.
Oui, je les hais, madame, il faut que je l'avoue.
Je ne veux point qu'un Turc à son plaisir se joue
Des droits de la nature et des jours des humains;
Qu'un bacha dans mon sang trempe à son gré ses mains;
Que, prenant pour sa loi sa pure fantaisie,
Le visir au bacha puisse arracher la vie,

Et qu'un heureux sultan, dans le sein du loisir,
Ait le droit de serrer le cou de son visir.
Ce code en mon esprit fait naître des scrupules.
Je n'en saurais souffrir les affronts ridicules
Que d'un faquin châtré les grossières hauteurs
Font subir gravement à nos ambassadeurs.
Tu venges l'univers en vengeant la Russie.
Je suis homme, je pense, et je te remercie.
Puissent les dieux sur-tout, si ces dieux éternels
Entrent dans les débats des malheureux mortels,
Puissent ces purs esprits émanés du grand Être,
Ces moteurs des destins, ces confidents du maître,
Que jadis dans la Gréce imagina Platon,
Conduire tes guerriers aux champs de Marathon,
Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine;
Que, sortant des débris qui couvrent sa ruine,
Athènes ressuscite à ta puissante voix!
Rends-lui son nom, ses dieux, ses talents, et ses lois.
Les descendants d'Hercule et la race d'Homère,
Sans cœur et sans esprits couchés dans la poussière,
A leurs divins aïeux craignant de ressembler,
Sont des fripons rampants qu'un aga fait trembler.
Ainsi dans la cité d'Horace et de Scévole,
On voit des récollets aux murs du Capitole.
Ainsi cette Circé, qui savait dans son temps
Disposer de la lune et des quatre éléments,
Gourmandant la nature au gré de son caprice,
Changeait en chiens barbets les compagnons d'Ulysse.
Tu changeras les Grecs en guerriers généreux;
Ton esprit à la fin se répandra sur eux.

Ce n'est point le climat qui fait ce que nous sommes.
Pierre était créateur, il a formé des hommes ;
Tu formes des héros... Ce sont les souverains
Qui font le caractère et les mœurs des humains.
Un grand homme du temps a dit dans un beau livre :
« Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre. »
Ce grand homme a raison : les exemples d'un roi
Feraient oublier Dieu, la nature, et la loi.
Si le prince est un sot, le peuple est sans génie.
Qu'un vieux sultan s'endorme avec ignominie
Dans les bras de l'orgueil et du repos fatal,
Ses bachas assoupis le serviront fort mal.
Mais Catherine veille au milieu des conquêtes ;
Tous ses jours sont marqués de combats et de fêtes :
Elle donne le bal, elle dicte des lois,
De ses braves soldats dirige les exploits,
Par les mains des beaux-arts enrichit son empire,
Travaille jour et nuit, et daigne encor m'écrire ;
Tandis que Moustapha, caché dans son palais,
Bâille, n'a rien à faire, et ne m'écrit jamais.
Si quelque chiaoux lui dit que sa hautesse
A perdu cent vaisseaux dans les mers de la Gréce,
Que son visir battu s'enfuit très à propos,
Qu'on lui prend la Dacie, et Nimphée, et Colchos,
Colchos où Mithridate expira sous Pompée,
De tous ces vains propos son ame est peu frappée ;
Jamais de Mithridate il n'entendit parler.
Il prend sa pipe, il fume ; et, pour se consoler,
Il va dans son harem, où languit sa maîtresse,
Fatiguer ses appas de sa molle faiblesse.

Son vieil eunuque noir, témoin de son transport,
Lui dit qu'il est Hercule; il le croit, et s'endort.
O sagesse des dieux! je te crois très profonde:
Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde!
Achève, Catherine, et rends tes ennemis,
Le grand-Turc, et les sots, éclairés et soumis.

NOTES.

v. 25. Que d'un faquin châtré les grossières hauteurs.

Le chiaoux bacha, qui est d'ordinaire un eunuque blanc, veut toujours prendre la main sur l'ambassadeur, quand il vient le complimenter. Quand le grand eunuque noir marche, il faut, si un ambassadeur se trouve sur son passage, qu'il s'arrête jusqu'à ce que tout le cortège de l'eunuque soit passé. Il en est à plus forte raison de même avec le grand-visir, les deux cadilesquiers, et le mufti; mais l'excès de l'insolence barbare est de faire enfermer au château des Sept-Tours les ambassadeurs des puissances auxquelles ils veulent faire la guerre. Le sultan Moustapha, avant de déclarer la guerre à la Russie, a commencé par mettre en prison le résident Obreskow, au mépris du droit des gens. (Édit. de 1771.)

v. 34. Conduire tes guerriers aux champs de Marathon.

On connaît assez les batailles de Marathon, de Platée, et de Salamine. La victoire de Marathon fut remportée par Miltiade et neuf autres chefs ses collègues, qui n'avaient que dix mille Athéniens contre cent mille hommes de pied et dix mille cavaliers, commandés par les généraux du roi de Perse, Darius. Cet événement ressemble à la ba-

taille de Poitiers; mais ce qui rend la victoire des Grecs plus étonnante, c'est qu'ils n'étaient point retranchés comme les Anglais l'étaient auprès de Poitiers, et qu'ils attaquèrent les ennemis. Au reste il n'est pas bien sûr que les Perses fussent au nombre de cent dix mille; il faut toujours rabattre de ces exagérations.

La bataille de Salamine est un combat naval dans lequel Thémistocle défit la flotte de Xerxès, après que ce monarque eut réduit en cendres la ville d'Athènes. Cette journée est encore surprenante; les Athéniens, avant cette guerre, n'avaient jamais combattu sur mer.

C'est à-peu-près ainsi que la petite flotte de l'impératrice Catherine II, sous le commandement du comte Alexis Orlof, a détruit entièrement la flotte ottomane le 6 juin 1770. Le nom d'Orlof n'est pas si harmonieux que celui de Miltiade, mais doit aller de même à la postérité.

La journée de Platée est semblable à celle de Marathon. Aristide et Pausanias, avec environ soixante mille Grecs, défirent entièrement une armée de cinq cent mille Perses, selon Diodore de Sicile : supposé qu'une armée de cinq cent mille hommes ait pu se mettre en ordre de bataille dans les défilés dont la Grèce est coupée. Mardonius, chef de l'armée persane, y fut tué : supposé qu'un Perse se soit jamais appelé Mardonius, ce qui est aussi ridicule que si on l'avait appelé Villars ou Turenne.

Xerxès possédait les mêmes pays que Moustapha. Le comte de Romanzow a battu le grand-visir turc, comme Pausanias et Aristide battirent celui de Xerxès; mais il n'a pas eu affaire à cinq cent mille Turcs : nous sommes plus modestes aujourd'hui. (Édit. de 1771.)

v. 42. Sont des fripons rampants qu'un aga fait trembler.

Ceci ne doit pas s'entendre de tous les Grecs, mais de

ceux qui n'ont pas secondé les Russes comme ils devaient. (Édit. de 1771.)

v. 56. Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre.

Ce vers cité est du roi de Prusse : il est dans une épître à son frère.

> Lorsque Auguste buvait, la Pologne était ivre;
> Lorsque le grand Louis brûlait d'un tendre amour,
> Paris devint Cythère, et tout suivit la cour :
> Quand il se fit dévot, ardent à la prière,
> Le lâche courtisan marmotta son bréviaire. (*Ibid.*)

v. 75. Colchos où Mithridate expira sous Pompée.

Pompée défit Mithridate sur la route de l'Ibérie à la Colchide; mais Mithridate se donna la mort à Panticapée. (Édit. de 1771.)

ÉPITRE CIX.

AU ROI DE SUÈDE

GUSTAVE III.

1771.

Gustave, jeune roi, digne de ton grand nom,
Je n'ai donc pu goûter le plaisir et la gloire
De voir dans mes déserts, en mon humble maison,
Le fils de ce héros que célébra l'histoire!
J'aurais cru ressembler à ce vieux Philémon,
Qui recevait les dieux dans son pauvre ermitage.
Je les aurais connus à leur noble langage,
A leurs mœurs, à leurs traits, sur-tout à leur bonté;
Ils n'auraient point rougi de ma simplicité;
Et Gustave sur-tout, pour le prix de mon zèle,
N'aurait jamais changé mon logis en chapelle.
Je serais peu content que le pouvoir divin
En un dortoir béni transformât mon jardin,
De ma salle à manger fît une sacristie:
La grand'messe pour moi n'a que peu d'harmonie;
En vain mes chers vassaux me croiraient honoré
Si le seigneur du lieu devenait leur curé.
J'ai le cœur très profane, et je sais me connaître;
Je ne me flatte pas de me voir jamais prêtre;
Si Philémon le fut pour un mauvais souper,
L'éclat de ce haut rang ne saurait me frapper.

Le grand roi des Bretons, qu'à Saint-Pierre on condamne,
Est le premier prélat de l'Église anglicane.
Sur les bords du Volga Catherine tient lieu
D'un grave patriarche, ou, si l'on veut, de Dieu.
De cette ambition je n'ai point l'ame éprise,
Et je suis tout au plus serviteur de l'Église.
J'aurais mis mon bonheur à te faire ma cour,
A contempler de près tout l'esprit de ta mère,
Qui forma tes beaux ans dans le grand art de plaire,
A revoir Sans-Souci, ce fortuné séjour,
Où régnent la Victoire et la Philosophie,
Où l'on voit le Pouvoir avec la Modestie.
Jeune héros du Nord, entouré de héros,
A ces nobles plaisirs je ne puis plus prétendre ;
Il ne m'est pas permis de te voir, de t'entendre.
Je reste en ma chaumière, attendant qu'Atropos
Tranche le fil usé de ma vie inutile ;
Et je crie aux Destins, du fond de mon asile :
« Destins, qui faites tout, et qui trompez nos vœux,
« Ne trompez pas les miens, rendez Gustave heureux. »

NOTE.

v. 8. A leurs mœurs, à leurs traits, sur-tout à leur bonté.

Le prince son frère était avec lui. (Édit. de 1771.)

ÉPITRE CX.

AU ROI DE LA CHINE,

SUR SON RECUEIL DE VERS QU'IL A FAIT IMPRIMER.

1771.

Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine.
Ton trône est donc placé sur la double colline !
On sait dans l'Occident que, malgré mes travers,
J'ai toujours fort aimé les rois qui font des vers.
David même me plut, quoiqu'à parler sans feinte
Il prône trop souvent sa triste cité sainte,
Et que d'un même ton sa muse à tous propos
Fasse danser les monts et reculer les flots.
Frédéric a plus d'art, et connaît mieux son monde ;
Il est plus varié, sa veine est plus féconde ;
Il a lu son Horace, il l'imite ; et vraiment
Ta majesté chinoise en devrait faire autant.
Je vois avec plaisir que sur notre hémisphère
L'art de la poésie à l'homme est nécessaire.
Qui n'aime point les vers à l'esprit sec et lourd ;
Je ne veux point chanter aux oreilles d'un sourd ;
Les vers sont en effet la musique de l'ame.
O toi que sur le trône un feu céleste enflamme,
Dis-moi si ce grand art dont nous sommes épris
Est aussi difficile à Pékin qu'à Paris.

Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure
Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,
De deux alexandrins côte à côte marchants,
L'un serve pour la rime et l'autre pour le sens?
Si bien que sans rien perdre, en bravant cet usage,
On pourrait retrancher la moitié d'un ouvrage.
Je me flatte, grand roi, que tes sujets heureux
Ne sont point opprimés sous ce joug onéreux,
Plus importun cent fois que les aides, gabelles,
Contrôle, édits nouveaux, remontrances nouvelles,
Bulle *Unigenitus*, billets aux confessés,
Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépassés.
Parmi nous le sentier qui mène aux deux collines,
Ainsi que tout le reste, est parsemé d'épines.
A la Chine sans doute il n'en est pas ainsi.
Les biens sont loin de nous, et les maux sont ici :
C'est de l'esprit français la devise éternelle.
Je veux m'y conformer, et, d'un crayon fidèle,
Peindre notre Parnasse a tes regards chinois.
Écoute : mon partage est d'ennuyer les rois.
Tu sais (car l'univers est plein de nos querelles)
Quels débats inhumains, quelles guerres cruelles,
Occupent tous les mois l'infatigable main
Des sales héritiers d'Étienne et de Plantin.
Cent rames de journaux, des rats fatale proie,
Sont le champ de bataille où le sort se déploie.
C'est là qu'on vit briller ce grave magistrat
Qui vint de Montauban pour gouverner l'état.
Il donna des leçons à notre Académie,
Et fut très mal payé de tant de prud'homie.

Du jansénisme obscur le fougueux gazetier
Aux beaux-esprits du temps ne fait aucun quartier;
Hayer poursuit de loin les encyclopédistes;
Linguet fond en courroux sur les économistes;
A brûler les païens Ribalier se morfond;
Beaumont pousse à Jean-Jacque, et Jean-Jacque à Beaumont;
Palissot contre eux tous puissamment s'évertue :
Que de fiel s'évapore, et que d'encre est perdue!
Parmi les combattants vient un rimeur gascon,
Prédicant petit-maître, ami d'Aliboron,
Qui, pour se signaler, refait la Henriade;
Et tandis qu'en secret chacun se persuade
De voler en vainqueur au haut du mont sacré,
On vit dans l'amertume, et l'on meurt ignoré.
La Discorde est par-tout, et le public s'en raille.
On se hait au Parnasse encor plus qu'à Versaille.
Grand roi, de qui les vers et l'esprit sont si doux,
Crois-moi, reste à Pékin, ne viens jamais chez nous.
Aux bords du fleuve Jaune un peuple entier t'admire;
Tes vers seront toujours très bons dans ton empire:
Mais gare que Paris ne flétrît tes lauriers!
Les Français sont malins et sont grands chansonniers.
Les trois rois d'Orient, que l'on voit chaque année,
Sur les pas d'une étoile à marcher obstinée,
Combler l'enfant Jésus des plus rares présents,
N'emportent de Paris, pour tous remerciements,
Que des couplets fort gais qu'on chante sans scrupule.
Collé dans ses refrains les tourne en ridicule.
Les voilà bien payés d'apporter un trésor!
Tout mon étonnement est de les voir encor.

Le roi, me diras-tu, de la zone cimbrique,
Accompagné par-tout de l'estime publique,
Vit Paris sans rien craindre, et régna sur les cœurs;
On respecta son nom comme on chérit ses mœurs.
Oui; mais cet heureux roi, qu'on aime et qu'on révère,
Se connaît en grands vers, et se garde d'en faire.
Nous ne les aimons plus; notre goût s'est usé :
Boileau, craint de son siécle, au nôtre est méprisé.
Le tragique, étonné de sa métamorphose,
Fatigué de rimer, va ne pleurer qu'en prose.
De Molière oublié le sel s'est affadi.

Envain, pour ranimer le Parnasse engourdi,
Du peintre des *Saisons* la main féconde et pure
Des plus brillantes fleurs a paré la nature;
Vainement, de Virgile élégant traducteur,
Delille a quelquefois égalé son auteur:
D'un siécle dégoûté la démence imbécile
Préfère les remparts et Vaux-Hall à Virgile.
On verrait Cicéron sifflé dans le Palais.

Le léger vaudeville et les petits couplets
Maintiennent notre gloire à l'Opéra-Comique;
Tout le reste est passé le sublime est gothique.
N'expose point ta muse à ce peuple inconstant.
Les Frérons te loueraient pour quelque argent comptant;
Mais tu serais peu lu, malgré tout ton génie,
Des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.
Pour réussir en France il faut prendre son temps.
Tu seras bien reçu de quelques grands savants,
Qui pensent qu'à Pékin tout monarque est athée,
Et que la compagnie autrefois tant vantée,

En disant à la Chine un éternel adieu,
Vous a permis à tous de renoncer à Dieu.
Mais, sans approfondir ce qu'un Chinois doit croire,
Séguier t'affublerait d'un beau réquisitoire;
La cour pourrait te faire un fort mauvais parti,
Et blâmer, par arrêt, tes vers et ton *Chang-Ti*.
La Sorbonne, en latin, mais non sans solécismes,
Soutiendra que ta muse a besoin d'exorcismes;
Qu'il n'est de gens de bien que nous et nos amis;
Que l'enfer, grace à Dieu, t'est pour jamais promis.
Dispensateurs fourrés de la vie éternelle,
Ils ont rôti Trajan et bouilli Marc-Aurèle.
Ils t'en feront autant, et, par-tout condamné,
Tu ne seras venu que pour être damné.
Le monde en factions dès long-temps se partage:
Tout peuple a sa folie ainsi que son usage.
Ici les Ottomans, bien sûrs que l'Éternel
Jadis à Mahomet députa Gabriel,
Vont se laver le coude aux bassins des mosquées;
Plus loin du grand-lama les reliques musquées
Passent de son derrière au cou des plus grands rois.
Quand la troupe écarlate à Rome a fait un choix,
L'élu, fût-il un sot, est dès-lors infaillible.
Dans l'Inde le *Veidam*, et dans Londres la *Bible*,
A l'hôpital des Fous ont logé plus d'esprits
Que Grisel n'a trouvé de dupes à Paris.
Monarque, au nez camus, des fertiles rivages
Peuplés, à ce qu'on dit, de fripons et de sages,
Régne en paix, fais des vers, et goûte de beaux jours,
Tandis que sans argent, sans amis, sans secours,

Le Mogol est errant dans l'Inde ensanglantée,
Que d'orages nouveaux la Perse est agitée,
Qu'une pipe à la main, sur un large sofa
Mollement étendu, le pesant Moustapha
Voit le Russe entasser des victoires nouvelles
Des rives de l'Araxe au bord des Dardanelles,
Et qu'un bacha du Caire à sa place est assis
Sur le trône où les chats régnaient avec Isis.
Nous autres cependant, au bout de l'hémisphère,
Nous, des Welches grossiers postérité légère,
Livrons-nous en riant, dans le sein des loisirs,
A nos frivolités que nous nommons plaisirs;
Et puisse, en corrigeant trente ans d'extravagances,
Monsieur l'abbé Terrai rajuster nos finances!

VARIANTES.

v. 13. Je vois avec plaisir que de Pékin à Rome
L'art de la poésie est nécessaire à l'homme.

v. 60. Prédicant huguenot, favori de Fréron.

v. 148. Au trône où les Hébreux ont vu régner Isis.

NOTES.

On lit l'anecdote suivante dans un recueil in-18 de pièces relatives à Voltaire, imprimé en 1780 : « Un homme d'un « grand mérite (M. V. de B.), qui réside depuis sept ou huit « ans à Canton en Chine, a mandé à un de ses amis à Paris « qu'un lettré chinois a traduit dans sa langue différentes « poésies de Voltaire, et qu'il les a fait passer à l'empereur

« Kien-Long, actuellement régnant. Ce monarque est lui-« même un poëte célèbre, témoin son éloge de Moukden « que le père Amiot, jésuite, nous a fait connaître par la « version française dont il a enrichi notre littérature. Kien-« Long, transporté d'admiration à la lecture des ouvrages « de l'Homère de la France, lui a donné les épithètes de « tien-ly (lumière divine), et de pousal-fond (esprit sur-« naturel). On a envoyé depuis à M. V. de B. l'*Épître de « Voltaire au roi de la Chine.* Si cette pièce peut parvenir à « son adresse, elle ne manquera pas de flatter et de réjouir « beaucoup sa majesté chinoise et tartare. » Les savants dans la langue de la Chine écrivent Khian-Loung le nom de l'empereur dont il est ici question et qui mourut à quatre-vingt-neuf ans le 7 février 1799. C'est de la composition mandchoue que le jésuite Amiot traduisit l'éloge de Moukden, version peu fidèle qui parut en 1770 par les soins de de Guignes.

On attribue à La Harpe une réponse en vers du roi de la Chine à Voltaire, qui a été recueillie dans le tome VII, page 346 de la *Correspondance* de Grimm. (L. D. B.)

v. 1. **Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine.**

Kien-Long, roi ou empereur de la Chine, actuellement régnant, a composé, vers l'an 1743 de notre ère vulgaire, un poëme en vers chinois et en vers tartares. Ce n'est pas à beaucoup près son seul ouvrage. On vient de publier la traduction française de ce poëme.

Les Chinois et les Tartares ont le malheur de n'avoir pas, comme presque tous les autres peuples, un alphabet qui, à l'aide d'environ vingt-quatre caractères, puisse suffire à tout exprimer. Au lieu de lettres, les Chinois ont trois mille trois cent quatre-vingt-dix caractères primitifs, dont chacun exprime une idée. Ce caractère forme un mot; et ce mot avec une petite marque additionnelle en forme un autre.

J'aime, *gnao*, se peint par une figure. J'ai aimé, j'aurais aimé, j'aimerai, demandent des figures un peu différentes, dont le caractère qui peint *gnao* est la racine.

Cette méthode a produit plus de quatre-vingt mille figures qui composent la langue; et à mesure qu'on fait de nouvelles découvertes dans la nature et dans les arts, elles exigent de nouveaux caractères pour les exprimer. Toute la vie d'un Chinois lettré se consume donc dans le soin pénible d'apprendre à lire et à écrire.

Rien ne marque mieux la prodigieuse antiquité de cette nation, qui, ayant d'abord exprimé, comme toutes les autres, le petit nombre d'idées absolument nécessaires, par des lignes et par des figures symboliques pour chaque mot, a persévéré dans cette méthode antique, lors même qu'elle est devenue insupportable.

Ce n'est pas tout : les caractères ont un peu changé avec le temps, et il y en a de trente-deux espèces différentes. Les Tartares mantchoux se sont trouvés accablés du même embarras; mais ils n'étaient point encore parvenus à la gloire d'être surchargés de trente-deux façons d'écrire. L'empereur Kien-Long, qui est, comme on sait, de race tartare, a voulu que ses compatriotes jouissent du même honneur que les Chinois. Il a inventé lui-même des caractères nouveaux, aidé dans l'art de multiplier les difficultés par les princes de son sang, par un de ses frères, un de ses oncles, et les principaux colaos de l'empire.

On s'est donné une peine incroyable, et il a fallu des années pour faire imprimer de soixante-quatre manières différentes son poëme de Moukden, qui aurait été facilement imprimé en deux jours si les Chinois avaient voulu se réduire à l'alphabet des autres nations.

Le respect pour l'antique et pour le difficile se montre ici dans tout son faste et dans toute sa misère. On voit pourquoi les Chinois, qui sont peut-être le premier des peu-

ples policés pour la morale, sont le dernier dans les sciences, et que leur ignorance est égale à leur fierté.

Le poëme de l'empereur Kien-Long a plus d'un mérite, soit dans le sujet, qui est l'éloge de ses ancêtres, et où la piété filiale semble naturelle; soit dans les descriptions, instructives pour nous, de la ville de Moukden, et des animaux, des plantes de cette vaste province; soit dans la clarté du style, perfection si rare parmi nous. Il est encore à croire que l'auteur parle purement: c'est un avantage qui manque à plus d'un de nos poëtes.

Ce qui est sur-tout très remarquable, c'est le respect dont cet empereur paraît être pénétré pour l'Être suprême. On doit peser ces paroles à la page 103 de la traduction : « Un « tel pays, de tels hommes ne pouvaient manquer d'attirer « sur eux des regards de prédilection de la part du souve- « verain Maître qui règne dans le plus haut des cieux. » Voilà bien de quoi confondre à jamais tous ceux qui ont imprimé dans tant de livres que le gouvernement chinois est athée. Comment nos théologiens détracteurs ont-ils pu accorder les sacrifices solennels avec l'athéisme? N'était-ce pas assez de se contredire continuellement dans leurs opinions? fallait-il se contredire encore pour calomnier d'autres bommes au bout de l'hémisphère?

Il est triste que l'empereur Kien-Long, auteur d'ailleurs fort modeste, dise qu'il descend d'une vierge qui devint grosse par la faveur du ciel, après avoir mangé d'un fruit rouge. Cela fait un peu de tort à la sagesse de l'empereur et à celle de son ouvrage. Il est vrai que c'est une ancienne tradition de sa famille; il est encore vrai qu'on en avait dit autant de la mère de Gengis.

Une chose qui fait plus d'honneur à Kien-Long, c'est l'extrême considération qu'il montre pour l'agriculture, et son amour pour la frugalité.

N'oublions pas que, tout originaire qu'il est de la Tar-

tarie, il rend hommage à l'antiquité incontestable de la nation chinoise. Il est bien loin de rêver que les Chinois sont une colonie d'Égypte : les Égyptiens, dans le temps même de leurs hiéroglyphes, eurent un alphabet, et les Chinois n'en ont jamais eu; les Égyptiens eurent douze signes du zodiaque empruntés mal-à-propos des Chaldéens, et les Chinois en eurent toujours vingt-huit : tout est différent entre ces deux peuples. Le père Parrenin réfuta pleinement cette imagination, il y a quelques années, dans ses lettres à M. de Mairan. (Édit. de 1771.)

v. 31. Bulle *Unigenitus*, billets aux confessés,
Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépassés.

Ce passage n'a guère besoin de commentaire. On sait assez quelles peines la sagesse du roi très chrétien et du ministère a eu à calmer toutes ces querelles aussi odieuses que ridicules. Elles ont été poussées jusqu'à refuser la sépulture aux morts. Ces horribles extravagances sont certainement inconnues à la Chine, où nous avons pourtant eu la hardiesse d'envoyer des missionnaires. (Édit. de 1771.)

v. 44. Des sales héritiers d'Étienne et de Plantin.

Probablement l'auteur donne l'épithète de *sales* aux imprimeurs, parceque leurs mains sont toujours noircies d'encre. Les Étienne et les Plantin étaient des imprimeurs très savants et très corrects, tels qu'il s'en trouve aujourd'hui rarement. (Édit. de 1771.)

v. 47. C'est là qu'on vit briller ce grave magistrat.

L'auteur fait allusion, sans doute, à un principal magistrat de la ville de Montauban, qui, dans son discours de réception à l'Académie française, sembla insulter plusieurs gens de lettres, qui lui répondirent par un déluge

de plaisanteries. Mais ces facéties ne portent point sur l'essentiel, et laissent subsister le mérite de l'homme de lettres et celui du galant homme. (Édit. de 1771.)

v. 51. Du jansénisme obscur le fougueux gazetier.

On ne peut méconnaître à ce portrait l'auteur du libelle hebdomadaire qu'on débite clandestinement et régulièrement sous le nom de *Nouvelles ecclésiastiques*, depuis plusieurs annnées. Rien ne ressemble moins à *l'Ecclésiastique* ou à *l'Ecclésiaste* que ce libelle dans lequel on déchire tous les écrivains qui ne sont pas du parti, et où l'on accable des plus fades louanges ceux qui en sont encore. Je ne suis pas étonné que l'auteur de l'*Épitre au roi de la Chine* donne le nom d'obscur au jansénisme. Il ne l'était pas du temps de Pascal, d'Arnaud, et de la duchesse de Longueville; mais depuis qu'il est devenu une caverne de convulsionnaires, il est tombé dans un assez grand mépris. Au reste, il ne faut pas confondre avec les jansénistes convulsionnaires, les gens de bien éclairés qui soutiennent les droits de l'Église gallicane et de toute Église, contre les usurpations de la cour de Rome. Ce sont de bons citoyens, et non des jansénistes : ils méritent les remerciements de l'Europe. (Édit. de 1771.)

v. 53. Hayer poursuit de loin les encyclopédistes.

On croit que cet Hayer était un moine récollet, qui avait part à un journal dans lequel on disait des injures au *Dictionnaire encyclopédique*. On appelait ce journal *chrétien*, comme si les autres journaux de l'Europe avaient été païens. Les injures n'étaient pas chrétiennes. Bien des gens doutent que ce journal ait existé; cependant il est certain qu'il a été imprimé plusieurs années de suite. (Édit. de 1771.)

N. B. Le journal du père Hayer était intitulé *Lettres sur*

quelques écrits de ce temps. Il le fesait en commun avec un avocat, nommé Soret.

Le journal chrétien est un autre ouvrage auquel Hayer a pu travailler aussi quelque temps. C'est ce même Hayer qui s'avisa un jour de faire imprimer dans une brochure trente-sept démonstrations de la spiritualité de l'ame.

v. 54. Linguet fond en courroux sur les économistes.

Les économistes sont une société qui a donné d'excellents morceaux sur l'agriculture, sur l'économie champêtre, et sur plusieurs objets qui intéressent le genre humain. M. Linguet est un avocat de beaucoup d'esprit auteur de plusieurs ouvrages dans lesquels on a trouvé des vues philosophiques et des paradoxes. Il a eu des querelles assez vives avec les économistes auteurs des *Éphémérides du citoyen*, et s'est tiré avec un succès plus brillant de celles que l'abbé La Bletterie lui a suscitées. (Édit. de 1771.)

v. 55. A brûler les païens Ribalier se morfond.

Ceci est une allusion visible à la grande querelle de M. Ribalier, principal du collège Mazarin, avec M. Marmontel de l'Académie française, auteur du célèbre ouvrage moral intitulé *Bélisaire.* Il s'agissait de savoir si tous les grands hommes de l'antiquité qui avaient pratiqué la justice et les bonnes œuvres, sans pouvoir connaître notre sainte religion, étaient plongés dans un gouffre de flammes éternelles. L'académicien soupçonnait que le père de tous les hommes, en mettant la vertu dans leurs cœurs, leur avait fait miséricorde. Le principal du collège, membre de la Sorbonne, affirmait qu'ils étaient en enfer, comme ayant invinciblement ignoré la science du salut.

L'Europe fut pour M. Marmontel, et la Sorbonne pour M. Ribalier. M. de Beaumont, archevêque de Paris, prit

aussi le parti de la faculté. Ce procédé déplut beaucoup à l'empereur Kien-Long, qui en fut informé par le père Amiot, l'un des jésuites conservés à la Chine pour leur savoir et pour leurs services; mais ce n'est pas le seul roi qui a eu de petits démêlés avec M. de Beaumont. L'empereur Kien-Long n'en gouverna pas moins bien ses états, et continua à faire des vers. (Édit. de 1771.)

v. 56. Beaumont pousse à Jean-Jacque, et Jean-Jacque à Beaumont.

Jean-Jacques Rousseau, natif de la ville de Genève, était un original qui avait voulu à toute force qu'on parlât de lui. Pour y parvenir, il composa des romans, et écrivit contre les romans; il fit des comédies, et publia que la comédie est une œuvre du malin. Jean-Jacques dans ses livres disait : *O mon ami!* avec effusion de cœur, et se brouillait avec tous ses amis. Jean-Jacques s'écriait dans les préfaces de ses brochures : *O ma patrie! ma chère patrie!* et il renonçait à sa patrie. Il écrivait de gros livres en faveur de la liberté, et il présentait requête au conseil de Berne pour le prier de le faire enfermer afin d'avoir ses coudées franches. Il écrivait que les prédicants de Genève étaient orthodoxes, et puis il écrivait que ces prédicants étaient des fripons et des hérétiques. *O mon cher pasteur de Boveresse! à bovibus*, s'écriait-il encore dans ses brochures, que je vous aime, et que vous êtes un pasteur selon le cœur de Dieu et selon le mien! et que vous m'avez fait verser de larmes de joie! Mais le lendemain il imprimait que le pasteur de Boveresse était un coquin qui avait voulu le faire lapider par tous les petits garçons du village.

De là Jean-Jacques, vêtu en Arménien, s'en allait en Angleterre avec un ami intime qu'il n'avait jamais vu; et comme la nation anglaise fesait usage de sa liberté en se moquant outrageusement de lui, il imprima que son ami intime, qui lui rendait des services inouïs, était le cœur

le plus noir et le plus perfide qu'il y eût dans les trois royaumes.

M. de Beaumont, archevêque de Paris, qui était d'un caractère tout différent, et qui écrivait dans un goût tout opposé, prit Jean-Jacques sérieusement, et donna un gros mandement, non pas un mandement sur ses fermiers, pour fournir à Jean-Jacques quelques rétributions par la main des diacres, selon les règles de la primitive Église, mais un mandement pour lui dire qu'il était un hérétique, coupable d'expressions malsonnantes, téméraires, offensives des oreilles pieuses, tendantes à insinuer qu'on ne peut être en même temps à Rome et à Pékin, et qu'il y a du vrai dans les premières règles de l'arithmétique.

Jean-Jacques, de son côté, répondit sérieusement à M. l'archevêque de Paris. Il intitula sa lettre : *Jean-Jacques à Christophe de Beaumont*, comme César écrivait à Cicéron, *Cæsar imperator Ciceroni imperatori*. Il faut avouer encore que c'était aussi le style des premiers siècles de l'Église. Saint Jérôme, qui n'était qu'un pauvre savant prêtre, retiré à Bethléem pour apprendre l'idiome hébraïque, écrivait ainsi à Jean, évêque de Jérusalem, son ennemi capital.

Jean-Jacques, dans sa lettre à Christophe, dit, page 2 : « Je devins homme de lettres par mon mépris même pour « cet état. » Cela parut fier et grand. On remarqua dans un journal que Jean-Jacques, fils d'un mauvais ouvrier de Genève, nourri de l'hôpital, méprisait le titre d'homme de lettres, dont l'empereur de la Chine et le roi de Prusse s'honorent. Il ne doute pas dans cette lettre que *l'univers entier n'ait sur lui les yeux*. Il prie, page 12, l'archevêque de lire son roman d'*Héloïse*, dans lequel le héros gagne un mal vénérien au b....., et l'héroïne fait un enfant avec le héros avant de se marier à un ivrogne. Après quoi Jean-Jacques parle de Jésus-Christ, de la grace prévenante, du

péché originel, et de la Trinité. Et il conclut par déclarer positivement, page 127, que tous les gouvernements de l'Europe *lui devaient élever des statues à frais communs.*

Enfin, après avoir traité à fond avec Christophe tous les points abstrus de la théologie, il finit par faire un petit opéra en prose.

De son côté, Christophe commence par avertir les fidèles, page 4, que « Jean-Jacques est amateur de lui-même, « fier, et même superbe, même enflé d'orgueil, impie, « blasphémateur, et calomniateur, et, *qui pis est,* amateur « des voluptés plutôt que de Dieu; enfin d'un esprit cor- « rompu, et perverti dans la foi. »

On demandera peut-être à la Chine ce que le public de Paris a pensé de ces traits d'éloquence. Il a ri. (Édition de 1771.)

v. 57. Palissot contre eux tous puissament s'évertue.

M. Palissot est l'auteur de la comédie des *Philosophes*, dans laquelle on représenta Jean-Jacques marchant à quatre pattes, et des savants volant dans la poche. Il est aussi l'auteur d'un poëme intitulé *la Dunciade,* d'après *la Dunciade* de Pope. Ce poëme est rempli de traits contre MM. Marmontel, abbé Coyer, abbé Raynal, abbé Le Blanc, Mailhol, Baculard d'Arnaud, Le Mierre, du Belloi, Sedaine, Dorat, La Morlière, Rochon, Boistel, Taconnet, Poinsinet, du Rosoi, Blin, Colardeau, Bastide, Mouhi, Portelance, Sauvigni, Robbé, l'Attaignant, Jonval, Acarq, Bergier; mesdames Grafigni, Ricoboni, Unci, Curé *, etc.

Ce poëme est en trois chants **. Fréron y est installé chan-

* Charlotte Régnier, femme Curé, puis femme Bourette, connue sous le nom de *la Muse limonadière.* B.

** Il en a dix aujourd'hui ; de troisième qu'il était, celui où l'on parle des ailes à l'envers et des aventures de Fréron est devenu le neuvième. B.

celier de la Sottise. Sa souveraine le change en âne. Fréron, qui ne peut courir, la prie de vouloir bien lui faire présent d'une paire d'ailes; elle lui en donne, mais elle les lui ajuste à contre-sens : de sorte que Fréron, quand il veut voler en haut, tombe toujours en bas avec la Sottise qu'il porte sur son dos. Cette imagination a été regardée comme la meilleure de tout l'ouvrage. On apprend dans les notes ajoutées à ce poëme par l'auteur, « que Fréron « était ci-devant un jésuite chassé du collége pour ses « mœurs, qu'il fut ensuite abbé, puis sous-lieutenant, et « se déguisa en comtesse. » (Page 62, chant III.) Le grand nombre de gens de mérite attaqués dans ce poëme nuisit à son succès; mais la métamorphose de Fréron en âne réunit tous les suffrages. (Édit. de 1771.)

v. 59. Parmi les combattants vient un rimeur gascon.

Voyez la note du vers 43 de l'épître CVII, *à d'Alembert.* (Édit. de 1771.)

v. 73. Les trois rois d'Orient, que l'on voit chaque année.

Voyez l'article *Épiphanie*, dans les *Questions sur l'Encyclopédie.* On a été dans l'habitude à Paris de faire presque tous les ans des couplets sur le voyage des trois mages ou des trois rois qui vinrent, conduits par une étoile, à Bethléem, et qui reconnurent l'enfant Jésus pour leur suzerain dans son étable, en lui offrant de l'encens, de la myrrhe, et de l'or. On appelle ces chansons des noëls, parceque c'est aux fêtes de Noël qu'on les chante. On en a fait des recueils dans lesquels on trouve des couplets extrêmement plaisants. (Édit. de 1771.)

v. 81. Le roi, me diras-tu, de la zone cimbrique.

Le roi de Danemarck glorieusement régnant. (Édition de 1771.)

v. 93. Du peintre des *Saisons* la main féconde et pure.

M. de Saint-Lambert, mestre-de-camp, auteur du charmant poëme des *Saisons*. (Édit. de 1771.)

v. 96. Delille a quelquefois égalé son auteur.

M. Delille, auteur d'une traduction des *Géorgiques* très estimée des gens de lettres. (Édit. de 1771.)

v. 109. Qui pensent qu'à Pékin tout monarque est athée.

Une faction dans Paris a soutenu pendant trente ans que le gouvernement de la Chine est athée. L'empereur de la Chine, qui ne sait rien des sottises de Paris, a bien confondu cette horrible impertinence dans son poëme, où il parle de la divinité avec autant de sentiment que de respect. (Édit. de 1771.)

v. 114. Séguier t'affublerait d'un beau réquisitoire.

Avocat-général qui a fait trop d'honneur au livre du *Système de la Nature*, livre d'un déclamateur qui se répète sans cesse, et d'un très grand ignorant en physique, qui a la sottise de croire aux anguilles de Needham. Il vaut mieux croire en Dieu avec Épictète et Marc-Aurèle. C'est une grande consolation pour la France que ce réquisitoire n'attaque que des livres anglais. (Édit. de 1771.)

v. 129. Vont se laver le coude aux bassins des mosquées.

Il est ordonné aux musulmans de commencer l'ablution par le coude. Les prêtres catholiques ne se lavent que les trois doigts. (Édit. de 1771.)

v. 130. Plus loin du grand-lama les reliques musquées.

Il est très vrai que le grand-lama distribue quelquefois sa chaise percée à ses adorateurs. (Édit. de 1771.)

v. 134. Dans l'Inde le *Veidam*, et dans Londres la *Bible*.

Il n'y a point de pays où il y ait eu plus de disputes sur la *Bible* qu'à Londres, et où les théologiens aient débité plus de rêveries, depuis Prinn jusqu'à Warburton. (Édition de 1771.)

v. 136. Que Grisel n'a trouvé de dupes à Paris.

Grisel, fameux dans le métier de directeur[1]. (Édition de 1771.)

v. 153. Et puisse, en corrigeant trente ans d'extravagances.

L'auteur devait dire *depuis cinquante-deux ans;* car le système de Law est de cette date. Mais on prétend en France que *cinquante-deux* ne peut pas entrer dans un vers. (Édition de 1771.)

v. 154. Monsieur l'abbé Terrai rajuster nos finances !

C'est ce que nous attendons avec concupiscence. S'il en vient à bout, il sera couvert de gloire; et nous le chanterons. (Édit. de 1771.)

[1] * Il était sous-pénitencier de l'église de Paris, confesseur de l'archevêque Christophe de Beaumont, directeur des plus illustres dévotes, et confident de Billard, autre dévot, qui fit en 1769 une banqueroute frauduleuse, pour laquelle il fut condamné en 1770 au carcan et au bannissement. (L.D.B.)

ÉPITRE CXI.

A HORACE.

1771.

Toujours ami des vers, et du diable poussé,
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an passé.
Je ne sais si ma lettre aurait pu lui déplaire;
Mais il me répondit par un plat secrétaire,
Dont l'écrit froid et long, déja mis en oubli,
Ne fut jamais connu que de l'abbé Mabli.
Je t'écris aujourd'hui, voluptueux Horace,
A toi qui respiras la mollesse et la grace,
Qui, facile en tes vers et gai dans tes discours,
Chantas les doux loisirs, les vins, et les amours,
Et qui connus si bien cette sagesse aimable
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.
Je suis un peu fâché pour Virgile et pour toi
Que tous deux nés Romains vous flattiez tant un roi.
Mon Frédéric du moins, né roi très légitime,
Ne doit point ses grandeurs aux bassesses du crime.
Ton maître était un fourbe, un tranquille assassin;
Pour voler son tuteur, il lui perça le sein;
Il trahit Cicéron père de la patrie;
Amant incestueux de sa fille Julie,
De son rival Ovide il proscrivit les vers,
Et fit transir sa muse au milieu des déserts.

Je sais que prudemment ce politique Octave
Payait l'heureux encens d'un plus adroit esclave.
Frédéric exigeait des soins moins complaisants :
Nous soupions avec lui sans lui donner d'encens ;
De son goût délicat la finesse agréable
Fesait sans nous gêner les honneurs de sa table :
Nul roi ne fut jamais plus fertile en bons mots
Contre les préjugés, les fripons, et les sots.
Maupertuis gâta tout : l'orgueil philosophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le Plaisir s'envola ; je partis avec lui.
Je cherchai la retraite. On disait que l'Ennui
De ce repos trompeur est l'insipide frère.
Oui, la retraite pèse à qui ne sait rien faire ;
Mais l'esprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.
Tibur était pour toi la cour de l'empereur ;
Tibur, dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpassa les jardins vantés par Épicure.
Je crois Fernei plus beau. Les regards étonnés,
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirent l'étendue ;
Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéâtre enferment ces coteaux
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.
Là quatre états divers arrêtent ma pensée :
Je vois de ma terrasse, à l'équerre tracée,
L'indigent Savoyard, utile en ses travaux,
Qui vient couper mes blés pour payer ses impôts ;
Des riches Génevois les campagnes brillantes ;
Des Bernois valeureux les cités florissantes ;

Enfin cette Comté, franche aujourd'hui de nom,
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon :
Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis, mais tout bas : Heureux un peuple libre !
Je le suis en secret dans mon obscurité ;
Ma retraite et mon âge ont fait ma sûreté.
D'un pédant d'Anneci j'ai confondu la rage ;
J'ai ri de sa sottise : et, quand mon ermitage
Voyait dans son enceinte arriver à grands flots
De cent divers pays les belles, les héros,
Des rimeurs, des savants, des têtes couronnées,
Je laissais du vilain les fureurs acharnées
Hurler d'une voix rauque au bruit de mes plaisirs.
Mes sages voluptés n'ont point de repentirs.
J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage.
Mon séjour est charmant ; mais il était sauvage.
Depuis le grand édit, inculte, inhabité,
Ignoré des humains, dans sa triste beauté ;
La nature y mourait : je lui portai la vie ;
J'osai ranimer tout. Ma pénible industrie
Rassembla des colons par la misère épars ;
J'appelai les métiers qui précèdent les arts ;
Et, pour mieux cimenter mon utile entreprise,
J'unis le protestant avec ma sainte église.
Toi qui vois d'un même œil frère Ignace et Calvin,
Dieu tolérant, Dieu bon, tu bénis mon dessein !
André Ganganelli, ton sage et doux vicaire,
Sait m'approuver en roi, s'il me blâme en saint-père.
L'ignorance en frémit ; et Nonnotte hébété
S'indigne en son taudis de ma félicité.

Ne me demande pas ce que c'est qu'un Nonnotte,
Un Ignace, un Calvin, leur cabale bigote,
Un prêtre roi de Rome, un pape, un vice-dieu,
Qui, deux clefs à la main, commande au même lieu
Où tu vis le sénat aux genoux de Pompée,
Et la terre en tremblant par César usurpée.
Aux champs élysiens tu dois en être instruit.
Vingt siécles descendus dans l'éternelle nuit
T'ont dit comme tout change, et par quel sort bizarre
Le laurier des Trajan fit place à la tiare;
Comment ce fou d'Ignace, étrillé dans Paris,
Fut mis au rang des saints, même des beaux-esprits,
Comment il en déchut, et par quelle aventure
Nous vint l'abbé Nonnotte après l'abbé de Pure.
Ce monde, tu le sais, est un mouvant tableau
Tantôt gai, tantôt triste, éternel, et nouveau.
L'empire des Romains finit par Augustule;
Aux horreurs de la Fronde a succédé la bulle:
Tout passe, tout périt, hors ta gloire et ton nom.
C'est là le sort heureux des vrais fils d'Apollon:
Tes vers en tout pays sont cités d'âge en âge.
Hélas! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu sèche et sans inversions
Peut-elle subjuguer les autres nations?
Nous avons la clarté, l'agrément, la justesse;
Mais égalerons-nous l'Italie et la Gréce?
Est-ce assez en effet d'une heureuse clarté,
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité?
Sur vingt tons différents tu sus monter ta lyre:
J'entends ta Lalagé, je vois son doux sourire;

Je n'ose te parler de ton Ligurinus,
Mais j'aime ton Mécène, et ris de Catius.
Je vois de tes rivaux l'importune phalange :
Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange,
Que pouvaient contre toi ces serpents ténébreux?
Mécène et Pollion te défendaient contre eux.
Il n'en est pas ainsi chez nos Welches modernes.
Un vil tas de grimauds, de rimeurs subalternes,
A la cour quelquefois a trouvé des prôneurs;
Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs.
Souvent en balayant dans une sacristie,
Ils traitent un grand roi d'hérétique et d'impie.
L'un dit que mes écrits, à Cramer bien vendus,
Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus;
L'autre, que j'ai traité la Genèse de fable,
Que je n'aime point Dieu, mais que je crains le diable.
Soudain Fréron l'imprime; et l'avocat Marchand
Prétend que je suis mort, et fait mon testament.
Un autre moins plaisant, mais plus hardi faussaire,
Avec deux faux témoins s'en va chez un notaire,
Au mépris de la langue, au mépris de la hart,
Rédiger mon symbole en patois savoyard.
Ainsi lorsqu'un pauvre homme, au fond de sa chaumière,
En dépit de Tissot finissait sa carrière,
On vit avec surprise une troupe de rats
Pour lui ronger les pieds se glisser dans ses draps.
Chassons loin de chez moi tous ces rats du Parnasse;
Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.
J'ai déja passé l'âge où ton grand protecteur,
Ayant joué son rôle en excellent acteur,

Et sentant que la mort assiégeait sa vieillesse,
Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce.
J'ai vécu plus que toi; mes vers dureront moins.
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grace et de sens,
Comme on boit du vin vieux qui rajeunit les sens.
Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
En rendant grace aux dieux de nous l'avoir donnée.
Aussi lorsque mon pouls, inégal et pressé,
Fesait peur à Tronchin, près de mon lit placé,
Quand la vieille Atropos, aux humains si sévère;
Approchait ses ciseaux de ma trame légère,
Il a vu de quel air je prenais mon congé;
Il sait si mon esprit, mon cœur était changé.
Huber me fesait rire avec ses pasquinades,
Et j'entrais dans la tombe au son de ses aubades.
Tu dus finir ainsi. Tes maximes, tes vers,
Ton esprit juste et vrai, ton mépris des enfers,
Tout m'assure qu'Horace est mort en honnête homme.
Le moindre citoyen mourait ainsi dans Rome.
Là jamais on ne vit monsieur l'abbé Grisel
Ennuyer un malade au nom de l'Éternel;
Et, fatiguant en vain ses oreilles lassées,
Troubler d'un sot effroi ses dernières pensées.

Voulant réformer tout, nous avons tout perdu.
Quoi donc! un vil mortel, un ignorant tondu,
Au chevet de mon lit viendra, sans me connaître,
Gourmander ma faiblesse, et me parler en maître!
Ne suis-je pas en droit de rabaisser son ton
En lui fesant moi-même un plus sage sermon?
A qui se porte bien qu'on prêche la morale:
Mais il est ridicule en notre heure fatale
D'ordonner l'abstinence à qui ne peut manger.
Un mort dans son tombeau ne peut se corriger.
Profitons bien du temps; ce sont là tes maximes.
Cher Horace, plains-moi de les tracer en rimes;
La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux,
Enfants demi-polis des Normands et des Goths.
Elle flatte l'oreille; et souvent la césure
Plaît, je ne sais comment, en rompant la mesure.
Des beaux vers pleins de sens le lecteur est charmé.
Corneille, Despréaux, et Racine, ont rimé.
Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpoméne propose
D'abaisser son cothurne, et de parler en prose.

NOTES.

La Harpe a fait une réponse à cette épitre; elle est intitulée: *Horace à Voltaire*, et se trouve dans ses œuvres. B.

v. 4. Mais il me répondit par un plat secrétaire.

Ces mots *plat secrétaire* désignent Clément de Dijon, et font allusion à son épître de *Boileau à Voltaire*. Voyez la première note de l'épître CIII, *à Boileau*. B.

v. 6. Ne fut jamais connu que de l'abbé Mabli.

M. l'abbé de Mabli, frère de l'abbé de Condillac. Il avait donné d'excellentes observations sur l'histoire de France, et un grand nombre d'autres ouvrages qui respirent l'amour de la vertu. On peut lui reprocher d'avoir quelquefois montré de l'humeur contre M. de Voltaire et d'autres hommes de lettres qui devaient lui être chers, puisqu'ils avaient le même but que lui et défendaient la même cause. Sa conduite a toujours été digne de ses ouvrages; et la protection passagère qu'il eut la faiblesse d'accorder à l'écolier de Dijon n'a été qu'une erreur d'un moment. (Édition de Kehl.)

v. 59. D'un pédant d'Anneci j'ai confondu la rage.

Voyez la note du vers 27 de l'épître CI, *à M. de Saint-Lambert.*

v. 69. Depuis le grand édit, inculte, inhabité.

A la révocation de l'édit de Nantes, tous les principaux habitants du petit pays de Gex passèrent à Genève et dans les terres helvétiques. Cette langue de terre, qui est dans la plus belle situation de l'Europe, fut déserte; elle se couvrit de marais; il y eut quatre-vingts charrues de moins; plus d'un village fut réduit à une ou deux maisons, tandis que Genève, par sa seule industrie, et presque sans territoire, a su acquérir plus de quatre millions de rentes en contrats sur la France, sans compter ses manufactures et son commerce. (Édit. de 1774.)

v. 125. L'un dit que mes écrits à Cramer bien vendus.

Parmi les calomnies dont on a régalé l'auteur, selon l'usage établi, on a imprimé dans vingt libelles qu'il avait

gagné quatre ou cinq cent mille francs à vendre ses ouvrages. C'est beaucoup; mais aussi d'autres écrivains ont assuré qu'après sa mort ses écrits n'auraient plus de débit, et cela les console. (Édit. de 1774.)

v. 129. Soudain Fréron l'imprime ; et l'avocat Marchand.

Marchand, avocat de Paris, s'est amusé à faire le prétendu testament de l'auteur, et plusieurs personnes y ont été trompées. (Édit. de 1774.)

v. 134. Rédiger mon symbole en patois savoyard.

Il y eut en effet, le 15 avril 1768, une déclaration faite par-devant notaire, d'une prétendue profession de foi que des polissons inconnus disaient avoir entendu prononcer. Les faussaires qui rédigèrent cette pièce, écrite d'un style ridicule, ne poussèrent pas leur insolence jusqu'à prétendre qu'elle fût signée par l'auteur. Voyez la vie de M. de Voltaire. (Édit. de 1774.)

v. 136. En dépit de Tissot finissait sa carrière.

Célèbre médecin de Lausanne, capitale du pays roman. (Édit. de 1774.)

v. 163. Huber me fesait rire avec ses pasquinades.

Neveu de la célèbre mademoiselle Huber, auteur de *la Religion essentielle à l'homme*, livre très profond. M. Huber avait le talent de faire des portraits en caricature, et même de les faire en papier avec des ciseaux. (Édit. de 1774.)

v. 166. Ton esprit juste et vrai, ton mépris des enfers.

On devait, sans doute, mépriser les enfers des païens, qui n'étaient que des fables ridicules; mais l'auteur ne méprise pas les enfers des chrétiens, qui sont la vérité même constatée par l'Église. (Édit. de 1774.)

ÉPITRE CXII.

BENALDAKI A CARAMOUFTÉE,

FEMME DE GIAFAR LE BARMÉCIDE.

1771.

De Barmécide épouse généreuse,
Toujours aimable et toujours vertueuse,
Quand vous sortez des rêves de Bagdat,
Quand vous quittez leur faux et triste éclat,
Et que, tranquille aux champs de la Syrie,
Vous retrouvez votre belle patrie;
Quand tous les cœurs en ces climats heureux
Sont sur la route et vous suivent tous deux,
Votre départ est un triomphe auguste;
Chacun bénit Barmécide le juste,
Et la retraite est pour vous une cour.
Nul intérêt; vous régnez par l'amour:
Un tel empire est le seul qui vous flatte.
Je vis hier, sur les bords de l'Euphrate,
Gens de tout âge et de tous les pays;
Je leur disais: « Qui vous a réunis? »
— « C'est Barmécide. » — « Et toi, quel dieu propice
T'a relevé du fond du précipice? »
— « C'est Barmécide. » — « Et qui t'a décoré
De ce cordon dont je te vois paré?
Toi, mon ami, de qui tiens-tu ta place,

Ta pension? Qui t'a fait cette grace? »
—« C'est Barmécide. Il répandait le bien
De son calife, et prodiguait le sien.
Et les enfants répétaient, Barmécide!
Ce nom sacré sur nos lèvres réside
Comme en nos cœurs. Le calife à ce bruit,
Qui redoublait encor pendant la nuit,
Nous défendit de crier davanvage.
Chacun se tut, ainsi qu'il est d'usage;
Mais les échos répétaient mille fois :
C'est Barmécide! et leur bruyante voix
Du doux sommeil priva, pour son dommage,
Le commandeur des croyants de notre âge. »
Au point du jour, alors qu'il s'endormit,
Tout en rêvant, le calife redit :
« C'est Bermécide! » et bientôt sa sagesse
A rappelé sa première tendresse.

NOTE.

Cette épître a été écrite à madame la duchesse de Choiseul, à l'occasion de la disgrace de son mari. (Édition de Kehl.)

ÉPITRE CXIII.

AU ROI DE SUÈDE

GUSTAVE III.

1772.

Jeune et digne héritier du grand nom de Gustave,
Sauveur d'un peuple libre, et roi d'un peuple brave,
Tu viens d'exécuter tout ce qu'on a prévu :
Gustave a triomphé sitôt qu'il a paru.
On t'admire aujourd'hui cher prince, autant qu'on t'aime ;
Tu viens de ressaisir les droits du diadème.
Et quels sont en effet ses véritables droits?
De faire des heureux en protégeant les lois ;
De rendre à son pays cette gloire passée
Que la Discorde obscure a long-temps éclipsée ;
De ne plus distinguer ni bonnets ni chapeaux,
Dans un trouble éternel infortunés rivaux ;
De couvrir de lauriers ces têtes égarées
Qu'à leurs dissensions la haine avait livrées,
Et de les réunir sous un roi généreux :
Un état divisé fut toujours malheureux.
De sa liberté vaine il vante le prestige ;
Dans son illusion sa misère l'afflige :
Sans force, sans projets pour la gloire entrepris,
De l'Europe étonnée il devient le mépris.

Qu'un roi ferme et prudent prenne en ses mains les rênes
Le peuple avec plaisir reçoit ses douces chaînes;
Tout change, tout renaît, tout s'anime à sa voix :
On marche alors sans crainte aux pénibles exploits.
On soutient les travaux, on prend un nouvel être,
Et les sujets enfin sont dignes de leur maître.

NOTE.

v. 6. **Tu viens de ressaisir les droits du diadème.**

La question ne se réduit pas à savoir si le peuple suédois était réellement opprimé par le sénat : dans ce cas on peut, sans doute, excuser la révolution, mais elle n'en devient pas plus juste. L'abus qu'un autre fait d'un pouvoir même usurpé ne me donne pas le droit de m'en emparer (Édit. de Kehl.)

ÉPITRE CXIV.

A MADAME DE SAINT-JULIEN,

NÉE COMTESSE

DE LA TOUR-DU-PIN.

Fille de ces dauphins de qui l'extravagance
S'ennuya de régner pour obéir en France,
Femme aimable, honnête homme, esprit libre et hardi,
Qui, n'aimant que le vrai, ne suis que la nature,
Qui méprisas toujours le vulgaire engourdi
Sous l'empire de l'imposture,
Qui ne conçus jamais la moindre vanité
Ni de l'éclat de la naissance,
Ni de celui de la beauté,
Ni du faste de l'opulence;
Tu quittes le fracas des villes et des cours,
Les spectacles, les jeux, tous les riens du grand monde,
Pour consoler mes derniers jours
Dans ma solitude profonde.
En habit d'amazone, au fond de mes déserts,
Je te vois arriver plus belle et plus brillante
Que la divinité qui naquit sur les mers.
D'un flambeau dans tes mains la flamme étincelante
Apporte un jour nouveau dans mon obscurité;
Ce n'est point de l'Amour le flambeau redoutable,
C'est celui de la Vérité:

C'est elle qui t'instruit, et tu la rends aimable.
C'est ainsi qu'auprès de Platon,
Auprès du vieux Anacréon,
Les belles nymphes de la Gréce
Accouraient pour donner leçon
Et de plaisir et de sagesse.

La légende nous a conté
Que l'on vit sainte Técle, au public exposée,
Suivant par-tout saint Paul, en homme déguisée,
Braver tous les brocards de la malignité.
Cet exemple de piété
En tout pays fut imité
Chez la révérende prêtrise :
Chacun des pères de l'Église
Eut une femme à son côté.
Il n'est point de François de Sale
Sans une dame de Chantal :
Un dévot peut penser à mal,
Mais ne donne point de scandale.

Bravez donc les discours malins,
Demeurez dans mon ermitage,
Et craignez plus les jeunes saints
Que les fleurettes d'un vieux sage.

ÉPITRE CXV.

A M. MARMONTEL.

1773.

Mon très aimable successeur,
De la France historiographe,
Votre indigne prédécesseur
Attend de vous son épitaphe.
Au bout de quatre-vingts hivers,
Dans mon obscurité profonde,
Enseveli dans mes déserts,
Je me tiens déja mort au monde.
Mais sur le point d'être jeté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.
Si vers le soir un triste orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
Je me souviens qu'à votre cour
Le temps change encor davantage.
Si mes paons de leur beau plumage
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir nos jeunes seigneurs
Avec leur brillant étalage;

Et mes coqs d'Inde sont l'image
De leurs pesants imitateurs.
De vos courtisans hypocrites
Mes chats me rappellent les tours;
Les renards, autres chatemites,
Se glissant dans mes basses-cours,
Me font penser à des jésuites.
Puis-je voir mes troupeaux bêlants
Qu'un loup impunément dévore,
Sans songer à des conquérants
Qui sont beaucoup plus loups encore?
Lorsque les chantres du printemps
Réjouissent de leurs accents
Mes jardins et mon toit rustique,
Lorsque mes sens en sont ravis,
On me soutient que leur musique
Céde aux bémols des Monsignis,
Qu'on chante à l'Opéra-Comique.
Quel bruit chez le peuple helvétique!
Brionne arrive; on est surpris,
On croit voir Pallas ou Cypris,
Ou la reine des immortelles:
Mais chacun m'apprend qu'à Paris
Il en est cent preque aussi belles.
Je lis cet éloge éloquent
Que Thomas a fait savamment
Des dames de Rome et d'Athène.
On me dit: Partez promptement;
Venez sur les bords de la Seine,

Et vous en direz tout autant,
Avec moins d'esprit et de peine.
  Ainsi, du monde détrompé,
Tout m'en parle, tout m'y ramène;
Serais-je un esclave échappé
Que tient encore un bout de chaîne?
Non, je ne suis point faible assez
Pour regretter des jours stériles,
Perdus bien plutôt que passés
Parmi tant d'erreurs inutiles.
  Adieu, faites de jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les Amours et leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.
Nos solides historiens
Sont des auteurs bien respectables;
Mais à vos chers concitoyens
Que faut-il, mon ami? des fables.

ÉPITRE CXVI.

A M. GUYS,

QUI AVAIT ADRESSÉ A L'AUTEUR SON VOYAGE LITTÉRAIRE DE LA GRÈCE.

1776.

Le bon vieillard très inutile
Que vous nommez Anacréon,
Mais qui n'eut jamais de Bathylle,
Et qui ne fit point de chanson,
Loin de Marseille et d'Hélicon
Achève sa pénible vie
Auprès d'un poêle et d'un glaçon
Sur les montagnes d'Helvétie.
Il ne connaissait que le nom
De cette Grèce si polie.
La bigote Inquisition
S'opposait à sa passion
De faire un tour en Italie.
Il disait aux treize cantons :
Hélas ! il faut donc que je meure
Sans avoir connu la demeure
Des Virgiles et des Platons !
Enfin il se croit au rivage
Consacré par ces demi-dieux :

Il les reconnaît beaucoup mieux
Que s'il avait fait le voyage,
Car il les a vus par vos yeux.

ÉPITRE CXVII.

A UN HOMME.

1776.

Philosophe indulgent, ministre citoyen,
Qui ne cherchas le vrai que pour faire le bien,
Qui d'un peuple léger, et trop ingrat peut-être,
Préparais le bonheur et celui de son maître,
Ce qu'on nomme disgrace a payé tes bienfaits.
Le vrai prix du travail n'est que de vivre en paix.
Ainsi que Lamoignon, délivré des orages,
A toi-même rendu, tu n'instruis que les sages;
Tu n'as plus à répondre aux discours de Paris.
Je crois voir à-la-fois Athène et Sibaris
Transportés dans les murs embellis par la Seine:
Un peuple aimable et vain, que son plaisir entraîne,
Impétueux, léger, et sur-tout inconstant,
Qui vole au moindre bruit et qui tourne à tout vent,
Y juge les guerriers, les ministres, les princes,
Rit des calamités dont pleurent les provinces,
Clabaude le matin contre un édit du roi,
Le soir s'en va siffler quelque moderne, ou moi,

Et regrette à souper, dans ses turlupinades,
Les divertissements du jour des barricades.
Voilà donc ce Paris ! voilà ces connaisseurs
Dont on veut captiver les suffrages trompeurs !
Hélas ! au bord de l'Inde autrefois Alexandre
Disait sur les débris de cent villes en cendre :
Ah ! qu'il m'en a coûté quand j'étais si jaloux,
Railleurs Athéniens, d'être loué par vous !
Ton esprit, je le sais, ta profonde sagesse,
Ta mâle probité n'a point cette faiblesse.
A d'éternels travaux tu t'étais dévoué
Pour servir ton pays, non pour être loué.
Canton, dans tous les temps gardant son caractère,
Mourut pour les Romains sans prétendre à leur plaire.
La sublime vertu n'a point de vanité.
C'est dans l'art dangereux par Phébus inventé,
Dans le grand art des vers et dans celui d'Orphée,
Que du desir de plaire une muse échauffée
Du vent de la louange excite son ardeur.
Le plus plat écrivain croit plaire à son lecteur.
L'amour-propre a dicté sermons et comédies.
L'éloquent Montazet, gourmandant les impies,
N'a point été fâché d'être applaudi par eux :
Nul mortel en un mot ne veut être ennuyeux.
Mais où sont les héros dignes de la mémoire,
Qui sachent mériter et mépriser la gloire ?

NOTES.

Cette épître est adressée à M. Turgot. (Édit. de Kehl.)

v. 7. Ainsi que Lamoignon, délivré des orages.

M. de Malesherbes. (Édit. de Kehl.)

v. 40. L'éloquent Montazet, gourmandant les impies.

L'archevêque de Lyon venait de publier une instruction pastorale contre l'incrédulité : les incrédules en dirent beaucoup de bien, parcequ'il n'y avait aucune de ces injures qu'un évêque qui a du goût ne doit jamais se permettre; et que d'ailleurs il n'y assurait pas que tout magistrat qui ne brûle pas les philosophes de leur vivant est éternellement brûlé après sa mort : ce que la Sorbonne et les évêques de séminaire ne manquent jamais de dire dans leurs libelles sacrés. (Édit. de Kehl.)

ÉPITRE CXVIII.

A MADAME NECKER.

1776.

J'étais nonchalamment tapi
Dans le creux de cette statue
Contre laquelle a tant glapi
Des méchants l'énorme cohue;
Je voulais d'un écrit galant
Cajoler la belle héroïne
Qui me fit un si beau présent
Du haut de la double colline.
Mais on m'apprend que votre époux,
Qui sur la croupe du Parnasse
S'était mis à côté de vous,
A changé tout-à-coup de place;
Qu'il va de la cour de Phébus,
Petite cour assez brillante,
A la grosse cour de Plutus,
Plus solide et plus importante.
Je l'aimai lorsque dans Paris
De Colbert il prit la défense,
Et qu'au Louvre il obtint le prix
Que le goût donne à l'éloquence.
A monsieur Turgot j'applaudis,

Quoiqu'il parût d'un autre avis
Sur le commerce et la finance.
Il faut qu'entre les beaux esprits
Il soit un peu de différence;
Qu'à son gré chaque mortel pense;
Qu'on soit honnêtement en France
Libre et sans fard dans ses écrits.
On peut tout dire, on peut tout croire:
Plus d'un chemin méne à la gloire,
Et quelquefois au paradis.

VARIANTE.

v. 10. Qui sur la *cime* du Parnasse.

NOTES.

v. 2. Dans le creux de cette statue.

Voyez, dans le volume suivant, les stances à madame Necker, année 1770. B.

v. 19. Et qu'au Louvre il obtint le prix.

Necker avait en 1773 remporté à l'Académie française le prix proposé pour l'éloge de Colbert. (L. D. B.)

v. 22. Quoiqu'il parût d'un autre avis
Sur le commerce et la finance.

Allusion au livre de Necker, intitulé: *De la Législation et du commerce des grains* (1775, in-8°), ouvrage en opposition de principes avec ceux de Turgot. (L. D. B.)

ÉPITRE CXIX.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

1777.

Mon Dieu ! que vos rimes en *ine*
M'ont fait passer de doux moments !
Je reconnais les agréments
Et la légèreté badine
De tous ces contes amusants
Qui fesaient les doux passe-temps
De ma niéce et de ma voisine.
  Je suis sorcier, car je devine
Ce que feront les jeunes gens ;
Et je prévis bien dès ce temps
Que votre muse libertine
Serait philosophe à trente ans :
Alcibiade en son printemps
Était Socrate à la sourdine.
  Plus je relis et j'examine
Vos vers sensés et très plaisants,
Plus j'y trouve un fond de doctrine
Tout propre à messieurs les savants,
Non pas à messieurs les pédants
De qui la science chagrine
Est l'éteignoir des sentiments.

Adieu, réunissez long-temps
La gaieté, la grace si fine
De vos folâtres enjouements,
Avec ces grands traits de bon sens
Dont la clarté nous illumine.
Je ne crains point qu'une coquine
Vous fasse oublier les absents :
C'est pourquoi je me détermine
A vous ennuyer de mes *ens*
Entrelacés avec des *ine*.

VARIANTES.

v. 10*. Je m'aperçus bien dès ce temps.

v. 17*. Plus j'y vois un fonds de doctrine.

NOTES.

Voyez, dans la *Correspondance*, la lettre au marquis de Villette, du 24 septembre 1777. Ce fut au mois de novembre suivant que ce marquis épousa mademoiselle de Varicourt. (Clog.)

v. 1. Mon Dieu ! que vos rimes en *ine*.

Ce sont des « vers à M. de Voltaire, qui avait envoyé à « l'auteur une montre d'or à répétition et à quantième, or- « née de son portrait, de sa manufacture de Fernei. » Ils sont datés de Paris, le 15 auguste 1777. La réponse de Voltaire l'est de Fernei, le 27 du même mois. (L. D. B.)

ÉPITRE CXX.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

SUR SON MARIAGE.

Traduction d'une épître de Properce à Tibulle
qui se mariait avec Délie.

Décembre 1777.

Fleuve heureux du Léthé, j'allais passer ton onde,
Dont j'ai vu si souvent les bords :
Lassé de ma souffrance, et du jour, et du monde,
Je descendais en paix dans l'empire des morts,
Lorsque Tibulle et Délie
Avec l'Hymen et l'Amour
Ont embelli mon séjour
Et m'ont fait aimer la vie.
Les glaces de mon cœur ont ressenti leurs feux ;
La Parque a renoué ma trame désunie ;
Leur bonheur me rend heureux.

Enfin vous renoncez, mon aimable Tibulle,
A ce fracas de Rome, au luxe, aux vanités,
A tous ces faux plaisirs célébrés par Catulle ;
Et vous osez dans ma cellule
Goûter de pures voluptés !
Des petits-maîtres emportés,

Gens sans pudeur et sans scrupule,
Dans leurs indécentes gaietés
Voudront tourner en ridicule
La réforme où vous vous jetez.

Sans doute ils vous diront que Vénus la friponne,
La Vénus des soupers, la Vénus d'un moment,
La Vénus qui n'aime personne,
Qui séduit tant de monde, et qui n'a point d'amant,
Vaut mieux que la Vénus et tendre et raisonnable,
Que tout homme de bien doit servir constamment.
Ne croyez pas imprudemment
Cette doctrine abominable.
Aimez toujours Délie : heureux entre ses bras,
Osez chanter sur votre lyre
Ses vertus comme ses appas.
Du véritable amour établissez l'empire ;
Les beaux-esprits romains ne le connaissent pas.

NOTE.

On devinera aisément que ce n'est point ici une traduction ; mais on serait peut-être surpris de cette manière toujours facile et gracieuse, de l'excellent goût qui règne dans ces vers d'un homme de quatre-vingt-trois ans, s'il ne nous avait pas accoutumés à cette espèce de prodige qui renaît tous les jours. (Note de La Harpe, dans le *Journal de Politique et de Littérature* du 5 décembre 1777.)

ÉPITRE CXXI.

A M. LE PRINCE DE LIGNE,

Sur le faux bruit de la mort de l'auteur, annoncée dans la gazette de Bruxelles, au mois de février 1778.

Prince, dont le charmant esprit
Avec tant de grace m'attire,
Si j'étais mort, comme on l'a dit,
N'auriez-vous pas eu le crédit
De m'arracher du sombre empire?
Car je sais très bien qu'il suffit
De quelques sons de votre lyre.
C'est ainsi qu'Orphée en usait
Dans l'antiquité révérée;
Et c'est une chose avérée
Que plus d'un mort ressuscitait.
Croyez que dans votre gazette,
Lorsqu'on parlait de mon trépas,
Ce n'était pas chose indiscrète;
Ces messieurs ne se trompaient pas.
En effet qu'est-ce que la vie?
C'est un jour: tel est son destin.
Qu'importe qu'elle soit finie
Vers le soir ou vers le matin?

ÉPITRE CXXII.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

LES ADIEUX DU VIEILLARD.

A Paris 1778.

Adieu, mon cher Tibulle, autrefois si volage,
Mais toujours chéri d'Apollon,
Au Parnasse fêté comme aux bords du Lignon,
Et dont l'Amour a fait un sage.

Des champs élysiens, adieu, pompeux rivage,
De palais, de jardins, de prodiges bordé,
Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,
Les enfants d'Henri-Quatre et ceux du grand Condé.
Combien vous m'enchantiez, muses, graces nouvelles,
Dont les talents et les écrits
Seraient de tous nos beaux-esprits
Ou la censure ou les modéles!
Que Paris est changé! les Welches n'y sont plus.
Je n'entends plus siffler ces ténébreux reptiles,
Les Tartuffes affreux, les insolents Zoïles.
J'ai passé, de la terre ils étaient disparus.
Mes yeux, après trente ans, n'ont vu qu'un peuple aimable,
Instruit, mais indulgent, doux, vif, et sociable.
Il est né pour aimer : l'élite des Français

Est l'exemple du monde, et vaut tous les Anglais.
De la société les douceurs desirées
Dans vingt états puissants sont encore ignorées :
On les goûte à Paris; c'est le premier des arts :
Peuple heureux, il naquit, il régne en vos remparts.
Je m'arrache en pleurant à son charmant empire;
Je retourne à ces monts qui menacent les cieux,
A ces antres glacés où la nature expire :
Je vous regretterais à la table des dieux.

NOTES.

Cette épître et la précédente sont dans la *Correspondance* de Grimm, à la date d'avril 1778. (Clog.)

v. 16. J'ai passé, de la terre ils étaient disparus.

Voltaire avait déja dit dans l'ode *Sur les Malheurs du temps*, strophe 3e :

Je n'ai fait que passer, ils étaient disparus.

C'est au surplus la traduction de ce passage de la *Bible* : « Et transivi, et ecce non erat. » Ps. xxxvi, v. 36. (L. D. B.)

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES ÉPITRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

N. B. Les chiffres romains indiquent le numéro des épîtres.

A.

Abbé de *** (M. l'), qui pleurait la mort de sa maîtresse. VI.
Alembert (M. d'). CVII.
Algarotti (M. le comte). XLVI. — qui était alors à la cour de Saxe, et que le roi de Pologne avait fait son conseiller de guerre. LXXII.
Aremberg (le duc d'). LXX.
Arget (M. d'). LXXIX. — LXXXII.
Auteur (l'), arrivant dans sa terre près du lac de Genève. LXXXVI.
Auteur (l') du livre des trois imposteurs. CIV.

B.

Benaldaki a Caramouftée, femme de Giafar le Barmécide. CXII.
Boileau, ou mon testament. CIII.
Boufflers (M. le chevalier de). XCVI.

C.

Catherine II (l'impératrice de Russie). CVIII.
Chabanon (M. de), qui dans une pièce de vers exhortait l'auteur à quitter l'étude de la métaphysique pour la poésie. XCVIII.
Chatelet (madame la marquise du), sur la calomnie. XXXVII. — sur sa liaison avec Maupertuis. XXXVIII. — XLIV. — ré-

ponse de Voltaire en son nom. XLVII. — sur la philosophie de Newton. L.

Christian VII (roi de Danemarck), sur la liberté de la presse accordée dans tous ses états. CVI.

Cideville (M. de). XLV.

Clairon (mademoiselle). XCIV.

Conti (S. A. S. le prince de). XIV.

D.

Dame (une), ou soi-disant telle. XXXV.

Dame (une) un peu mondaine et trop dévote. VII.

Daphné, célèbre actrice; traduite de l'anglais. XC.

Denis (madame), nièce de l'auteur. La vie de Paris et de Versailles. LXXV. — sur l'agriculture. XCI.

Desmahis. LXXX.

Dubois (le cardinal). XX.

E.

Élie de Beaumont (madame), en réponse à une épître en vers au sujet de mademoiselle Corneille. XCII.

Empereur (l') François Ier et l'impératrice reine de Hongrie, sur l'inauguration de l'université de Vienne. LXXXVII.

Eugène (M. le prince), après la bataille de Péterwaradin. VIII.

F.

Feuillade (M. le duc de La). XXII.

Fontaine-Martel (madame de). XXXIII.

Fontaines (madame la comtesse de), sur son roman de *la Comtesse de Savoie*. II.

Formont (M. de), en lui envoyant les Œuvres de Descartes et de Malebranche. XXXI.

François, de Neufchâteau. XCVII.

François Ier (l'empereur) et l'impératrice reine de Hongrie, sur l'inauguration de l'université de Vienne. LXXXVII.

Frédéric II, prince royal de Prusse, depuis roi. De l'usage de la

science dans les princes. LI. — LIII. — Au nom de madame la marquise du Châtelet, à qui il avait demandé ce qu'elle fesait à Cirei. LIV. — roi de Prusse Frédéric-le-Grand, en réponse à une lettre dont il honora l'auteur à son avènement à la couronne. LVI. — LVIII. — LIX. — LXI. — Fragment. LXII. — LXIII. — LXIV. — Fragment. LXVI. — LXVII. — qui avait adressé des vers à l'auteur sur des rimes redoublées. LXIX. — LXXXIII. — LXXXIV. — LXXXV.

G.

Gaussin (mademoiselle), jeune actrice, qui a représenté le rôle de Zaïre avec beaucoup de succès. XXXVI.

Génonville (M. de La Faluère de), conseiller au parlement, et intime ami de l'auteur. Sur une maladie. XV. — A ses mânes. XXIX.

George Ier (au roi d'Angleterre), en lui envoyant la tragédie d'*Œdipe*. XVI.

Gervasi, médecin (M. de). XXIII.

Gondrin (madame de), depuis madame la comtesse de Toulouse, sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire. IX.

Guise (mademoiselle de), sur son mariage avec M. le duc de Richelieu. XXXIX.

Gustave III (roi de Suède). CIX. — CXIII.

Guys, qui avait adressé à l'auteur son *Voyage littéraire de la Grèce*. CXVI.

H.

Harpe (M. de La). CII.

Helvétius. LV.

Hénault (M. le président). LXXVI. — sur son ballet du *Temple des Chimères*, mis en musique par M. le duc de Nivernais, et représenté chez M. le marquis de Belle-Ile, en 1760. LXXXIX.

Henri IV, sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince, pendant la maladie du dauphin (père de Louis XVI). XCV.

Homme (un). CXVII.
Horace. CXI.

I.

Impératrice de Russie (l'), Catherine II. CVIII.

L.

Lecouvreur (mademoiselle). XXVII.
Ligne (M. le prince de). Sur le faux bruit de la mort de l'auteur, annoncée dans la gazette de Bruxelles, au mois de février. CXXI.
Lubert (mademoiselle de), que Voltaire appelait *Muse et Grace*. XXXIV. — XLIX.

M.

Madame de ***. X. — XXI.
Madame de G***. XII.
Maine (S. A. S. madame la duchesse du), sur la victoire remportée par le roi, à Lawfelt. LXXIII.
Marmontel. CXV.
Ministre d'état (un), sur l'encouragement des arts. LVII.
Monseigneur, fils unique de Louis XIV. I.
Monsieur ***. XL.
Montbrun-Villefranche (madame de). IV.

N.

Necker (madame). CXVIII.

O.

Orléans, régent (le duc d'). XIII.

P.

Pallu. XXVI. — XXVIII.
Pigal. CV.
Prie (madame la marquise de), en lui envoyant *l'Indiscret*. XXIV.

Q.

Quirini (M. le cardinal). LXXXI.

R.

Régent (le duc d'Orléans). XIII.
Reine (la), en lui présentant la tragédie de *Mariamne*. XXV.
Réponse au nom de madame du Châtelet. XLVII.
Richelieu (duc de). LXXI. — LXXIV. — à qui le sénat de Gênes avait érigé une statue. LXXVII.
Roi. Présentée à Sa Majesté au camp devant Fribourg. LXV.
Roi de Danemarck, Christian VII, sur la liberté de la presse accordée dans tous ses états. CVI.
Roi de la Chine, sur son recueil de vers qu'il a fait imprimer. CX.
Roi de Suède, Gustave III. CIX. — CXIII.

S.

Saint-Julien (madame de). XCIX. — née comtesse de la Tour-du-Pin. CXIV.
Saint-Lambert (M. de). XLVIII. — LXXVIII. — CI.
Sallé (mademoiselle), pour célébrer son retour. XXXII.
Samuel-Bernard, au nom de madame de Fontaine-Martel. XI.
Saxe (M. le maréchal de). LXVIII.
Servien (M. l'abbé), prisonnier au château de Vincennes. III.
Sully (M. le duc de). XVIII.

T.

T..... de Rouen (mademoiselle de), qui avait écrit à l'auteur conjointement avec M. de Cideville. LII.
Tressan (M. le comte de). XLI.
Tu et les *Vous* (les). XXX.

U.

Uranie. XLII. — XLIII.

V.

Vaisseau (mon). C.
Vallière (M. le duc de La), grand-fauconnier de France. XCIII.
Vendôme (M. le prince de) grand-prieur de France. V.

Veuve (une jeune). LXXXVIII.
Villars (M. le maréchal de). XIX.
Villars (madame la maréchale de). XVII.
Villette (M. le marquis de). CXIX. — sur son mariage. Traduction d'une épître de Properce à Tibulle qui se mariait avec Délie. CXX. — Les adieux du vieillard. CXXII.
Vous et les *Tu* (les). XXX.

X.

Ximenès (le marquis de), qui lui avait adressé une épître. LX.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS DE KEHL. Page 3

ÉPITRE I. A MONSEIGNEUR, fils unique de Louis XIV. 1706 ou 1707. 5

II. A MADAME LA COMTESSE DE FONTAINES, sur son roman de LA COMTESSE DE SAVOIE. 1713. 7

III. A M. L'ABBÉ SERVIEN, prisonnier au château de Vincennes. 1714. 9

IV. A MADAME DE MONTBRUNT-VILLEFRANCHE. 1714. 14

V. A M. LE PRINCE DE VENDOME, grand-prieur de France. 1715. 16

VI. A M. L'ABBÉ DE ***, qui pleurait la mort de sa maîtresse. 1715. 21

VII. A UNE DAME un peu mondaine et trop dévote. 1715. 23

VIII. A M. LE PRINCE EUGÈNE, après la bataille de Péterwaradin. 1716. 26

IX. A MADAME DE GONDRIN, depuis madame la comtesse de Toulouse, sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire. 1716. 29

X. A MADAME DE ***. 1716. 32

XI. A SAMUEL BERNARD, au nom de madame Fontaine-Martel. 34

ÉPIT. XII. A MADAME DE G***. 1716. Page 37
XIII. A M. LE DUC D'ORLÉANS, régent. 1716. 39
XIV. A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI. 1718. 46
XV. A M. DE LA FALUÈRE DE GÉNONVILLE, conseiller au parlement, et intime ami de l'auteur. Sur une maladie. 1719. 49
XVI. AU ROI D'ANGLETERRE, GEORGE Ier, en lui envoyant la tragédie d'OEdipe. 1719. 52
XVII. A MADAME LA MARÉCHALE DE VILLARS. 1729. 53
XVIII. A M. LE DUC DE SULLY. 18 auguste 1720. 55
XIX. A M. LE MARÉCHAL DE VILLARS. 1721. 59
XX. AU CARDINAL DUBOIS. 1721. 62
XXI. A MADAME DE ***. 64
XXII. A M. LE DUC DE LA FEUILLADE. 1722. 66
XXIII. A M. DE GERVASI, médecin. 1724. 68
XXIV. A MADAME LA MARQUISE DE PRIE, en lui envoyant *l'Indiscret*. 1725. 72
XXV. A LA REINE, en lui présentant la tragédie de *Mariamne*. 1725. 74
XXVI. A M. PALU. 75
XXVII. A MADEMOISELLE LE COUVREUR. 76
XXVIII. A M. PALLU. A Plombières, juillet 1729. 78
XXIX. AUX MANES DE M. DE GÉNONVILLE. 1729. 82
XXX. LES *TU* ET LES *VOUS*. 85
XXXI. A M. DE FORMONT, en lui envoyant les OEuvres de Descartes et de Malebranche. 1731. 89
XXXII. A MADEMOISELLE SALLÉ, pour célébrer son retour. 1731. 91
XXXIII. A MADAME DE FONTAINE-MARTEL. Juillet 1732. 94
XXXIV. A MADEMOISELLE DE LUBERT, que Voltaire appelait *Muse et Grace*. 1732. 98

ÉP. XXXV. A UNE DAME, OU SOI-DISANT TELLE. 15 auguste 1732. Page 101

XXXVI. A MADEMOISELLE GAUSSIN, jeune actrice, qui a représenté le rôle de Zaïre avec beaucoup de succès. 1732. 106

XXXVII. A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET, SUR LA CALOMNIE. Juillet 1733. 108

XXXVIII. A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET, sur sa liaison avec Maupertuis. 118

XXXIX. A MADEMOISELLE DE GUISE, sur son mariage avec le duc de Richelieu. Avril 1734. 119

XL. A MONSIEUR ***. Du camp de Philipsbourg, le 3 Juillet 1734. 121

XLI. A M. LE COMTE DE TRESSAN. 1734. 123

XLII. A URANIE. 1734. 124

XLIII. A URANIE. 1734. 126

XLIV A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET. 1734. 128

XLV. A M. DE CIDEVILLE. 1735. 130

XLVI. A M LE COMTE ALGAROTTI. A Cirei, le 15 octobre 1735. 132

XLVII. RÉPONSE DE VOLTAIRE, an nom de madame du Châtelet. Vers 1735. 134

XLVIII. A M. DE SAINT-LAMBERT. 1736. 135

XLIX. A MADEMOISELLE DE LUBERT. 136

L. A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET, sur la philosophie de Newton. 1736. 138

LI. AU PRINCE ROYAL, depuis roi de Prusse. De l'usage de la science dans les princes. Octobre 1736. 143

LII. A MADEMOISELLE DE T....., de Rouen, qui avait écrit à l'auteur conjointement avec M. de Cide-

ville. 14 juillet 1738. Page 148
ÉPIT. LIII. AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE. 1738. 150
LIV. AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE, au nom de madame la marquise du Châtelet, à qui il avait demandé ce qu'elle fesait à Cirei. 1738. 153
LV. A M. HELVÉTIUS. 1738. 155
LVI. AU ROI DE PRUSSE, FRÉDÉRIC-LE-GRAND, en réponse à une lettre dont il honora l'auteur à son avènement à la couronne. 1740. 156
LVII. A UN MINISTRE D'ÉTAT, sur l'encouragement des arts. 1740. 160
LVIII. AU ROI DE PRUSSE. Bruxelles, 9 avril 1741. 166
LIX. AU ROI DE PRUSSE. 20 avril 1741. 168
LX. A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS, qui lui avait adressé une épître. 27 auguste 1742. 171
LXI. AU ROI DE PRUSSE. Bruxelles, 1742. 172
LXII. AU ROI DE PRUSSE. Fragment. 174
LXIII. AU ROI DE PRUSSE. 1744. 176
LXIV. AU ROI DE PRUSSE. Paris, 1er novembre. 1744. 181
LXV. AU ROI, présentée à Sa Majesté au camp devant Fribourg. Novembre 1744. 184
LXVI. AU ROI DE PRUSSE. Fragment. 187
LXVII. AU ROI DE PRUSSE. 189
LXVIII. A M. LE MARÉCHAL DE SAXE. 190
LXIX. AU ROI DE PRUSSE, qui avait adressé des vers à l'auteur sur ses rimes redoublées. Juin 1745. 192
LXX. A M. LE DUC D'AREMBERG. 1745. 194
LXXI. AU DUC DE RICHELIEU. 1745. 196
LXXII. A M. LE COMTE ALGAROTTI, qui était alors à la cour de Saxe, et que le roi de Pologne avait fait son conseiller de guerre. Paris, 21 fév. 1747. 198

ÉP. LXXIII. A S. A. S. MADAME LA DUCHESSE DU MAINE, sur la victoire remportée par le roi, à Lawfelt. 1747. Page 202
LXXIV. A M. LE DUC DE RICHELIEU. 208
LXXV. A MADAME DENIS, nièce de l'auteur. La vie de Paris et de Versailles. 1748. 210
LXXVI. A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT. Lunéville, novembre 1748. 218
LXXVII. A M. LE DUC DE RICHELIEU, à qui le sénat de Gênes avait érigé une statue. Lunéville, 18 novembre 1748. 222
LXXVIII. A M. DE SAINT-LAMBERT. 1749. 225
LXXIX. A M. D'ARGET. 9 ou 10 auguste 1750. 227
LXXX. A M. DESMAHIS. 1750. 228
LXXXI. A M. LE CARDINAL QUIRINI. Berlin, 1751. 229
LXXXII. A M. D'ARGET. 9 mars 1751. 231
LXXXIII. AU ROI DE PRUSSE. 9 avril 1751. 233
LXXXIV. AU ROI DE PRUSSE. 1751. 234
LXXXV. AU ROI DE PRUSSE. 235
LXXXVI. L'AUTEUR arrivant dans sa terre près du lac de Genève. Mars 1755. 238
LXXXVII. A L'EMPEREUR FRANÇOIS Ier ET L'IMPÉRATRICE REINE DE HONGRIE, sur l'inauguration de l'université de Vienne. 1756. 245
LXXXVIII. A UNE JEUNE VEUVE. 247
LXXXIX. A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT, sur son *Ballet du Temple des Chimères*, mis en musique par M. le duc de Nivernais, et représenté chez M. le marquis de Belle-Ile, en 1760. 249
XC. A DAPHNÉ, célèbre actrice; trad. de l'anglais. 1761. 250
XCI. A MADAME DENIS, sur l'agriculture. 14 mars 1761. 258

ÉPIT. XCII. A MADAME ÉLIE DE BEAUMONT, en réponse à une épître en vers, au sujet de mademoiselle Corneille. 20 mai 1761. Page 265

XCIII. AU DUC DE LA VALLIÈRE, grand-fauconnier de France. 1761. 267

XCIV. A MADEMOISELLE CLAIRON. 1765. 268

XCV. A HENRI IV, sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince, pendant la maladie du dauphin (père de Louis XVI). 1766. 272

XCVI. A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS. 1766. 276

XCVII. A M. FRANÇOIS, DE NEUFCHATEAU. 1766. 278

XCVIII. A M. DE CHABANON, qui dans une pièce de vers exhortait l'auteur à quitter l'étude de la métaphysique pour la poésie. 27 auguste 1766. 280

XCIX. A MADAME DE SAINT-JULIEN. 1768. 281

C. A MON VAISSEAU. 1768. 283

CI. A M. DE SAINT-LAMBERT. 1769. 287

CII. A M. DE LA HARPE. 1769. 291

CIII. A BOILEAU, OU MON TESTAMENT. Mars 1769. 294

CIV. A L'AUTEUR DU LIVRE DES TROIS IMPOSTEURS. Mars 1769. 302

CV. A M. PIGAL. 1770. 307

CVI. AU ROI DE DANEMARCK, CHRISTIAN VII, sur la liberté de la presse accordée dans tous ses états. Janv. 1771. 310

CVII. A M. D'ALEMBERT. 1771. 321

CVIII. A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, CATHERINE II. 1771. 334

CIX. AU ROI DE SUÈDE, GUSTAVE III. 1771. 340

CX. AU ROI DE LA CHINE, sur son recueil de vers qu'il a fait imprimer. 1771. 342

CXI. A HORACE. 1771. Page 360

ÉPIT. CXII. BENALDAKI A CARAMOUFTÉE, femme de Giafar le Barmécide. 1771. 369

CXIII. AU ROI DE SUÈDE, GUSTAVE III. 1772. 371

CXIV. A MADAME DE SAINT-JULIEN, née comtesse de la Tour-du-Pin. 373

CXV. A M. MARMONTEL. 1773. 375

CXVI. A M. GUYS, qui avait adressé à l'auteur son Voyage littéraire de la Grèce. 1776. 378

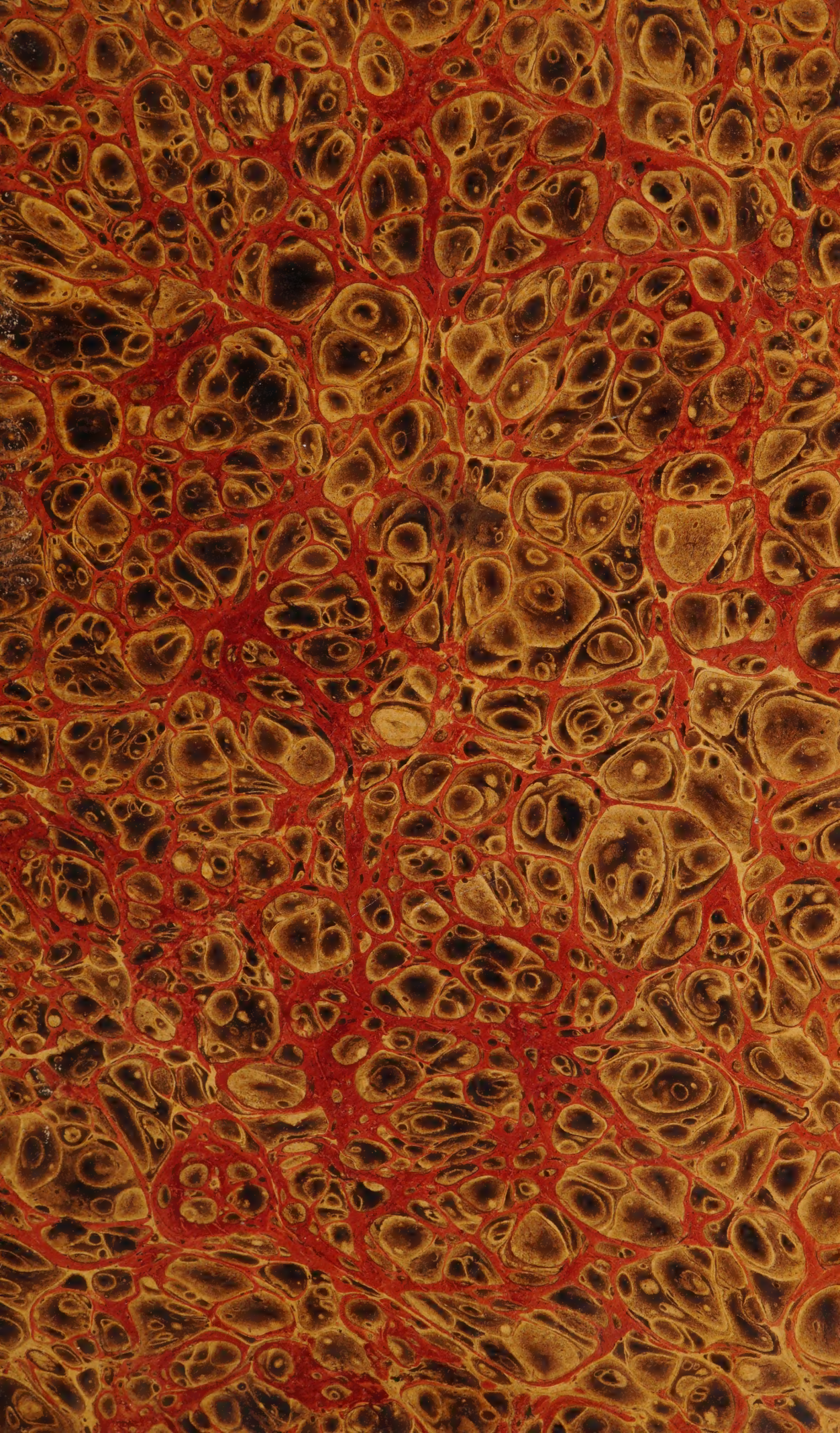
CXVII. A UN HOMME. 1776. 379

CXVIII. A MADAME NECKER. 1776. 382

CXIX. A M. LE MARQUIS DE VILLETTE. 1777. 384

CXX. A M. LE MARQUIS DE VILLETTE, sur son mariage. Traduction d'une épître de Properce à Tibulle qui se mariait avec Délie. Décemb. 1777. 386

CXXI. A M. LE PRINCE DE LIGNE, sur le faux bruit de la mort de l'auteur, annoncée dans la gazette de Bruxelles, au mois de février. 1778. 388

CXXII. A M. LE MARQUIS DE VILLETTE. LES ADIEUX DU VIEILLARD. A Paris, 1778. 389

FIN DE LA TABLE.